This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

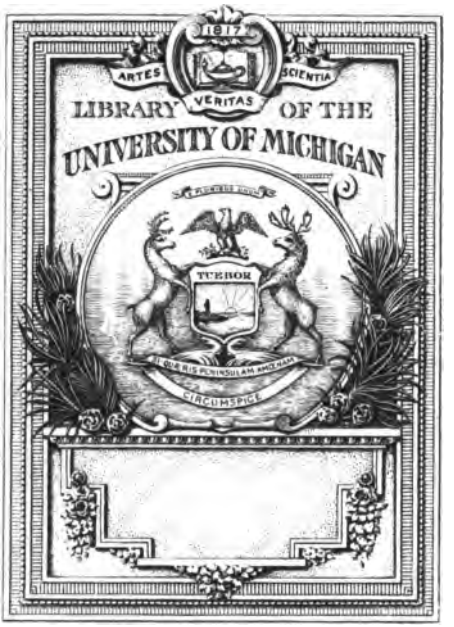
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

848
E26me
1897

MES COMMUNIONS

DU MÊME AUTEUR

KEES DOORIK	2 vol.
KERMESSES	1 vol.
LES MILICES DE SAINT-FRANÇOIS	1 vol.
NOUVELLES KERMESSES	1 vol.
LA NOUVELLE CARTHAGE	1 vol.
LES FUSILLÉS DE MALINES	1 vol.
AU SIÈCLE DE SHAKESPEARE	1 vol.
LE CYCLE PATIBULAIRE	1 vol.
PHILASTER (tragédie de Beaumont et Fletcher)	1 vol.
LA DUCHESSE DE MALFI (tragédie de John Webster)	1 vol.
EDOUARD II (tragédie de Christophe Marlowe)	1 vol.

GEORGES EEKHOUD

MES COMMUNIONS

Généralement, les rares individus qui ont excité mon dégoût en ce monde étaient des gens florissants et de bonne renommée. Quant aux coquins que j'ai connus, et ils ne sont pas en petit nombre, je pense à eux, à tous sans exception, avec plaisir et bienveillance.

Suspiria de Profundis.

THOMAS DE QUINCEY.

Deuxième édition

PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV
M DCCC XCVII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Douze exemplaires sur papier de Hollande numérotés de 1 à 12.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

A

mon ami

SANDER PIERRON

pour exalter

toutes

les Amours

et confesser

toutes

les Fois.

Rom. Sang
Wester
2-5-42
44833

L'HONNEUR DE LUTTÉRATH

A Mme Cornélie Eekhoud.

Voilà, depuis le premier jour de l'Avent, au moins la septième fois que le sacristain de Geleen, bourgade en Limbourg, remet au four communal le petit pain de seigle dit *korsbrood*.

A force d'avoir été broyé entre les mains expertes du sacristain, ce pain est devenu dur comme un disque de métal. La veille même de Noël, après une dernière cuisson, le boulanger, tout fier de son œuvre, a dit : « Korsbrood, petit pain de kermesse, à d'autres mains de te pétrir à présent! »

Et le second jour de la Noël, au sortir des vêpres, les grands garçons de Geleen et du pays a ronde s'assemblent sur le parvis, devant la lle du cimetière, afin de se disputer le kors- ›od.

Celui-là gagnera la partie, qui s'étant emparé

du pain de kermesse, parviendra à le brandir, serré dans sa main, au-dessus de sa tête, en s'écriant : « A moi le korsbrood ! » Sous prétexte de mollir le dur pain de seigle, des flots de genièvre de grain, de bière houblonneuse et de cidre arroseront la luette du vainqueur et de ses compagnons. Leur cortège mirifique parcourra le village. Partout on fera plantureux accueil au Roi. A lui gentes commères verseront le plus délectable breuvage.

Et ces honneurs dureront plus d'un jour. Toute l'année, dans les fêtes et les jeux publics, la paroisse victorieuse aura le pas sur les autres. Ses congréganistes porteront le dais du saint Sacrement à la procession de la Fête-Dieu. Partout, même à l'église, le roi occupera la première place et tant qu'un jouteur plus adroit et plus fort ne sera parvenu à lui ravir le korsbrood, la jeunesse de la contrée entière le reconnaîtra pour chef et sa commune natale demeurera le véritable chef-lieu du canton.

Il s'agit même moins d'une victoire personnelle que du prestige de tout un village. Une étroite solidarité rapproche les gars du même clocher. Il importe surtout que le gagnant soit un des leurs.

Cette année les champions se sont divisés en

trois camps : le premier, composé de Geleen et de son hameau Geleen-Saint-Jean ; le second, des garçons de Krawinkel et Neerbeek, et le troisième, des jeunes gens venus pour soutenir l'honneur de Luttérath. Ces partis se confondent dans la foule par groupes de quatre, de cinq, tout au plus de six joueurs prêts à se renfoncer les uns les autres.

Bien longtemps avant que s'engage la partie, des milliers d'étrangers ont envahi Geleen. Auberges et cabarets regorgent de voyageurs. Aucun pèlerinage ne réunit autant de fidèles.

Comme la grand'place et les rues avoisinantes servent d'arène, les curieux s'écrasent dans le cimetière. A toutes les fenêtres se montrent les jolies paysannes de la contrée. Les vieillards n'ont garde de bouder une fête qui leur rappelle tant de belles années de galantes et intrépides prouesses ; il n'est pas jusqu'aux invalides et aux impotents qui ne se soient fait trimbaler pour la circonstance, souvent d'une distance de plusieurs lieues, jusqu'au théâtre de ces épiques gageures.

Et en attendant pour y participer qu'ils aient teint l'adolescence, les gamins affriolés s'accrochent comme des grappes de fruits fabuleux dans les ormes de la place. D'autres chevauchent les

murs des jardins; il y en a dont les têtes joufflues s'encadrent dans la lucarne du grenier; il s'en est aligné, tout le long de la bordure des toits, les jambes ballant dans le vide; mais le plus téméraire est celui qui, narguant les vertiges, au risque de se casser le cou, est grimpé le long de la tour pour affourcher le coq doré.

Au balcon du *Grand Cygne*, la principale hôtellerie du bourg, la mieux située pour jouir du spectacle, s'installe la blonde Isa, l'unique héritière du richissime fermier Borlinck, de Lut térath.

Avant qu'il fût marié et qu'il eût pris du ventre, Borlinck régna longtemps sur le pays comme champion du korsbrood. Après lui, l'honneur de Luttérath ne pâlit pas encore. D'autres jeunes gens s'en firent les intrépides chevaliers. Geleen et Krawinkel ne remportaient plus une seule victoire. Mais il n'y a plus eu de roi du korsbrood à Luttérath depuis que le soldat Alm Vogelsang fut forcé de quitter le pays, sous peine d'être fusillé, pour avoir porté un mauvais coup au sous-officier qui le tourmentait.

Au lieu du glorieux pain de kermesse, le fugitif, excellent ouvrier, gagne en France le pain amer de l'exil!

Et à présent c'est chaque fois Frans, le grand borgne de Krawinkel, qui conquiert la couronne. Ceux de Luttérath ne savent à quelle cause attribuer leur guignon. Alm était fort comme Goliath, mais son frère Willem le vaut bien, pourrait-on croire; puis, à défaut d'un Vogelsang, Luttérath possède une fournée de vigoureux compères aussi agiles et aussi crânes que les meilleurs des paroisses rivales, que tous les farauds qui les traitent de dégénérés et de femmelettes.

O rage! Aujourd'hui même, comme le contingent de Luttérath défilait en bon ordre, Willem et les siens n'ont-ils pas entendu ceux de Krawinkel ricaner et se chuchoter l'un à l'autre en se poussant du coude : « Regardez donc ces fanfarons, ne dirait-on pas qu'ils tiennent déjà le korsbrood! Et cependant, cette fois encore ils s'en retourneront bredouille. Que ne cèdent-ils la place aux filles de leur paroisse! Peut-être la vigueur de Luttérath a-t-elle passé des culottes aux jupons! »

La honte de cette constante déconvenue rejaillit même sur tout le village. Les belles en sont arri-
ɛs à rougir de leurs galants. Les sœurs renient
ırs frères et les pères doutent de leur propre
ıg. Une si dévorante soif de revanche altère
us les cœurs que dans l'espoir de ragaillardir

ceux qui vont courir cette nouvelle aventure pour Luttérath, Borlinck, le riche Borlinck, un fanatique du korsbrood, a juré que sa fille épouserait le vainqueur, ce vainqueur fût-il encore une fois Frans, le vilain borgne de Krawinkel.

Il en fait le serment malgré les larmes d'Isa, qui aime depuis longtemps Willem Vogelsang, le frère d'Alm, le proscrit, Willem, le plus beau gars de Luttérath, comme elle en est la plus éblouissante vierge.

De l'avis de tous les jeunes gens de la bourgade, ce Willem l'emporte aussi, en force et agilité, sur ses pays. Tous entretiennent la conviction qu'il sera le seul de la bande capable de conjurer le mauvais sort jeté contre Luttérath et de rendre son ancien prestige à leur fière et copieuse jeunesse.

« Eh bien, c'est le moment pour Willem de justifier l'opinion flatteuse que ces braves garçons ont de lui ! » a répondu Borlinck à sa fille qui le priait de revenir sur sa dangereuse résolution. « A ton Willem de profiter de cette belle occasion et de se montrer digne de toi ! S'il échoue, tu e perdue pour lui et je te marie à son vainqueur oui, celui-ci fût-il laid comme le diable ! »

Willem sait l'implacable entêtement du père d

sa bien-aimée. Lui aussi a fait un serment : Ou bien il l'emportera, ou bien il restera sur le carreau. Il a même communiqué cette sinistre alternative dans une lettre à son frère Alm, son meilleur confident.

Il vient de prendre position, avec l'élite de ses partenaires près de l'entrée du cimetière. Non loin d'eux se campe, fier jusqu'à l'arrogance, Frans le Borgne, chef du contingent de Krawinkel, le successeur du digne Alm. Et plus loin encore, non moins présomptueux, se rengorge et parade Jef, l'espoir de Geleen. Il s'agit d'empêcher que, par un coup d'adresse, l'adversaire n'attrape à la volée le korsbrood lancé sur la place et ne décroche d'emblée et par surprise la couronne après laquelle halette chacune des coteries.

Willem promène une dernière fois les yeux vers le balcon du *Grand Cygne* où il a reconnu l'adorée. Elle, de son côté, ne cessera de le couver de ses ferventes prunelles. De la tête, elle lui a fait un signe d'encouragement. A travers l'espace, en dépit des obstacles, quoi qu'il arrive, leurs
es se promettent une éternelle communion. A
sent Willem soulèverait des blocs de rochers
iendrait tête à une armée entière.
ais attention ! Subitement le brouhaha s'apaise.

Quatre heures sonnent à l'église. La porte latérale du chœur vient de s'ouvrir et le sacristain apparaît sur le seuil. Poings campés sur les hanches, les jeunes rustres ne bougent plus et tous dardent vers un même point de mire, vers la main qui leur montre le korsbrood, des regards plus fiévreux, plus ardents que le four où il fut cuit. Les spectateurs ne sont pas moins anxieux durant quelques secondes et, depuis le dernier coup de l'heure, plus le moindre son ne traverse cette fluide et vibrante atmosphère de gel. Puis, une oscillation, une poussée et une longue clameur : « Voilà le korsbrood ! Le voilà ! »

Lancé du portail, le pain traditionnel roule, presque à ras de terre, non sans ricocher, dans l'étroit sillon que lui ménage la double haie des jouteurs. Tous ceux des premiers rangs se sont penchés à la fois : c'est un moutonnement de croupes houleuses, des centaines de bras plongent vers le sol pour agripper le palet de seigle au passage. Un des féaux de Willem Vogelsang y est parvenu, mais quelque prompte et furtive qu'ait été son action, elle n'échappe pas à la vigilance des autres gars, et avant même qu'il se soit redressé sur ses hanches, qu'il ait replié son bras vers sa poitrine, une trentaine de lurons du camp

ennemi le séparent de ses partenaires, le pressent à l'étouffer, s'attachent à ses vêtements, pèsent de tout leur poids sur ses membres, au risque de l'écarteler, le maintiennent prosterné, le couvrent littéralement de leur masse truculente. Le patient geint et renâcle mais sans lâcher sa proie. Il donne à ses pairs le temps de pousser à sa rescousse. Willem, tout le premier, que l'impétuosité et la violence de l'attaque avaient brusquement séparé de son homme, revient à la charge, se rue comme un fauve à travers la mêlée et jouant des reins, des coudes, des genoux, même de la tête, il envoie rouler l'un à droite, l'autre à gauche, jusqu'à ce qu'avec l'aide des camarades qu'il entraîne à sa suite par cette brèche, il soit parvenu à dégager leur ami qui glisse le korsbrood dans la poigne d'un autre des leurs, contre lequel se tourne à présent la furie des meutes rivales.

A en juger par cette entrée en lutte, la compétition sera plus acharnée que jamais.

C'est à croire que tous ceux qui participent à l'épreuve ont fait le même serment que le jeune ɔgelsang et qu'ils ont mis, à côté du korsbrood, ur existence comme suprême enjeu de la ırtie.

Selon la coutume, les chefs se ménagent et

attendent, pour donner à leur tour, que l'un des trois ait saisi le pain de kermesse.

Qui comptera les mains par lesquelles circule le gage tant convoité ! Et pourtant, quelque diligence et quelque énergie que déploient ces détenteurs passagers, aucun ne parvient à remplir les conditions qui décident de la victoire !

Longtemps le korsbrood demeure dans le camp de Luttérath, puis il passe au parti de Geleen, puis il fait encore retour à Luttérath, puis il tombe au pouvoir de Krawinkel. Et suivant qu'il change de possesseur, domine l'un ou l'autre de ces cris de ralliement : « A Geleen ! A Krawinkel ! A Luttérath le korsbrood ! »

Willem estime le moment arrivé de ravir le butin au gars de Krawinkel. Le champion de Luttérath s'empare de la proie avant que Frans le Borgne ait pu défendre son féal.

Les deux chefs vont donc se mesurer. Aussitôt leurs fidèles se massent autour d'eux ; ceux de Luttérath s'évertuant pour écarter le terrible Frans, ceux de Krawinkel, au contraire, mettant tous leurs efforts en œuvre pour que leur chef ait ses coudées franches et puisse harceler et tirailler à son aise le détenteur du korsbrood. Frans épuise sur Willem tout l'arsenal des ruses

et des pratiques autorisées par les règles du jeu.

L'émotion redouble. Dans la foule des spectateurs les cœurs demeureront étreints jusqu'à la fin de la lutte. L'intérêt se concentre sur Luttérath et sur Krawinkel ; tous pressentent que la partie va se décider entre ces deux clochers rivaux, ou mieux entre leurs chefs Willem Vogelsang et Frans le Borgne. Geleen ne donne plus que mollement ou n'intervient que pour contrarier le plus favorisé des deux champions.

On approche de la période critique. Quelque crispantes qu'aient été les péripéties auxquelles les spectateurs ont assisté jusqu'à présent, ils appréhendent, vaguement terrifiés, qu'il va se livrer entre Willem et Frans un assaut impitoyable, un véritable duel à mort.

La mêlée est telle que les deux armées ne semblent former qu'un seul noyau de plus en plus compact, une masse grouillante galvanisée par deux fluides contraires qui la galopent d'un bout à l'autre de l'arène.

A peine l'effort collectif des compagnons de Willem a-t-il fondu la cohue furieuse vers le cimetière, qu'un remous, en sens contraire, provoqué par toutes les forces du Borgne, projette brusque-

ment cette trombe humaine jusque sous le balcon du *Grand Cygne*. On dirait des béliers battant les remparts d'une place assiégée. Les maisons en tremblent dans leurs fondations. On entend craquer les os des joueurs presque broyés contre les murailles. D'aucuns y laissent l'étoffe de leurs vêtements, la peau de leurs mains et de leurs genoux. Puis c'est un mouvement oblique. Place à l'ouragan! Un arbre se trouvait sur leur passage, Le voilà par terre et ils sont déjà loin quand les gamins qui le couronnaient ont à peine fini de se ramasser. Auront-ils aussi facilement raison de ce corps de ferme qui leur barre l'angle de la place? Gare là-dessous! Un grand fracas domine la clameur et le grondement continu des adeptes du korsbrood. La porte charretière vient d'être défoncée sous la poussée des joueurs. Patatras! Elle s'écroule avec les deux piliers maçonnés qui l'encadrent. C'est miracle qu'aucun des casse-cou ne soit écrasé.

Ils n'ont garde d'interrompre le jeu. A qui le korsbrood? Tel est leur unique souci. Attention, dans la cour est une mare gelée. Bon, voilà que tous s'engagent sur la glace. Crac! elle cède sous leurs pieds. On les voit barboter jusqu'aux genoux dans la vase. Ils s'en aperçoivent à peine et ils

sortent de l'eau ruisselants, contusionnés, meurtris, sans que leur attention ait été détachée un seul instant de l'objet de cette lutte à outrance.

Rien ne pourrait les rebuter : la bourgade viendrait à flamber, le tocsin les appellerait au secours, un cercle de feu les entourerait, qu'ils n'en auraient cure et l'incendie ne leur représenterait tout au plus qu'un nouveau compétiteur sur lequel il faudrait gagner le korsbrood en le ravissant aux étreintes de la fournaise!

Ils ne se sont dépêtrés de la vase que pour ondoyer et turbuler de nouveau sur la place, tellement pressés les uns contre les autres qu'on les croirait agglutinés, soudés ensemble.

Les transes des spectateurs en les voyant sombrer dans la mare, sous les débris de la porte, n'ont été que passagères et à présent qu'ils reparaissent stoïques, le cœur toujours à la partie, des vivats réconfortants les saluent de toutes parts. Ah, c'est vraiment une royale fête de korsbrood!

De leurs vêtements mouillés efflue dans l'air glacial une buée grise alimentée aussi par leurs haleines et par l'évaporation de leur sueur, car quoiqu'il gèle à pierre fendre, tous transpirent et soufflent comme à l'époque de la moisson, et les hippes leur collent encore sur le corps, de manière

à modeler leur fière charnure, quand l'eau de la mare s'est depuis longtemps évaporée. La plupart, narguant les embûches et les perfidies de la saison, ont retroussé leurs manches, dégagé leur encolure, relevé leurs chausses jusqu'aux mollets; même, pour être plus lestes, un grand nombre courent pieds nus.

A Geleen, le pain de kermesse! clament encore quelques joueurs, par acquit de conscience. A Krawinkel, le pain de kermesse! vocifère Frans le Borgne. A Luttérath, le korsbrood! s'écrient les tenants de Willem.

A la longue, pourtant, leur fatigue est telle qu'ils ne poussent plus que des appels inarticulés semblables à des plaintes et à des giries de patient et l'anhèlement convulsif de ce millier de poitrines dégénère en une sorte de râle qui suffoque même ceux qui l'entendent.

De plus en plus dense, le nuage de vapeur flotte au-dessus du champ clos en suivant les mouvements de la cohue, et s'il existe encore, à deux lieues de là, une âme vivante qui ne se soit rendue à Geleen, elle apprendra, par ce météore, que la lutte approche de son plus haut période, de sa phase décisive. Cette vapeur ambiante accuse tour à tour une teinte roussâtre et livide.

On la dirait chargée d'éclairs comme un pelage de félin et l'ozone spécial qui s'en dégage évoque les gymnases, les salles d'armes et les loges de lutteurs.

Le brouillard devient même tellement épais qu'il rend les joueurs méconnaissables et qu'il les dérobe complètement à la vue des spectateurs. Puis les corps cambrés dans des attitudes athlétiques surgissent par tronçons ; des têtes émergent comme celles de nageurs qui se débattent au-dessus de l'onde.

A la faveur d'une des éclaircies qui se produisent dans cette brume électrique et dans l'enchevêtrement luxuriant des joueurs, Isa parvient à reconnaître, au centre même de la tourmente, le fiancé de son cœur, son chevalier, Willem Vogelsang.

C'est toujours Willem et, avec lui, Luttérath qui l'emporte. En butte à tous les stratagèmes et à toutes les recettes du Borgne, Willem n'a pas encore lâché le précieux enjeu de la partie.

L'état dans lequel les barbares ont mis le noble garçon publie son héroïsme : les vêtements boueux s'effilochent autour de son corps, le sang lui coule du nez et de la bouche; il semble sortir d'un coupe-gorge.

Le pis c'est que les assaillants redoublent d'acharnement et que le pauvre Willem se sent à bout de forces. Une expression de suprême détresse à laquelle Isa ne pourrait se méprendre un instant envahit son visage qui change continuellement de couleur. Un sourire atroce contracte ses lèvres.

Les yeux des amants se sont rencontrés et la jeune fille a compris que tout est perdu.

Jamais il n'aura la force de soulever le pain de victoire au-dessus de sa tête. D'une seconde à l'autre ses doigts le laisseront choir, mais à cette seconde-là, le sublime enfant laissera aussi s'échapper son âme. Et, en cette extrémité, il n'attendait plus que ce regard d'adieu de la bien-aimée, ce regard qui lui dit qu'il a fait son devoir jusqu'au bout, que malgré la malchance il était vraiment le plus digne de son amour.

Isa se tourne vers maître Borlinck :

— Mon père, pour l'amour de moi, crie à Willem que tu lui accordes ma main. N'a-t-il pas fait largement ses preuves? N'exige pas plus de lui. Voilà près d'une heure qu'il tient tête à tous ces sauvages! En connais-tu bien d'autres qui aient jamais résisté comme lui? Il ne leur reste plus qu'à le massacrer. Est-ce cela que tu veux?...

Père, tu m'entends, je te dis qu'ils va mourir!...

Borlinck, appâté par cette lutte, tout entier à l'ivresse de cette tuerie, rabroue l'importune qui trouble sa cruelle extase :

— Je n'ai qu'une parole : la couronne ou pas de mariage.

— Mais il a pris cette parole trop au sérieux, mon père ; il ne sait pas que tu plaisantais et il se fera tuer plutôt que de lâcher cette maudite croûte de pain !

— Tant pis pour lui ! il en naîtra d'autres qui le vaudront bien !

— Grâce, mon père! Fais grâce à mon Willem, je ne lui survivrai pas, je te le jure!

Elle se traîne à présent aux genoux du spectateur féroce, elle lui couvre les mains de ses larmes.

— La couronne ou pas de mariage! grommelle le bourru, sans la regarder, sans détourner les yeux de la place, se repaissant des dernières phases de ce drame.

D'ailleurs, la foule entière prête au spectacle la même attention exaspérée. Tous goûtent l'âpre et lancinante volupté du dénouement qui se prépare et personne ne prend garde aux supplications d'Isa. Ils ne l'entendent, ils ne la voient même pas,

lorsque, se relevant toute droite, elle se penche au dehors du balcon et tend vers la meute ses bras conjurateurs :

— Arrêtez !... Arrêtez !...

Une troisième sommation lui reste dans la gorge. Le ravissement succède à ces affres mortelles. Quelle péripétie inattendue, quel élément imprévu est venu corser l'épilogue et démentir l'issue probable de la lutte ! Au déchirant appel d'Isa, voici que répond, comme une victorieuse sonnerie de clairons, ce cri de ralliement éteint depuis près d'une heure : « A Luttérath le korsbrood ! L'honneur à Luttérath ! »

Voyez, sans cesser de répéter le cri de bravoure, un homme de grande taille et de large carrure, à la barbe et aux cheveux noirs, un gaillard que personne n'avait encore remarqué, se fraie, aussi impérieux, aussi irrésistible que la proue d'un navire, un passage à travers cette houle de corps effrénés et véhéments.

Il a bientôt bousculé et balayé tout Krawinkel, et il parvient jusqu'à Willem Vogelsang au moment même où, entrepris pour la dernière fois par le terrible Borgne, il allait s'abattre sur le carreau en lâchant le korsbrood.

— Donne, Willem, donne-moi le pain de

kermesse! murmure l'étranger à l'oreille du pitoyable garçon.

Qu'y a-t-il de péremptoire ou de si insidieux dans la parole de ce partenaire inespéré? Mais Willem tressaille, écarquille les yeux et, bouche bée, lui abandonne la proie que le Borgne croyait déjà tenir.

Aussitôt Frans et ses hommes de se ruer sur l'intrus. Vaine coalition d'efforts! Le gaillard, en dépit des enragés qui se cramponnent à son bras, agite victorieusement le korsbrood au-dessus de la multitude.

Déjà un tonnerre de hourrahs salue son exploit, sa prouesse providentielle. C'est lui le vainqueur! *Houzée* pour le roi! Mais avant que ceux de Krawinkel soient revenus de leur stupeur, il tire à lui le jeune Vogelsang, lui glisse le trophée dans la main droite, presse dans la sienne et soulève cette main en l'air et la tient levée ainsi en proférant d'une voix formidable :

« Le korsbrood à Willem Vogelsang! Le korsbrood à Luttérath! »

Puis, il juche Willem et le met à califourchon ur ses larges épaules, fait, toujours en clamant, ois fois le tour de la place enthousiaste et éblouie, t dépose enfin le nouveau roi tout hébété sous le alcon de l'heureuse Isa.

Tandis que sans cesse Luttérath, Geleen et même Krawinkel acclament Willem Vogelsang pour roi, comment se fait-il que lui seul demeure confondu, morne, comme honteux et embarrassé de son triomphe? Qu'il soit harassé par les efforts, abasourdi par ce brusque changement de fortune, on le comprend, mais du moins sa physionomie pourrait-elle exprimer l'orgueil et la félicité! Or, c'est presque de la désolation et de la crainte qui se lisent dans ses traits!

Et lorsque la radieuse Isa, en personne, s'avance vers lui, à la tête du cortège des notables, la coupe de cidre à la main pour être la première à porter la santé du roi de Luttérath, du glorieux roi dont elle deviendra la reine, il fait presque le geste de repousser cette coupe de victoire; c'est à peine s'il répond par un inintelligible balbutiement aux félicitations passionnées de son élue. C'est avec une ostensible répugnauce qu'il boit au vase auquel ont cependant trempé les lèvres suaves d'Isa. Tel est même l'inqualifiable accueil de Willem que la débordante jubilation d'Isa reflue en glaçons vers son cœur.

Au moment où elle va demander au fiancé l'explication de cette humeur, Frans le Borgne accourt et interpelle les magistrats : « Halte-là!

Qu'on ne remette pas encore la couronne à Willem Vogelsang. Ce serait une usurpation. La partie n'a pas été loyale. Il y a du louche là-dessous. Ce particulier, tombé comme de la lune au moment ou Luttérath succombait une nouvelle fois, avait-il le droit de prendre parti contre nous ? Peut-il prouver qu'il est né à Luttérath ? Appartient-il seulement à ce pays ? Quel est son nom ? »

— Frans a raison ! Que l'étranger se fasse connaître ! approuvent les joueurs de Krawinkel.

Willem sursaute et semble recouvrer sa présence d'esprit. — Un instant, dit-il, je veux interroger moi-même cet homme ! et il entraîne l'inconnu à quelques mètres de là ; puis, d'une voix sourde :

— Toi, ici, toi, malheureux !

— Moi-même !

— Mais c'est la mort !

— C'est la vie pour toi, c'est ton salut! Ne m'avais-tu pas écrit ! Méchant, tu m'as cru capable de rester là-bas et d'attendre, les bras croisés, la nouvelle de ton mariage ou de ton enterrement. Puis, je n'en pouvais plus, le mal du pays me consume et, supplice pour supplice, je préfère la façon dont on va m'expédier ici. Oui, j'ai voulu en finir avec ma vie de proscrit, en te sauvant,

toi, mon cher Willem, le meilleur des deux fils Vogelsang, le seul soutien qui reste à notre mère...

— O ! ne parle pas ainsi. Le meilleur des deux c'est toi. Tu le prouves en cet instant même. Ton crime ne fut qu'un accident. Ta colère était juste. A ta place, chacun en eût fait autant... Et maintenant, pars ; va-t'en !... Laissons le prix à ce braillard de Krawinkel... Il le mérite mieux que moi.

— Laissons aussi à ce Borgne la main d'Isa Borlinck ?

— Oui, au besoin, je lui abandonne Isa... Dépêche-toi de partir. D'autres que moi t'ont reconnu sans doute. Si les gendarmes étaient prévenus de ton retour...

— N'importe. Je les attends de pied ferme... Laisse-moi faire. J'ai gâché ma vie, te dis-je. Je veux mourir au pays. L'agonie est trop cruelle à l'étranger... On y meurt deux fois.

— Tu nous mentais donc, à notre mère et à moi, lorsque tu écrivais que tout allait bien là-bas, et que tu vivais résigné et presque heureux chez les Français... Non, c'est à présent que tu veux nous tromper. C'est pour moi, pour moi seul que tu mourrais...

Longtemps ce combat de générosité se prolonge. Autour d'eux on s'impatiente et on murmure. Qu'ont-ils donc, ces deux, à débattre ainsi? Y aurait-il eu réellement tricherie, comme le prétend Frans? Ceux de Luttérath perdent de leur belle assurance, tandis que Krawinkel relève la tête. Frans le Borgne se frotte les mains. Isa souffre plus encore que tout à l'heure au balcon.

— O pitié, ne parle pas si haut! fait Willem à son frère, chaque fois que celui-ci élève la voix.

Et il leur faut se retenir, faire un effort terrible, se contraindre au point de s'en bourreler la chair, pour ne pas se jeter dans les bras l'un de l'autre. Et les lèvres leur démangent, et leurs entrailles frémissent, et toutes leurs fibres vont éclater. Et leurs voix s'humectent et se troublent autant que leurs prunelles.

— Qu'importent... tu m'entends, n'est-ce pas, cher Alm? — la belle Isa et toutes les belles de ce monde! Aucune femme ne te supplantera, mon doux aimé, mon propre sang, ma chair unique, ion autre moi-même!... Va, même si tu persis- ais à te trahir, sache bien que ton sacrifice erait inutile. Je ne veux plus de cette couronne, e ne veux plus de la vie, je ne veux plus de mon

Isa !... Meurent plutôt alors moi-même, Isa, Luttérath et tout le monde avec nous !

Et il se précipite vers le peuple et s'écrie : « Frans le Borgne a raison. Il y a eu tricherie. Celui-ci est un étranger et un intrus. Que Frans et Krawinkel gardent le korsbrood ! Honneur à Frans ! »

Mais, écartant son frère, Alm Vogelsang arrache d'un geste brusque sa barbe et sa chevelure postiches ; puis, se frappant la poitrine :

— Un étranger ! Moi ! Quelle dérision ! Vous voyez bien que je suis de Luttérath ! Est-il encore quelqu'un qui songe à nous contester la victoire ?

Alm Vogelsang ! Alm Vogelsang ! se récrie l'assistance, à la fois émerveillée et stupéfaite.

— O, mon pauvre Alm, qu'as-tu fait ?

Les deux frères se tiennent étroitement embrassés et, pantelants, poitrine contre poitrine désormais, inséparables, ils oublient l'univers et tout ce qui n'est pas eux et, en attendant de mourir ensemble, donnent longuement carrière à leur accablante effusion.

Les spectateurs se renferment dans un silence funèbre à l'idée du supplice qui guette le contumax.

Mais, tout à coup, l'unanime commisération

cesse de crisper cette légion de cœurs. En la foule équitable s'est manifestée cette seconde vue qui fait parfois de la conscience populaire le miroir de la volonté divine. Du fond de l'abime de détresse où elle agonisait, Isa même s'est sentie renaître. Tous acquièrent la certitude que le prince accordera une entière amnistie à l'aîné des Vogelsang. Son dévouement fraternel le rend inviolable.

Une immense acclamation salue les deux frères comme une prophétie de félicité.

Et c'est deux rois que Lüttérath a couronnés ce jour-là.

LA PETITE SERVANTE

A Henry Maubel.

Petite servante de là-bas, servante novice, apportant dans tes hardes, dans ta chair, dans ta chevelure, sur tes lèvres, surtout au fond de tes grands yeux l'atmosphère vibrante et le ciel pensif du cher pays...

Annoncée et recommandée par maître Martens, un brave homme de notable, un matin, à la saison des faînes, la petite servante franchit notre seuil.

Un gars de Brabantsputte, un de ces marchands de paillassons et d'estères, qui colportent le lundi jusqu'à Bruxelles les produits de la maigre industrie campinoise et qui, allégés de leur rouleau de nattes, s'en retournent au clocher vers la fin de la semaine, avait piloté sa payse jusqu'à notre porte.

D'une voix un peu étranglée qu'elle s'efforçait

d'affermir, la petite chargea son meneur d'un dernier bonjour pour la mère, le frère aîné et les petites sœurs.

— Entendu !

Le pacant nous tira sa casquette, fit remonter, d'un coup sec, la bricole à son épaule et s'éloigna en jetant son cri nasard et guttural.

Avant de déposer son modeste trousseau renfermé dans un mouchoir de coton rouge, elle promena ses grands yeux bruns couleur d'automne autour de la cuisine et dit simplement : » Je crois que je me plairai bien ici. »

Dans l'intonation de cet hommage, je démêlai de touchantes nuances.

J'y lus un appel à notre indulgence, le désir de s'acclimater, la vaillance d'un cœur de quinze ans qui doute un peu de sa force. Cela voulait dire : « Comme vous me paraissez de braves gens ; si je me montre gauche ou dolente, au début, vous ne me brusquerez pas trop, n'est-ce pas, et patienterez en songeant que je ne suis qu'une enfant et que jamais, auparavant, je ne quittai mon hameau?... »

Elle ajouta : « Monsieur Martens m'a recommandé de faire honneur à son patronage et d'être très brave et très polie. »

Pour sûr qu'elle fit honneur à l'honnêteté des

filles de Campine et à la confiance de M. Martens !

Dès ce matin elle se mit au courant mais, malgré son activité, à l'heure des repas, elle bouda son assiette.

Le lendemain nous lui trouvâmes les yeux rouges et le visage tiré.

— L'idée du toit maternel la tourmente, mais ce souci, qui prouve un bon cœur, ne durera pas ! nous disions-nous.

Les jours suivants elle montra la même énergie à la tâche, mais l'appétit manquait toujours, et ses fraîches couleurs de pivoine satinée pâlissaient.

Le samedi, sa tournée accomplie, le marchand de paillassons vint prendre de ses nouvelles.

Comme il s'éloignait, elle lui cria : « Surtout, dites-leur que je suis très, très heureuse, et que je ne voudrais plus retourner à Brabantsputte. »

Et, comme fière de sa force d'âme, après avoir battu la porte, elle m'interpella avec volubilité :

— Vous avez entendu, Monsieur, celui-là répétera à ma mère combien je suis contente chez vous !

Brave petite ! Je me méfiai pourtant de cette crânerie. Je devinai qu'elle avait coupé court à son entretien avec ce brelandinier de Putte, rien que pour ne pas être tentée de reprendre le chemin

des sapinières natales, car, en redescendant à sa cuisine, elle ne se détourna pas assez vite pour me cacher des larmes qui perlaient dans ses longs cils de brunette et noyaient d'un embrun de novembre l'opulence septembrale de ses grands yeux !

L'après-midi, elle récurait allègrement le vestibule. De ma chambre je l'entendais distribuer de véhéments coups de brosse, elle ne cessait de faire gémir la pompe et d'arroser les dalles à pleins seaux.

— Voilà qui va bien ! me disais-je. Elle a secoué sa nostalgie. Je ne serais pas étonné qu'elle se mît à chanter pour se donner du cœur à la peine !

La chanson, pourtant, se faisait attendre ; en revanche, le prélude devenait intempestif. A un moment le vacarme m'empêchant de poursuivre mon travail, je descendis pour prier la trop gaillarde travailleuse de manier plus discrètement son attirail de brosses et de seaux.

Je m'arrêtai sur le palier. La pauvresse mêlait bel et bien la voix à son tintamarre.

Mais la triste chanson ! La déchirante com plainte !

C'était pour étouffer le bruit de ses sanglo que la petite servante se livrait à un pareil sabba

A la faveur du tapage je pus m'approcher d'elle sans qu'elle m'entendit venir.

— Eh bien ! dis-je, en lui touchant l'épaule, c'est ainsi qu'on s'habitue ?

Elle laissa choir ses ustensiles de travail, se couvrit le visage de ses mains, et, à travers une recrudescence de pleurs, elle m'avoua sa faiblesse, sa tant sainte faiblesse :

— Pardon, Monsieur... Lorsque je songe à *chez nous*, c'est plus fort que ma volonté et que ma force, il me faut crier ou j'étoufferais... C'est comme s'ils m'avaient attaché au cœur une corde sur laquelle ils tirent là-bas tant qu'ils peuvent... Ils tirent et ils finiront par me ramener à eux... sans quoi ils me décrocheraient l'âme... C'est stupide, je le sais. Aussi ce qu'on rira de moi au village !... Je n'en puis rien... Il n'y a pas de votre faute, non plus, à vous autres, allez ! Je suis bien traitée ! Oh oui, trop bien traitée ici !... Et pourtant, tenez, vous seriez meilleurs encore, Madame et vous, vous seriez le bon Dieu et la sainte Vierge, que je ferais tout de même mon paquet... Aussi, permettez que je m'en retourne, samedi, avec Franske... le colporteur de nattes... »

Il n'y eut pas moyen de la retenir. En vain, durant ces huit jours, touchée par nos bonnes pa-

roles, nos égards, nos attentions, essaya-t-elle de réagir contre son idée fixe.

Plusieurs fois, à brûle-pourpoint, elle nous signifia sa résolution de rester et de se montrer raisonnable. Mais au moment même où elle se ravisait, l'accent, le regard, le pitoyable sourire démentait sa parole.

La veille même de la visite de son pays, irrésolue, ne sachant si elle obéirait à sa tête ou à son cœur, elle fit et défit vingt fois son humble bagage.

— Ma mère a promis de venir me voir ; eh bien ! j'attendrai son arrivée et l'accompagnerai si cela ne va pas mieux...

— C'est dit, alors ?

— C'est dit.

Une minute après cette convention, machinalement la possédée courait consulter la pendule, et trouvait déjà trop longues les heures qui la séparaient de l'apparition de Franske le libérateur.

Non, cela n'irait jamais mieux ! Inutile de nous confesser son manque de courage ! Nous la tenions quitte de son engagement.

Elle passa la dernière nuit et se leva bien avant le jour. Le marchand de paillassons ne se présen-

tait jamais de fort bonne heure; cela n'empêcha pas sa payse de tressaillir au coup de sonnette de la laitière.

Tout équipée, ses hardes à la main, elle attendit Franske, dans le vestibule. S'il oubliait de passer aujourd'hui ! S'il ne s'était pas encore défait de son rouleau ! S'il craignait de nous importuner ! Autant de suppositions lancinantes angoissant la pauvre petite, trop inexpérimentée pour se remettre seule en voyage et retrouver le chemin du clocher.

On sonna de nouveau, et ce fut enfin à lui qu'elle ouvrit...

Le gars ne fut pas médiocrement surpris de ce brusque changement de décision. Il plaisanta sa protégée, entreprit de lui faire entendre raison.

Ce grand blondin, à l'allure délibérée, connaissait mieux la ville ! Depuis cinq ans qu'il battait chaque semaine le pavé bruxellois, bricolant ses nattes dans les rues les plus écartées, si la capitale n'était point parvenue à le séduire ou à le corrompre, du moins avait-elle cessé de l'effaroucher.

Les sages exhortations du porte-balle ne persuadèrent point la petite. Plutôt que de rester, elle se serait cramponnée à lui comme à une bouée

de sauvetage. Le gars en était tout confus et s'excusait pour elle ! S'il ne l'avait pas retenue dans l'entre-bâillement de la porte, elle partait sans nous dire adieu !

Je ricanais avec supériorité : « A-t-on jamais vu pareille sotte ! Elle s'enfuit comme si la maison s'écroulait ! »

Pose, affectation, contenance empruntée que tout cela, mon bel ami !

Intérieurement je pensais : « Je ne t'en veux pas de cette désertion, ma pauvrette. Et les tiens auraient tort s'ils se moquaient de toi ! Tu n'es pas seule à languir loin du terroir. Moi aussi, je me force, je compose mon visage. Je bûche et pioche avec fracas pour m'étourdir... Et si je m'agite et clame à la ronde, c'est afin qu'on n'entende pas saigner mon cœur... Comme toi, petiote, c'est quand j'ai l'air le plus faraud, le plus en train, que je suis sur le point d'éclater et de m'avouer vaincu...

« Chère petite, ma sœur en la sainte religion patriale, te rappelles-tu le jour où le gars de Brabantsputte t'apporta des nouvelles du hameau et des écarts à la frontière hollandaise ! Je vins vous relancer d'un air indifférent pour surprendre quelques bribes de votre conversation et m'informai,

d'un ton détaché, des braves gens qui m'ont oublié ou ne m'ont jamais connu, mais qui « sont » de là-bas, portent des noms semblables aux nôtres, parlent le dialecte aimé, hantent les bruyères ou les alluvions où j'ai vécu ma meilleure, ma seule vie !

« Aussi puéril que toi, dans mon fanatique attachement, j'incline à croire le soleil et surtout les étoiles de la Campine différents de ceux d'ici, à moins que, comme moi, les astres exilés se renfrognent, se composent un visage énigmatique et cachent leur implacable souffrance sous un masque de froideur et de scepticisme...

« Franske disait : « Et le fils de la veuve Hen-
« drikx, du *Bon Coin*, épouse Bella du sabotier...
« Les Marinckx ont tué leur porc samedi... Et
« Bastyns part pour la troupe et Machiels en re-
« vient... Et Nand, le louche, a été administré...
« Et, à présent, la fanfare joue le samedi chez
« Laveldom... »

« A cette gazette parlée du village, interrompue par tes récris naïfs : « *Zou het? Hoor' ye !* » Vraiment ? Ecoutez donc !) — à ce chapelet de monotones racontars dévidé par le colporteur de nattes, surgissaient en moi des corrélations si émouvantes, si topiques...

« Ah ! j'aurais écouté cette dolente psalmodie des heures, de longues, longues heures, comme j'écoutais le vent dans les feuilles, les beuglements des bœufs et le son des cloches...

« Après le départ du gars, de cet indifférent, de ce canapsa, les livres me parurent plus fades, mes amis plus maniérés, mon métier plus insupportable et la ville plus fermée.

« Entre nous soit dit, chère petite, je suis aussi faible que toi. Le carnaval de la vie bourgeoise me navre de plus en plus ; mon masque et mon déguisement urbains commencent terriblement à me peser. Approche aussi pour moi le temps de retourner au pays coûte que coûte, ne fût-ce que pour m'en aller dormir, tout près de l'église, tu sais, au pied de la tour ardoisée, son bonnet pointu planté de travers, qui fait signe les dimanches, pardessus les rideaux d'arbres, aux trainards qui vont manquer l' « élévation » ; — tu sais, l'endroit où les bien-vivants, les jeunes blousiers se confient leurs amours et parlent à voix basse pour ne pas tenter les morts... »

CLIMATÉRIE

A Émile Verhaeren.

Autrefois, notre pensionnat, le Bodenberg-Schloss, fut un établissement de bains, rendez-vous des malades élégants ou même des latents névrosés de la Suisse et de l'Allemagne du Sud. Le château, le *schloss*, présente une façade de la fin du XVII^e^ siècle, percée, aux deux étages, d'une rangée infinie de fenêtres éclairant des chambres à coucher si nombreuses que de mon temps chacun des cent élèves avait la sienne. Un balcon à élégante rampe de fer forgé court tout le long du premier étage, affecté aux classes et aux appartements du directeur. En bas, une galerie couverte ouvre ses portes vitrées sur l'ancien casino converti en réfectoire et en chapelle. Une partie des installations hydrothérapiques, relé-

guées dans les sous-sols, fit place à des celliers, mais la plupart de ces souterrains, immenses comme des catacombes, abandonnés aux cryptogames et aux araignées, ne servent plus qu'à de mystérieuses parties de cache-cache.

Le site est merveilleux et vraiment « romantique », comme disent les Allemands. Le bâtiment principal, avec ses communs et ses annexes, couronnant trois terrasses superposées, garnies de balustres et de vases de fleurs, domine un vallon d'une dizaine d'hectares, borné à l'ouest par les premiers contreforts du Jura, dont la sévère muraille, boisée d'essences sombres, sapins et mélèzes, s'exhausse vers Soleure en deux massifs rocheux, échancrés de gorges abruptes : le Weissenstein et le Hasenmatt. A l'orient, la ceinture de coteaux égayés de vignobles et de bosquets s'écarte pour ouvrir une échappée sur le fertile plateau de l'Aar. Les méandres argentés de la rivière festonnent les pâturages smaragdins, et, tout au fond, dernière dégradation de la perspective, le panorama des Alpes se dentelle et s'irise aux caprices du soleil et des nuées.

Le vallon même, tracé en parc anglais, présente un noble étang arrosé par un ruisseau tombant du Jura et encadré de pelouses où se jouaient des

parties de foot-ball et de cricket dignes des joutes homériques d'Eton et de Rugby. Alentour règnent de longues avenues de pommiers et de pruniers dévolus à de clandestines cueillettes et force bocages dont, en dépit des foudres directoriales, on décimait à coups de pierres le chœur chatoyant et mélodieux.

Malgré les ressources que ce parc offrait à notre humeur libre, à notre turbulence de casse-cou, certains jours il ne suffisait plus à notre expansion aventurière. Nous étions tentés dans notre désir de liberté par cette circonstance que, comme toutes les propriétés en Suisse, le domaine de Bodenberg n'était pas entouré de clôtures. Le traversait, s'y promenait qui voulait, à condition pourtant de s'abstenir de toute dégradation. Cette absence de murailles ou de fossés nous incitait à nous engager bien au delà du territoire, cependant si étendu, réservé à nos ébats et à incursionner jusqu'aux villages voisins où, à tour de rôle, l'un de nous, désigné par le sort, allait, courant à toutes jambes, s'approvisionner de chocolat Suchard frelaté, de noirs cigares de Vevey et même de bouteilles de piquette et de liqueur. A chacune de ces escapades on courait le risque d'être pincé, car au milieu de nos heures de liberté la cloche nous

convoquait dans la grande salle où il s'agissait de répondre à l'appel de notre nom.

L'institut Bodenberg n'avait pas son analogue au monde.

Depuis près de vingt ans, les héritiers de familles riches venus non seulement des principaux pays d'Europe, mais même des deux Amériques, des Indes et de l'Australie, se rencontraient et fraternisaient en ce coin élyséen du riant canton de Soleure. Composé de nationalités aussi variées que les confessions, le milieu y était étonnamment cosmopolite, éclectique et tolérant. On n'abusait ni de la discipline, ni des punitions, ni de la surveillance; la plus grande somme de liberté était laissée à l'élève; les maîtres n'intervenaient qu'à la dernière extrémité dans les querelles et réprouvaient sévèrement l'espionnage et la délation. Une atmosphère de loyauté et de franchise morale correspondait avec les sains effluves des forêts jurassiques. L'enseignement, confié à des émigrés politiques de France, d'Allemagne et d'Italie, hommes d'un caractère immaculé marchait de pair avec une admirable culture physique, un souci perpétuel de notre développement et de notre perfectionnement corporels. Par le sérieux des études, Bodenberg pouvait rivaliser avec les plus

fameux gymnases allemands; par l'éducation en plein air, l'importance accordée aux exercices du corps, il eût été considéré comme type et modèle chez les Anglais. On exigeait d'autant plus de nos jeunes cerveaux que rien n'était négligé pour assurer l'expansion harmonieuse et logique de l'enveloppe.

Les leçons contractaient une portée, une étonnante vertu persuasive, une intensité quasi apostolique par ce fait que l'enfant ne se trouvait pas devant de simples et routiniers pédagogues, mais bien en présence de véritables personnalités, de lumières scientifiques doublées de chaleureuses flammes révolutionnaires, de penseurs hardis que la persécution avait exilés. Rien dans leurs allures, dans leur parler qui trahît le cuistre et qui eût justifié ces taquineries dont la gent pédante est victime dans presque tous les collèges du monde. Nos jeunes esprits très aiguisés, en quelque sorte sublimés par un programme d'études substantielles, se retrempaient dans de longues séances de gymnastique et d'escrime, dans des excursions vers Bienne, vers Soleure, des ascensions du Jura, es voyages pédestres dans les Alpes, l'Oberland, Valais, jusqu'en Savoie et en Italie.

A l'époque où je faisais mes études à Bodenberg-

Schloss, c'est-à-dire aux environs de l'an 187..., j'avais pour condisciples Henri de Kehlmarck, un patricien anversois, descendant d'une famille de négociants hanséates établie dans la grande métropole flamande dès le XVI^e siècle, et William Percy, un Anglais de la Cornouaille, fils du comte d'Evansdale, membre de la Chambre des Lords.

Le premier représentait ce que le pensionnat comptait de plus brillant, au point de vue des facultés intellectuelles; le second réalisait un parangon de santé et de robustesse physique. Si l'un faisait honneur au système d'éducation morale de la maison, l'autre illustrait à merveille la méthode adoptée pour favoriser l'épanouissement de notre organisme. Les dehors seuls de ces deux êtres révélaient la dominante de leurs goûts et de leurs aptitudes. Le jeune Kehlmarck était un blondin gracile, légèrement menacé d'anémie et de consomption, la physionomie réfléchie et concentrée, au large front bombé, aux joues d'un rose mourant, un feu précoce ardant dans ses grands yeux d'un bleu sombre tirant sur le violet de l'améthyste; la tête trop forte écrasant sous son faix les épaules tombantes, les membres chétifs, la poitrine sans consistance. William Percy, au contraire, quoique n'ayant qu'une quinzaine d'an

nées comme l'Anversois, était un fort garçon, extraordinairement large d'épaules, la taille d'un homme fait, aux bras presque trop musclés, les pectoraux saillants, aux mollets rebondis, aux hanches puissantes, le torse harmonieusement assis sur des reins et des cuisses qui eussent tenté le ciseau d'un sculpteur italien de la belle époque. Il tenait de sa mère, une créole rencontrée par Lord Evansdale à la Havane, ce teint lilial, légèrement ambré, des lads et des misses de la haute aristocratie, ses profonds yeux noirs brillants et d'une vivacité léonine, et sa chevelure d'ébène, aux mèches constamment révoltées, crépue à outrance.

Alors que la plupart de leurs condisciples, mieux équilibrés, réunissaient, comme les gentilshommes italiens et anglais de la Renaissance, les qualités de l'homme d'étude et celles de l'homme d'action, Kehlmarck n'était qu'un lettré et Percy qu'un gymnaste. A deux ils se partageaient l'admiration de la communauté. Henri régnait à l'étude, William dirigeait les récréations. La constitution débile de l'Anversois le désignait aux brimades, mais il y avait échappé par le prestige de son intelligence, prestige qui s'imposait jusqu'aux professeurs. Tous respectaient son besoin de solitude,

de rêverie, sa propension à fuir les communs délassements, à se promener seul autour du parc, dans l'ombre et le silence, n'ayant pour compagnon qu'un auteur favori ou le plus souvent même se contentant de sa seule pensée. Au demeurant, camarade serviable et d'humeur égale, mettant complaisamment et même avec joie sa supériorité intellectuelle au service de ses condisciples.

Un seul ne partageait pas notre déférence et notre humilité vis-à-vis du jeune prodige, c'était précisément son rival, ou plutôt son extrême, sa vivante antithèse, le baronnet William Percy. Celui-ci, débonnaire au fond, mais brutal dans ses dehors, témoignait, à l'égard du petit Flamand, une taquine et hargneuse hostilité. Avec lui seul il se montrait rogue et se targuait de sa force. Souvent il se bornait à le bousculer, mais d'autres fois il le harpait au passage, le tenait longtemps à sa merci, s'en amusant comme d'un jouet. Il le soulevait à bras tendu, ou bien il lui broyait les poignets, au risque de les briser pour lui arracher un mouvement de révolte qui eût justifié, de la part du tourmenteur, un redoublement de brimades. Mais Henri se roidissait, supportait stoïquement la torture, sans une larme, sans une plainte. Alors agacé, mis au défi, l'hercule, sur le point

d'abuser de sa vigueur, lâchait sa victime impassible et la repoussait d'une taloche ou d'un simulacre de coup de pied.

Le violent Percy était le seul cauchemar de l'Anversois, le seul être de toute la colonie qui détournât parfois son attention de ses beaux rêves tranquilles ou de sa sereine et précoce mélancolie, pour le plonger dans un état d'irritation maladive et de haineuse révolte. A ce moment, où tous deux allaient courir leur seizième année, l'antipathie devint de l'obsession. Quand il faisait une lecture où figurait un scélérat, Henri lui prêtait enfantinement les traits de son ennemi. Ainsi le beau William se trouva affublé de la bosse de Richard III et du masque félon d'Iago.

L'état maladif du petit Kehlmarck augmentait encore sa susceptibilité. Souvent des migraines, des fièvres intermittentes le clouaient au lit et l'isolaient durant plusieurs jours.

William s'épanouissait de plus en plus crânement. Il incarnait une véhémente joie de vivre. Il évoquait la jeunesse d'un dieu dont les travaux ntrépides ont développé les forces et préservé 'innocence. Sa belle santé affrontait le malingre Kehlmarck. Leur antagonisme devait tourner au tragique.

Un matin de novembre, Henri s'était aventuré, avec un autre collégien, dans la barquette sur l'étang. Tandis qu'il lisait, son compagnon jouait des rames.

Percy les héla de la rive : « Hé, le pâlot, hé, **Fifi Sang de Grenouille, aborde, il y a place encore dans la barquette !** »

Henri frissonna, et tandis que son compagnon ramait vers le bord, il était bien résolu, lui, à sauter du bateau aussitôt que l'ennemi y entrerait. Mais à ce moment, il se ravisa par orgueil. L'autre aurait pu croire qu'il avait peur. Henri demeura donc assis en face de l'Anglais qui avait saisi les avirons. Percy avait un rire exceptionnellement méchant. Devinait-il le sentiment qui avait fait se rasseoir le chétif Anversois, si piètre amateur de canotage? La mine du jeune lord semblait dire : « Attends mon bonhomme, on va t'en donner du plaisir ! Tu n'auras plus envie, après ça, de te risquer sur l'eau. » Et l'Anglais se mit à ramer, en fredonnant une assez inepte chanson de son pays : « *Jolly beggars, here we are, Beggars on sea, Beggars on shore !* »

La barque filait et virait avec une vitesse extravagante. En quelques minutes, Wiliam lui fit faire quatre fois le tour de la pièce d'eau. Il

cogna même à plusieurs reprises l'embarcation contre les berges comme s'il eût voulu la mettre en pièces.

L'Anversois ne se départissait pas de son attitude insouciante. Un sourire dédaigneux plissait même ses lèvres fines et ses yeux essuyaient ironiquement les regards comminatoires de l'enragé rameur.

Tout à coup, comme ils se trouvaient au milieu du lac, c'est-à-dire en un endroit où il y avait près de douze mètres de fond, William lâcha les avirons et les rejeta loin de lui, si furieusement et si loin qu'après avoir décrit une couple de ricochets ils allèrent s'empêtrer dans les roseaux de la rive.

— Que veux-tu faire, Percy ! En voilà une idée ! fit le troisième occupant de la barquette. Pas de bêtises, hein ? Comment regagner la terre à présent ?

— Dame ! En ramant avec nos doigts ! répondit le jeune Evansdale. Mais rien ne presse. Et tout d'abord, amusons-nous un brin !

Et reprenant son refrain de marinier ivre, il épiait la contenance d'Henri, guettait un mouvement de peur ou d'anxiété sur son visage. Henri conservait sa petite moue de supériorité : « A ton

aise, grand nigaud ! » persiflait cette moue impertinente. L'Anglais laissa échapper une bordée de jurons et ses yeux volcaniques disaient clairement : « Ah ! c'est ainsi ! Eh bien, à nous deux maintenant ! »

Et voilà que, debout, un peu ployé sur les jarrets, arquant ses jambes écartées, poings sur les hanches, il entame un nouveau couplet de la vulgaire barcarolle et se met à peser tantôt à bâbord, tantôt à tribord. Et à chaque impulsion de son corps, en cadence, la barque penche à droite et à gauche. Et cela toujours plus fort et plus vite, le jeune lord précipitant le rythme de son refrain et redoublant de vigueur. Si bien que tantôt l'un côté, tantôt l'autre plonge dans l'étang et qu'à chaque oscillation l'esquif cuve l'eau à pleines écopes.

— Mais finis donc, William ! C'est stupide à la fin ! hasarde encore le compagnon de Percy et de Kehlmarck. Si tu continues nous allons chavirer !

Sans répondre, Percy consulta furtivement la physionomie de Kehlmarck, s'attendant peut-être à une prière, à ce qu'il joignit ses plaintes à celles de celui qui venait de parler, mais bien qu'Henri eût déjà de l'eau jusqu'aux mollets, il restait crâne et ferme, assis sur son banc, sans daigner adresser la moindre prière à cette grosse brute d'Anglais.

Ce mépris exaspéra la rage de William. Et il accéléra les efforts, pour hâter une catastrophe qu'il souhaitait, qu'il appelait à présent de toutes les forces de son âme bouillante. Il s'essoufflait mais chantait encore, basculait avec rage, précipitait le roulis.

Tout à coup la barque chavira et tous trois se trouvèrent dans l'eau. D'un coup de pied Percy envoya l'embarcation à plusieurs mètres de là ; puis royal nageur, riant à gorge déployée au risque de boire force tasses, il se mit à tirer sa coupe vers le rivage. Le troisième, nageur presque aussi exercé, le suivait à peu d'intervalle. Quant à Kehlmarck, il était descendu une première fois à fond pour remonter aussitôt à la surface, mais sans parvenir à se maintenir au-dessus de l'eau : avant d'enfoncer de nouveau, il eut le temps de voir les deux autres s'éloigner, les rives lui parurent désespérément lointaines aussi, et un cri allait lui sortir de la gorge, lorsqu'il se sentit sombrer une seconde fois.

Percy touche au rivage. Tout fier de son équi-
ée, dans sa joie à l'idée du tour qu'il vient de
ouer à ce petit fesse-cahiers, il ne s'est pas arrêté
n instant à la supposition que son ennemi ne sût
as nager ! Il n'était pas admissible à un nageur

comme Percy que quelqu'un ignorât les secrets de la natation. Et comme lui et comme leur compagnon, le petit Flamand en serait quitte pour un bain froid.

Au moment d'atterrir, William se retourna pour jouir de la drôle de tête que ferait le gringalet qui s'essoufflait sans doute à le suivre à quelques brassées de là, lorsqu'il aperçut, à l'endroit où ils avaient sombré, des bras qui battaient au-dessus de l'eau, puis qui disparurent en-dessous avec le reste du corps, sans doute pour ne plus remonter à la surface.

L'issue fatale que pouvait avoir sa prouesse jaillit pour la première fois à l'esprit du jeune Evansdale. Aussitôt, il se porta au secours de Kehlmarck, toute sa générosité foncière, son altruisme lui angoissant le cœur, résolu à rester lui-même dans l'étang plutôt que d'y laisser son ennemi. Il parvint à le repêcher et à le ramener sur la rive : Henri ne donnait plus signe de vie. Affolé, William l'étreignit dans ses bras et ruisselants tous deux, — le sauveteur aussi blanc, aussi glacé que le noyé, — il courut jusqu'à la maison, portant dans ses bras ce corps inanimé dont la tête ballottait sur son épaule.

Henri de Kehlmarck ne devait reprendre entiè-

rement connaissance qu'après plusieurs semaines de délire, de veilles moitié lucides où les choses réelles qui se passaient autour de lui se confondaient avec les hallucinations.

Ainsi, un jour, il lui sembla entendre un fracas de portes battues, un tonnerre ébranlant toute la maison, une ruée de barbares montant à l'assaut, un hourvari de prison qui se vide, des trépignées dans les escaliers, un culbutis de malles et de coffres traînés à travers les corridors, dégringolant, cahotés de marche en marche jusqu'au bas, et cela, en dépit d'appels, de commandements irrités, de graves injonctions essayant de dominer ce tumulte panique.

Et à cette tourmente succédait un total, un absolu silence, un silence tellement implacable, et sépulcral qu'en se prolongeant il finit par mieux réveiller Kehlmarck que ne l'aurait fait une explosion.

Le malade, les yeux ouverts, voyait enfin. Ses sens très affûtés interrogaient les ambiances. Au dehors pas un bruit, pas un murmure dans le hâteau. De l'immobilité, du calme, presque du ide.

Peu à peu Kehlmarck acquit la certitude que le lein hiver était venu et qu'il remplissait le vallon,

ensevelissait les collines, capitonnait la glace de l'étang d'une couche de neige tellement épaisse qu'elle étouffait les moindres sons de la campagne.

Mais pourquoi faisait-il tout aussi morne, peut-être plus léthargique encore dans cette maison d'ordinaire si tapageuse ? Les autres fois qu'il était arrivé à Kehlmarck d'être malade et de garder la chambre, il percevait, pendant le jour, mille rumeurs intermittentes et variées trahissant la présence d'une nombreuse communauté. Le pensionnat respirait. La vie y abondait, véritable fermentation, comme dans une ruche ou une volière. Depuis le matin jusqu'au soir c'était, aux commandements de la cloche, des ruées d'une classe à l'autre. La psalmodie des leçons lui arrivait par bribes, par sentences graves et dolentes qui le berçaient à leur austère cadence. Puis il sursautait aux déchaînements de la récréation, à la frénésie des athlétiques parties de jeu engagées sous ses fenêtres, au tollé des contestations et aux hourrahs des triomphateurs.

Et les nuits d'été, outre les bruits de la campagne, amortis et pour ainsi dire tamisés par les moustiquaires enchâssés dans les croisées ouvertes — mourant clapotis des jets d'eau, cascatelles

arpégées du ruisseau alimentant le lac, flûtes des crapauds pâmés au bord de leurs cavernes, — ses insommies surprenaient le souffle de toute cette adolescence distribuée, autour de lui, dans une enfilade de chambres et dont la présence, le fluide, finissait par transsuder à travers les parois. Ou, guidés par des plaintes échappées à l'alarme d'un somnambule, c'étaient les pas vigilants d'un maître faisant sa ronde et arpentant le long couloir abbatial.

Mais à présent, qu'il fît jour ou qu'il fît nuit, il ne percevait plus rien. Pourtant il n'était pas devenu sourd car s'étant parlé et quoiqu'il n'eût fait que chuchoter, il s'entendit parfaitement et même sa voix résonnait si clairement qu'elle en devenait presque cruelle. Que signifiait alors cette paix lugubre, cette accalmie jalouse entretenue autour de lui comme autour d'une morgue ?

Il se rappela — était-ce un souvenir de la vie ou du rêve — les dernières minutes qu'il avait passées avec ses semblables. C'était, dans une barquette sur l'étang du château, Kehlmarck assis s-à-vis de William en train de ramer. Soudain, un geste résolu l'Anglais jetait les avirons et se ıettait debout. Sa belle figure d'ivoire antique, n peu convulsée par du dépit, de la menace dans

ses yeux d'aigle, le béret renversé en arrière, en manches de chemise, sa culotte de velours feuilles mortes bridant sur ses jambes sculpturales, les genoux un peu ployés, les jarrets fléchis comme dans les mouvements du patineur. A ces secousses la barquette penchait à droite puis à gauche, et le lit de Kehlmarck répétait les oscillations de la barquette. Percy chantait d'une voix rauque et saccadée. Ses yeux brillaient, effrayants, presque sinistres, et fouillaient avidement ceux de Kehlmarck. Subitement les infernales prunelles s'éteignaient avec le dernier son de la sarcastique barcarolle. La barquette, plutôt le lit, s'abîmait sous du froid et du glauque. Un éblouissement, une suffocation. Que s'était-il passé ensuite ? Que devenait Percy ?

Combien de fois Kehlmarck avait-il fait ce rêve et s'était-il réveillé en clamant le nom de son naufrageur, quand, un jour, d'insolites lamentations répondirent à son appel de détresse, des gémissements sans fin montèrent comme l'inondation et saturèrent de leur désespoir les étages voués au funèbre silence ? Des voix inconnues, des voix de femmes auxquelles se mêlaient un bourdonnement apitoyé, des exhortations évangéliques mais si timides, plus impuissantes encore

que les ordres qui avaient tenté de dominer le sabbat de l'autre jour. Seules, Rachel et Niobé pouvaient se lamenter ainsi ! L'une de ces femmes ne s'était-elle pas écriée : « William ! William ! » avec une compassion intense pour celui que Kehlmarck venait de maudire.

Et après cette rafale de détresse, un silence plus lugubre que jamais reprit possession du Bodenberg-Schloss. A cette obsédante et presque asphyxiante torpeur Kehlmarck eût préféré ce chœur atroce des femmes mytérieuses, même la voix trop lancinante de celle qui plaignait le cruel Percy...

Kehlmarck entendit la porte de la chambre s'ouvrir doucement ; quelqu'un lui tâtait longuement le pouls et, penché sur son lit, ce visiteur l'interrogeait avec sollicitude :

— Comment vous sentez-vous, mon petit ami?

Effaré, Kehlmarck se redressa sur sa couche et reconnut le médecin de la pension :

— Mais je me sens vivre, docteur !... Ai-je donc été plus malade que les autres fois ?

— Ah, oui ! Nous avons craint surtout que vous ne devinssiez plus malade encore. Heureusement tout s'est bien terminé... Savez-vous que

vous êtes plus solide que tous nous le croyions ici... Ah ! vous serez bien surpris d'apprendre... Mais, motus ! Assez de paroles aujourd'hui... Dormez !... Demain nous causerons plus longtemps...

Henri de Kehlmarck aurait eu tant de questions à poser au docteur : « Que devenaient les camarades ? Pourquoi n'a-t-il vu personne ? A-t-il rêvé ce funèbre silence deux fois interrompu par d'inoubliables tempêtes ? »

— Eh bien, lui raconta le docteur le lendemain, les élèves ont été renvoyés dans leurs familles. L'institut est licencié depuis trois semaines. Cinq de vos condisciples sont dangereusement atteints du typhus : Raymond Daniels, Emilio Boratello, Fritz von Achenbach, Valère Chrétien et William Percy...

— William ! Malade du typhus !

— Et plus grièvement encore que les autres. Leurs malheureuses mères ne quittent plus leur chevet. Lady Evansdale, surtout, fait peine à voir !... Ah ! vous avez de la chance ! La hideuse maladie n'a pas voulu de vous et vous en avez été quitte pour un simple refroidissement causé par le bain forcé que William vous fit prendre dans l'étang...

— Comment ! Ce plongeon, cette noyade, l'aventure de la barque ! C'est donc vrai !

Et Kehlmarck exulte : William, son bourreau ; William, l'invincible, le lutteur que nul ne parvenait à tomber, a enfin trouvé son maître! Impossible de feindre de la pitié pour ce malade. Henri réservera sa compassion pour les quatre autres. Aussi ce William l'avait trop persécuté. Il n'oubliera jamais de quels yeux sataniques Percy le couvait sur l'étang ; de quel regard d'aigle, prêt à fondre sur sa proie, il tentait de le fasciner. Non, l'Anglais fût-il à l'agonie, qu'Henri ne parviendrait à le plaindre, à lui pardonner !...

— Vous ne lui en voulez plus sans doute à ce pauvre William ? poursuit le docteur. Savez-vous — non, vous ne savez pas — qu'après vous avoir plongé dans l'étang, c'est lui qui vous en a retiré au moment où vous alliez périr... C'est lui qui vous a transporté dans votre chambre, couché dans votre lit, déshabillé, frictionné, réchauffé entre ses bras, enfin rappelé à la vie ! Vrai, il vous a même fait revenir de loin ! Et durant votre évanouissement, il se montrait si désolé, si repentant, que nous éprouvions encore plus de pitié pour son état que pour le vôtre. Il a même fallu l'entraîner de force, car, atteint déjà par la fièvre, il s'obsti-

nait à demeurer auprès de vous et il n'est sorti de votre chambre que pour s'aliter à son tour..,

A cette révélation, l'âme de Kehlmarck franchit d'un essor fulgurant l'abîme séparant deux mondes de sentiments opposés. La nouvelle de la maladie de l'Anglais l'avait surpris, mais celle-ci le bouleverse jusqu'au tréfonds de son être :

William, son mortel ennemi, l'a sauvé !

William a témoigné du remords de son action malicieuse. Lui, le hautain, le fanfaron, le bravache qui se moquait de tout et n'aurait jamais avoué son tort, s'est désolé et repenti au point de succomber lui-même. Soudain et pour jamais s'efface l'image méchante de William Percy, debout dans la barquette, telle qu'elle avait hanté et obsédé le délire de Kehlmarck. La douceur du pardon lénifie l'âme vindicative du jeune Anversois et la sature d'une impérieuse sympathie, d'une presque cuisante tendresse, mais aussi d'une inquiétude plus poignante que celle qu'engendre la jalousie. Il se préoccupe sans cesse des phases de la maladie du jeune lord. Sa sollicitude entière se concentre sur lui. C'est à peine s'il s'informera des autres.

Par un étrange caprice de l'organisme humain il se trouva que l'accident qui avait failli enlever

Kehlmarck détermina la crise salutaire, la réaction si longtemps souhaitée par les siens. Non seulement une rapide convalescence lui rendit ses forces anciennes mais il se surprit à grandir, à se carrer, à gagner des muscles, des pectoraux, de la chair et du sang.

Ironique et bizarre corrélation : la métamorphose de Kehlmarck coïncide avec le déclin et l'imminente éclipse du plus victorieux adolescent qui ait réjoui la communauté de Bodenberg-Schloss ! Le jour où Henry put descendre pour la première fois, les typhoïdes se trouvaient dans l'état le plus critique et on ne conservait plus le moindre espoir de sauver William Percy.

Aussi, lorsque Kehlmarck s'assit à table avec les mères des malades, elles semblèrent lui en vouloir de sa guérison.

Depuis six mortelles semaines ces femmes, venues de pays différents, rapprochées par une même catastrophe, solidaires dans une affliction commune, martyres réunies dans la même prison avant de recevoir le coup de grâce, trouvèrent dans la communion du malheur le poignant et douloureux langage des bouches convulsées, des yeux humectés, des joues ravinées, du visage qui se décompose et du corps entier ployant sous la

Croix. Elles ne se rencontraient même à table que pour se prodiguer de mutuels conforts et, après avoir entamé à peine les collations légères que leur prescrivait le médecin, elles remontaient spectrales, à pas lents, s'arrêtant parfois afin de se soulager des pleurs qu'elles devaient cacher à leurs bien-aimés.

A la vue du jeune Kehlmarck, la physionomie de Lady Evansdale trahit une aversion atroce. Elle le couva d'un regard encore plus féroce que celui que lui avait jeté son fils, le jour de la noyade — d'un regard chargé de malédictions et d'anathèmes ! Ce Flamand n'est-il pas la cause de l'agonie de William ? De quel droit échappe-t-il au sort de ses camarades ? Si quelqu'un était désigné pour une mort prématurée, c'était bien lui. Son aïeule même avait dû s'habituer à l'idée de le perdre. Et voilà qu'il ressuscite, qu'il commencera seulement à vivre pour de bon ! Aujourd'hui, lui seul, dans ce château morne et déchu, atteste le renouveau. Ecrasé par la réprobation de ces deuillantes, comment Kehlmarck se ferait-il pardonner sa présence presque imprécatoire, sa dissonante santé !

Il crut en avoir trouvé le moyen : il demanda au directeur l'autorisation de relayer Lady Evansdale

au chevet de William, résolu à sauver son ancien ennemi ou à contracter lui-même le mal et à mourir avec lui. Mais le directeur n'eut garde d'étancher cette soif d'immolation. L'aïeule de Kehlmarck comptait sur le climat salubre et l'hygiène de Bodenberg-Schloss pour rattacher à la vie, pour régénérer l'unique descendant d'une race illustre. Son Henri idolâtré était le seul enfant de ses enfants morts. Et c'est au moment où le directeur venait d'avertir l'aïeule angoissée du miraculeux avatar d'Henri, que le généreux enfant, dégoûté de cette vigueur inopinée, haletait après une contagion implacable. Tel un héritier dilapiderait, en un vertige de compassion, les trésors d'un héritage inespéré. Henri ne se rendit pas aux sages objections de son maître. Combien de fois, aimanté par un amour fanatique, n'essaya-t-il point de parvenir jusqu'à la chambre de William, aussi rigoureusement isolée qu'un navire en quarantaine ? La vigilance des gardes-malades, les admonestations du directeur, voire les lettres éplorées de l'aïeule n'eussent point eu raison de sa folie sublime. Pour le proscrire de la chambre infectée, l fallut lui faire accroire que son apparition porerait le coup de grâce au patient.

Comment se déprendre de l'obsession du sacri-

fice ! Kehlmarck tente de se replonger dans la lecture. A présent, quand il lui arrive de relire ses poètes favoris, ce sont les héros, les belles âmes, les archanges et les paladins surnaturels qu'il revêt de la noble figure du jeune seigneur anglais.

Avec le don d'adolescence il est venu à Kehlmarck une candeur, une ingénuité dont son âme trop réfléchie jusque-là ignorait la tièdeur et le velouté. Ainsi, une étrange nostalgie le reporte, lui, le contempteur des travaux physiques, vers les jeux où William avait excellé. Empli de sympathie, il se suggère la grâce, l'agilité, la vigueur membrue et l'adresse nerveuse du jeune Anglais. Il se réjouit au souvenir des prouesses et des tours de force accomplis par William. On dirait que tel est l'afflux affectif du malingre enfant d'autrefois pour son ancien tortionnaire qu'il s'efforce de lui ressembler, de lui faire honneur. Son âme, son désir tendent uniquement vers le vainqueur méconnu.

Oui, ce lourd garçon boucher, ce grossier abatteur, comme il l'appelait autrefois, absorbe et détient toute sa pensée. Aussi, personne dans cette maison, pas même Lady Evansdale, ne passera par des affres si cruelles en songeant à une suprême séparation.

Dire que c'est le barbare et implacable Percy qui l'a cherché au fond de l'eau, qui le pressa contre son cœur, éperdu de regrets, qui ranima ce corps frigide contre sa chair pantelante. Ce même Anglais dédaigneux et hautain, rebelle aux émotions, blasphémant toute souffrance, s'est penché maternellement sur lui pour river sa bouche sanguine et frémissante à ses lèvres déjà violettes, pour lui insuffler son haleine, pour accorder et stimuler à sa respiration les battements de son cœur engourdi.

Cette santé florissante, cette force inattendue, cette sève juvénile, n'était-ce pas William qui la lui avait transmise dans son baiser rédempteur ! Et peut-être avait-il exhalé son âme en voulant conjurer la sienne et s'était-il tué en lui prodiguant la vie !

Et à force d'évoquer ce William, de songer au destin inique qui ravirait cette noble pousse humaine aux harmonies de la création, Henri de Kehlmarck s'éprend pour ce moribond d'une piété pour ainsi dire expiatoire, d'une de ces tendresses exaltées que les païens convertis portaient au Dieu qu'ils avaient honni et blasphémé !

— Ah, se disait Kehlmarck, s'il revient parmi nous, je me ferai son émule, il trouvera toujours

en moi le féal prêt à entreprendre avec lui les plus hardies équipées. Ce n'est plus moi qui bouderai aux péripéties des gageures violentes. Avec quelles délices je m'évertuerais à ses côtés, m'attachant à sa fortune, me riant des crocs-en-jambe, des bourrades et des coups de pied. Comme je le seconderais, son partenaire fidèle dans les assauts courtois, son entraineur dans les concours gymniques, son second et même son remplaçant dans les contestations sanguinaires, les cartels à la boxe, au fleuret démoucheté et à la pointe de compas ! Je lutterais toujours, inséparablement, à ses côtés ; il serait ma cause et mon salut ! »

A ces perspectives, l'enthousiasme dilate sa poitrine, il se rengorge, ausculte de ses poings la solidité de son coffre, se cale sur ses hanches, admire et caresse ses biceps, rejette fièrement la tête en arrière, sourit dans la glace à ses prunelles martiales, à ses joues enflammées par une ardeur héroïque et, courant aux engins de gymnastique, il s'escrime de la massue, jongle avec des haltères, s'enlève comme un funambule, dans l'essor du trapèze !... Ah, qu'il lui tarde de revoir la saison des gageures hardies et des tournois impétueux !

Mais la nature semblant atteinte, elle aussi, d'un

hiver incurable, tournait en dérision les mirages de vaillance et de gestes leurrant la dévotion de Kehlmarck. Le givre continuait à aveugler les vitres, les brouillards houssaient de leurs funèbres tentures le château presque entièrement abandonné, la neige confondait la montagne, la forêt et la plaine. Décidément il n'y avait plus d'avenir pour ce pauvre collège licencié. La vie le quittait sans retour comme elle allait renier William Percy qui avait été, lui, le foyer, le symbole, l'âme même de cette patriarcale et salubre maison brusquement convertie en un lazaret !

Alors Henri s'en voulait de retourner à la vie. Elle le bourrelait comme une usurpation. Il éprouvait le besoin de la cacher aux yeux des mères, surtout à ceux de Lady Evansdale. Et dans cette maison des agonisants il ne trouvait plus de recoin assez noir, assez funèbre, pour y enterrer cette santé disparate. Du moment que le jeune Evansdale se mourait, à quoi bon lui survivre ? Pourquoi l'éclosion d'une fleur isolée au milieu des frimas ! Aube fallacieuse et dérisoire ! Il s'épanouissait trop tard. Sans William l'existence serait superflue.

Oui, il en arriva même, dans l'affolement, dans l'acuité de son adoration pour William, à maudire

la guérison des autres typhoïdes. A force de soins, de sollicitude presque surhumaine, leurs mères étaient parvenues à les reconquérir sur l'affreux mal qui les emportait.

Aussi, réconciliées avec la vie et le spectacle du bonheur, lançaient-elles à Kelmarck des regards moins jaloux et moins hostiles : elles n'auraient bientôt plus rien à lui envier pour leurs garçons !

Elles avaient peine à se contraindre et à épargner à Lady Evansdale l'épanchement de la félicité que leur procurait le retour à la vie des êtres les plus chers ! Il leur en coûtait de devoir se renfermer en sa présence dans un silence apitoyé et des attitudes de commisération, alors que l'espérance bouillonnante remettait leur cœur en fête. Leur félicité choquait au moins autant Henri que Lady Evansdale. C'est à peine s'il répondait à leurs avances amicales ; il prêtait une oreille distraite et ennuyée aux nouvelles de plus en plus rassurantes de leurs enfants. En revanche, il témoignait à la mère de William une déférence quasi filiale et s'associait par un poignant silence et des regards pitoyables aux affres qui la consumaient. Cette sympathie n'avait pas encore désarmé la rancune de Lady Evansdale ou plutôt la malheureuse femme se renfermait trop dans sa

désolante pensée pour accorder la moindre attention à la physionomie et aux actions d'autres êtres que son enfant. Elle n'avait même point remercié Kehlmarck lorsqu'il avait tant insisté pour veiller William avec elle.

Aussi, quel ne fut pas le ravissement d'Henri, lorsque le lendemain d'une terrible crise qui devait infailliblement entraîner le dénouement attendu, une lueur qui ressemblait à un sourire illumina les traits amaigris de Lady Evansdale et qu'elle attacha pour la première fois un regard bienveillant sur Kehlmarck. Et comme il s'informait du malade, elle lui apprit que contrairement à tout diagnostic, la nuit avait été bonne. Si la fièvre, brusquement coupée, ne reparaissait plus avant la fin du jour, William, aussi, pourrait échapper à la mort.

A cette perspective, l'émotion de Kehlmarck fut si forte qu'il éclata en sanglots et qu'il baigna de ses larmes les mains que Lady Evansdale lui abandonnait avec complaisance. Une félicité sans bornes lui sature la poitrine. Il est plus heureux qu'il ne si on lui apprenait la résurrection de sa mère !

William vivrait !

Lady Evansdale perd à son tour la physionomie

calvairienne de la madone sept fois percée au cœur. Elle participe de la jubilation des autres mères. Elle aussi a été plus forte que le mal. Elle aussi a donné une seconde fois le jour à son bien-aimé ! Le deuil, la contrainte disparaissent pour de bon. Les cœurs aimants s'épanchent en de perpétuelles actions de grâces.

Déjà les quatre autres jeunes gens ont quitté leur chambre de douleur. Le château presque mortuaire se reprend à sourire, à vibrer de jeux et de chansons.

Les convalescents s'émerveillaient de la belle mine d'Henri de Kehlmarck. On aurait dit qu'à l'exemple de certaines fleurs il avait puisé sa force et sa sève dans un sol délétère et contaminé.

Quelle émotion délicieuse encore pour Kehlmarck en apprenant par Lady Evansdale que William s'était longuement informé de lui, de son ami Henri de Kehlmarck ! Oui, il l'avait appelé son ami ! Et en entendant parler de la métamorphose du chétif et maigre collégien d'autrefois, il s'était écrié plein de belle humeur : « Ah ! s'il devient fort comme moi, je tâcherai de devenir savant comme lui. Nous nous compléterons l'un l'autre ! »

Plus tard, quand sur sa demande Lady Evans

dale lui lut quelques pages des poètes qu'il dédaignait avec une incompréhension de rustaud, — des poètes anglais cependant! — les grands favoris de Kehlmarck, William s'initia par sympathie aux beautés et au charme de ces poèmes et ne tarda point à partager la ferveur de son ami.

Il semblait qu'en échange de la vie physique qu'il avait transmise au noyé, Percy eût cueilli sur cette bouche de sagesse le premier ferment de la vie intellectuelle, la première révélation d'une existence et d'une mission autres que celles d'un bel animal, glorieux de sa chair et de ses muscles.

Quel événement quand l'Anglais sortit pour la première fois de sa chambre et descendit appuyé au bras de Lady Evansdale!

Averti de son approche, Henri le guettait, haletant, le cœur plus révolutionné qu'un tambour de bataille. Afin d'éviter au convalescent une émotion et une secousse trop fortes, les médecins et les maîtres avaient recommandé à ses camarades de modérer leurs transports d'effusion et de contenir l'excès de la grande joie éprouvée à le revoir sain et sauf.

Donc Kehlmarck s'efforçait de maîtriser les élans de son cœur, de mettre une sourdine à son allégresse frénétique.

Le voilà ! Une figure appâlie, une forme spectrale, l'ombre du glorieux William Percy s'encadre dans l'embrasure de la porte. A l'autre bout de la grande salle, Henri, cruellement étreint dans chaque fibre, se compose un visage aussi calme que possible ; il affecte d'être engagé dans une conversation indifférente avec les autres jeunes gens. Il essaie de continuer son discours, les paroles s'arrêtent net dans sa gorge. Pourtant, il s'impose de rester sur place, de river ses pieds au sol, mais ses prunelles convulsivement distendues dardent vers les yeux noirs de Percy, agrandis par la minceur du visage, des regards altérés de tendresse infinie — vers les yeux noirs de Percy tellement diaboliques le jour de la noyade et maintenant presque trop bons, trop caressants, fidèles à en devenir cruels, oui cruels à force de magnétisme affectif, pour celui-là même dont ils conjuraient le pardon, dont ils imploraient la sympathie éternelle !

Percy, négligeant l'appui de Lady Evansdale, ouvre les bras à Kehlmarck qui n'ose pas, ébloui de bonheur, affolé par un vertige de tendresse, courir pour s'y précipiter. Mais comme William s'avance en trébuchant et, présumant trop de ses forces, chancelle sur le point de défaillir, Henri

n'a que le temps de se ruer vers lui pour le soutenir, le presser contre sa poitrine, et il aspire à ses lèvres comme la consécration de la vie que son sauveur lui avait inhalée après l'avoir retiré de l'eau...

Au dehors, un souffle attiédi par le premier soleil d'avril, écoule, aux joues blanches et rigides de la neige, des larmes d'espérance, des larmes de gratitude envers le printemps qui s'avance victorieux pour reprendre possession de Bodenberg-Schloss.

LE COQ ROUGE

A Victor Gilsoul.

I

En un des affectifs villages de ce pauvre pays de Campine, un dimanche matin, et l'été...

Au milieu d'une placette occupée presque tout entière par le champ des morts, s'élève la petite église à la tour inachevée. Entre les maisons basses, cabarets ou boutiques formant une ceinture au cimetière, s'aperçoit, par échappées, la plaine immense traversée de « drèves ». Deux ou trois fermes, les seules de la contrée, encapuchonnées de chaume moussu d'où spirale la fumée de midi. Autour de ces chaumines, des fossés irriguant la lande et y ménageant des oasis de pacages et de labours.

Des sentiers zigzaguent parmi les taillis de jeunes chênes, et des sapinières festonnent l'horizon de leur bordure sombre. Rejoignant, tout là-bas, la ligne infinie de la terre, pesant lourdement, despotiquement sur ce sol aplani, c'est le ciel gris chargé de lavasses, mais dans lequel le soleil rédempteur déploie parfois de rouges apothéoses.

En attendant la fin de la grand'messe, Jaak Corepain, le marchand de complaintes, et la Belette, la poitrinaire chanteuse, ont adossé à la grille du cimetière leur tréteau et leur paravent peinturluré (1).

Mais aujourd'hui l'attention des villageois sera réclamée par un autre spectacle. Quel concurrent de Jaak a donc dressé son échafaudage à l'autre angle de la place, devant le porche même de l'église ? S'agit-il de montreurs de chiens savants ou d'autres faiseurs de tours ?

Non, tout à l'heure l'ingénieuse bienfaisance communale mettra les indigents, enfants ou vieillards, en adjudication et les livrera comme domestiques à celui qui s'engage à les nourrir pour le moins d'argent.

En voici une douzaine de ces pauvres : quelques

(1) Voir la Belette dans les *Kermesses*.

tout vieux, presque des invalides ; une femme au chef branlant, une jeune fille idiote et même un garçonnet de dix ans.

Comme le Sauveur, celui-ci était né, au plus fort de l'hiver, dans une étable où son père, le chaudronnier ambulant, et sa mère, la souffre-douleur de cet ivrogne, avaient obtenu l'hospitalité. La martyre mourait lorsque le mioche n'avait que six ans, et le bourreau ne tardait pas à succomber à une attaque de délirium tremens.

Aussitôt qu'il put se tenir sur ses jambes, l'orphelin, à charge de la commune, dut faire son apprentissage de vacher.

Régulièrement, après un an d'essai, les paysans, chez qui l'avait placé le bureau de bienfaisance, le renvoyaient à la tutelle publique, déclarant qu'ils ne reprendraient plus ce polisson, même si on leur payait dix et vingt fois la pension convenue. Et voilà comment, pour la sixième fois, le fils du chaudronnier va devoir remonter sur le tréteau de ces enchères dérisoires.

A la différence de ses compagnons de misère accroupis au pied de l'échafaudage en des attitudes affaissées et pitoyables, en attendant que l'on prononce de nouveau sur leur sort, Rik s'est assis sur le rebord de la grille du cimetière et il sifflote

en bayant à droite et à gauche aux pigeons qui volettent sur la place ou aux corneilles virant autour du clocher. Tout à l'heure, en fixant les yeux vers un coin du cimetière, il s'est mis à siffler plus fort et personne n'a vu le brouillard qui passait devant ses prunelles!

L'étrange, l'énigmatique enfant : un maigriot élancé et nerveux, aux mouvements agiles comme ceux d'un jeune chat, avec des yeux d'un bleu sombre cillés de noir, de beaux yeux hardis et scruteurs, pétillants de malice effrontée ou veloutés et réfléchis, presque somnambuliques; la bouche assez grande et charnue, au pli désenchanté, contrastant avec la fraîcheur candide des lèvres, le nez évasé aux narines faites pour humer les vastes parfums de l'aventure, le teint légèrement bistré, fouetté de rouge aux pommettes, des cheveux bouclés et très noirs, crépus à outrance, qui faisaient le désespoir de ses maîtres et qui, à peine taillés et tondus, repoussaient comme l'herbe folle pour cacher des oreilles un peu grandes et retomber en frisons capricieux jusqu'aux sourcils sur un front large et bombé. Ses derniers patrons l'avaient affublé d'une manière de sac d'emballage calomniant les proportions déjà heureuses de son corps de sain enfant et d'où émergeaient des bas de

jambes et des bras grêles, mais fermes et fuselés.

La messe est finie. Les ouailles sortent lentement de l'église. Puis les habitants des écarts et des hameaux isolés de la paroisse allongent le pas, sans s'attarder, pour regagner leurs chaumes avant midi. Les bigotes défilent, yeux baissés, devant la haie des jeunes farauds campés avec crânerie, l'air émoustillé, passant la revue des jeunes filles. Et après que ce sont éloignées les pataudes rieuses, les gars entrent au cabaret ou vont s'ébaudir en écoutant les dernières complaintes de Jaak Corepain.

Toutefois, la plupart des trôleurs s'arrêtent devant les tréteaux sur lesquels seront adjugés les pauvres. Dans l'attroupement des badauds, on remarque des bazines (1), fermières en grande toilette, l'air important de ménagères se rendant au marché et ruminant des emplettes précédées de féroces marchandages. Mais c'est surtout un remous de pyramidales casquettes de soie noire flanquées chacune d'une paire d'oreilles écarquillées, roses et translucides comme des coquillages, — une couche de visages poupards et de tignasses claires, un fouillis de kiels d'un indigo sombre

(1) *Baes, bazine;* maître, maîtresse; patron, patronne.

s'harmonisant avec l'ardoise grise du ciel, balonnant sur les dos ronds, force gaillards fessus culottés de noir entre les jambes écartées desquels se glissent les mioches avides de se faufiler au premier rang.

Voici le garde champêtre et à son arrivée le brouhaha s'apaise, même la voix nasarde et fêlée de la Belette s'est tue à l'autre angle de la place. A tour de rôle, le garde fait monter sur les tréteaux les pauvres diables qu'il s'agit de placer. Un loustic, ce garde ! Estimant sans doute que l'opération lamentable à laquelle il procède a besoin d'être égayée le plus possible, il présente chacun de ces parias en un boniment burlesque et farci de scurrilités. Et les pitauds hoquetants se trémoussent aux saillies du truculent champêtre.

— Nous avons preneur pour vingt francs... Allons, personne ne s'en chargerait pour moins ?... Ceci vous représente un soldat de Napoléon... Il ne joue plus du fusil mais des aiguilles à tricoter... Il sait peler les pommes de terre et cuire la marmite aux vaches. — Voyons, pour dix-huit francs !... Pour dix-sept ! Pour seize... Au surplus, c'est presque une femme cet ancien militaire... Que dis-je, il vaut encore mieux qu'une femme, car il est muet comme un poisson !

Le vieux brave, tout usé, incapable de rendre encore le moindre service, s'efforce de sourire pour se concilier les chalands. Celui qui s'en empêtre perdra certes au marché !

— C'est bien vu, vu et entendu, personne n'en veut plus... adjugé.

Le pauvre vieux a tout de même trouvé un foyer pour y traîner sa misérable guenille.

Au suivant ! Un paupérien à peine plus valide.

Des grigous qui désirent engager un domestique à peu de frais, tournent autour de la piètre marchandise humaine, ils palpent cette chair chrétienne comme s'il s'agissait d'un bœuf. Parviendront-ils à faire rendre à ces épaves plus que ce qu'ils seront forcés de débourser pour leur entretien ? La sueur suprême de ces ilotes vaut-elle la peine d'être recueillie ?

La plupart des simples assistent sans remords à cette traite, et ricaneurs, ils ne se doutent pas de l'énormité de ce qui se passe ; la conscience satisfaite, ils sortent de l'église où il leur a été si souvent prêché de s'aimer les uns les autres !

— A ton tour, vaurien ! Et vivement !

Et le garde hisse le petit Rik sur l'estrade en le rant un peu par l'oreille.

Quoiqu'il y ait plus de force dans les membres

de ce petiot que dans toutes les carcasses réunies des marmiteux qui viennent de défiler, Rik sera d'un placement plus difficile encore. C'est, comme disent les porte-balles, une marchandise de mauvaise défaite. Le garde lui-même ne s'en cache pas et « fait l'article » sans enthousiasme.

Après tous les maîtres que Rik a déjà servis, celui qui se chargera de ce mauvais sujet se fera largement rémunérer. Qui voudrait encore de ce petit sauvage, fainéant et rôdeur incorrigible, turbulent comme un fauve, dont le seul talent consiste à imiter le cri des animaux. L'indemnité que le bureau de bienfaisance alloue à ses gardiens compense à peine les amendes et les autres frais que le polisson leur procure. Qu'attendre aussi de bon de semblable graine de bohémien, enfantée dans le vagabondage, l'ivrognerie et la maraude?

L'enfant a-t-il conscience de ce mauvais gré, mais il enchérit encore sur son attitude impudente. Il se rengorge, provocant, et promène ses grands yeux d'aiglon par-dessus les têtes badaudes et béates levées vers lui. Il tient les mains enfoncées dans les poches. Et tandis que le garde champêtre fait de lui un éloge négatif et mendie pour ainsi dire la charité des assistants, Rik a des haussements d'épaules et des flageolements de jambes

dédaigneux. Ah ! ce serait à dégoûter les meilleures âmes de s'intéresser à lui. La charité publique a tellement conscience des tares et des vices de ce fieffé paresseux, qu'elle consentirait à payer le maximum, soit vingt florins à qui voudra bien l'en défaire. Et personne n'est appâté par ce fort tarif, même les plus cupides hésitent. Alors le garnement, comme pour narguer son triste destin et faire la nique à sa bonne mère la société, pousse à trois reprises un formidable cocorico et chaque fois, en se piétant sur ses orteils à la façon d'un jeune coq se redressant sur ses ergots.

La galerie éclate de rire et le garde champêtre allonge un maître soufflet à l'irrévérencieux galopin. Rik le reçoit sans broncher, sans même porter la main à la joue meurtrie.

Les paysans s'ébaudissent, s'affriolent en se poussant du coude, un peu scandalisés au fond, et songent de moins en moins à recueillir sous leur toit une pareille graine d'insubordination.

Donc il y a grand danger que Rik reste pour compte à la philanthropie publique.

Est-ce le fait de la brutalité du garde, mais, révoltée, bazine Boljans, la fermière des « Sureaux », a tiré son mari par le bras et lui dit : « Si nous le prenions chez nous, hein, notre homme ? L'enfant

a l'air intelligent et nous avons précisément besoin d'un vacher. »

— Du diable ! Y songes-tu ? proteste le fermier.

— Och oui, baes Boljans, prends-moi ! intervient d'une voix sourde et tendue, le petit, dont l'oreille fine a surpris la parole de la bonne femme et à qui revient son visage maternel : « Je travaillerai comme un cheval et vous pourrez me battre pour user vos mauvaises humeurs... Quand votre coq dormira, c'est moi qui réveillerai vos gens ! »

— C'est dit. Emmenons-le ! insiste la charitable fermière, d'un ton indiquant qu'elle aura le dernier mot. Avant que son époux ait eu le temps de protester elle fait signe au garde.

— Nous le prenons pour rien !... Arrive, petiot !

— Adjugé ! proclame le garde, mais je ne vous dirai point *Proficiat !*

Peu fier de son emplette, en effet, Boljans entraîne sa femme en bougonnant, sans accorder un regard au petit paria qui, lui, n'a fait qu'un bond du haut de l'estrade et qui suit ses nouveaux maîtres avec des turbulences de chien lâché.

L'acte inconsidéré des Boljans est sévèrement jugé par l'assistance. Des éclats de rire et des lazzis, presque des huées, accompagnent leur retraite. Elle est pour le moins déplacée cette com-

passion témoignée à un incorrigible vaurien, à un incurable vagabond. Toute la journée on en glose dans les cabarets. C'est l'événement de ce dimanche : « Décidément bazine Boljans est devenue folle ! — Ils éprouvent toujours le besoin de se distinguer ! — Ils ne savent rien faire comme les autres !... Ils possèdent sans doute trop d'argent, qu'ils introduisent pareille vermine dans la place... Autant y lâcher une bande de mulots... »

Le plus acharné à bêcher Boljans est précisément son voisin, le gros Guidon, un hâbleur, bouffi de vanité et d'arrogance, qui par son incurie et ses sottises accélère le déclin de sa ferme des « Cigognes » et qui assiste avec envie à la prospérité croissante des « Sureaux ».

II

Rik était-il réellement si mauvais que cela ou son diable de caractère farouche et turbulent l'emportait-il sur ses bonnes intentions ; les exiıces de son tempérament de sauvageon avaient-ːs raison de sa reconnaissance ? Mais il justifia pronostics les plus désobligeants des villaɔis, au point que la digne bazine Boljans re-

grettait souvent elle-même d'avoir cédé à un mouvement de pitié.

— Tu le vois bien ! disait le baes. Quelle bénédiction !

— N'importe. Patientons encore ! faisait la bazine.

Et ils poussaient cette patience jusqu'à reprendre le petit lutin à la fin de l'année.

Ce n'était pourtant pas faute de corrections que ce rejeton de traîne-les-routes demeurait différent des autres gamins du village. Sans cesse les gifles lui pleuvaient sur la caboche, et les coups de pieds au bas du dos. A tort ou à raison, tout le monde venait se plaindre de lui à Boljans, et à chaque dénonciation il essuyait une souffletade ou une fessée.

Clic, clac ! C'était le curé à qui on avait volé des pommes et *on* ne pouvait être évidemment que ce damné bohémien, car aussi gourmands et picoreurs que fussent tous les autres enfants de la paroisse, aucun n'aurait osé escalader le mur du presbytère et commettre un vol presque sacrilège.

Clic, clac ! De la part du bourgmestre don l'espiègle avait pourchassé les poules jusqu'à le faire sauter dans la mare, où l'une d'elles s'étai noyée !

Clic, clac ! Parce qu'au lieu de surveiller les vaches, Rik les laisse constamment s'échapper et paître sur les prés de Guidon. Et chaque mise en contravention vaut une amende à Boljans et une raclée à son vacher.

Avec cela, sale et négligé, fait comme un malandrin, ou mieux, comme la poussière des routes qu'avaient battues ses parents. Plus souvent vautré par terre et dans l'herbe que planté sur ses jambes. La bazine passe son temps à rapiécer ses nippes et il aurait l'air de porter l'habit d'Arlequin si bientôt toutes ces pièces de couleur et d'étoffes diverses ne s'enduisaient d'une uniforme patine de glèbe et de fauve.

Une chose indispose surtout le village contre lui : c'est une sorte de fierté assurément déplacée chez un être si chétif et d'extraction si louche. Il restera souvent des jours sans adresser la parole ou même sans répondre à qui que ce soit. A ces accès de mutisme succèdent des crises de turbulence et de joie désordonnée. S'il éclatera d'un rire sauvage et intempestif en entendant raconter des histoires tristes, en revanche il opposera une physionomie presque affligée à celui qui prétendait narrer des farces. L'heur ou le malheur d'autrui ne le touchait en rien.

Aux veillées il ne frémit point en entendant la légende du « Berger incendiaire » ou des histoires de batailles. Au contraire, plus le conte est sombre et tragique, plus l'aventure est sanglante et belliqueuse, plus Rik respire allègrement et ses yeux brillent alors d'un éclat intrépide qui le fait ressembler aux héros ou même aux misérables qu'il envie.

Puis il est têtu à désespérer les pierres. Coupable, il n'avouera jamais sa faute ; innocent, il dédaigne de protester et il se laissera battre comme un dizeau de blé par son baes, sans répandre la moindre larme, sans accuser trace d'émotion. Mais si un autre que Boljans s'avise de porter la main sur lui, il regimbe comme un jeune loup, à coup de patte, de griffe ou de dent, son adversaire fût-il bien plus fort que lui et, lorsqu'il a le dessous, il se laissera écharper plutôt que de se rendre ou de crier merci.

Entre tous ses ennemis, il n'en comptait pas de plus inconciliable que le brutal Guidon. Le vacher des Boljans étendait même sa haine à la fille unique de Guidon, la petite Annette, une douce blondine, inoffensive et timide, ayant à souffrir des mauvaises humeurs et de l'intempérance paternelles. Lorsque Rik rencontrait la petiote au

champs, il lui barrait le passage, lui faisait d'effrayantes grimaces et ne la laissait passer qu'après l'avoir taquinée de cent manières. Une fois qu'elle revenait de traire les vaches, il renversa ses jarres de lait ; une autre fois il la jeta dans un fossé d'où il la retirait ensuite couverte de boue jusqu'à la ceinture.

« Ah ! c'est donc vrai que vous êtes si vilain et si méchant que tous le disent ! » Et il y avait dans ce reproche de la blondine, s'interrompant de pleurer et de sangloter, comme une nuance de regret et de déception qui troubla le tourmenteur. Toutefois, il lui tourna le dos et s'éloigna en sifflant à la façon des merles.

A mesure que Rik grandissait,le maître des « Sureaux » avait tenté de l'initier aux diverses besognes d'un bon valet de ferme. Mais à toutes ces œuvres, le bizarre gamin apportait la même maladresse ou la même négligence. Il va courir sa quinzième année et, lorsqu'il guide la charrue, il trace des sillons aussi capricieux que la marche du fermier des « Cigognes » après les libations (ninicales.

.u moins ferait-il un passable batteur en grange ? ès un essai, Boljans le renvoya à ses vaches : (jouant du fléau il perdait la mesure ou tapait à

faux, contrariant, plutôt qu'il n'aidait le manœuvre attelé avec lui à cette besogne.

Ce fut bien pis, l'été, quand son baes l'essaya comme moissonneur. Partout où avait passé le piquet de Rik, l'éteule avait près d'un pied de long ! « C'est une honte ! Une véritable honte ! » ne cessent de lui répéter ses bienfaiteurs.

III

Ils étaient même sur le point de renoncer à ses services, lorsqu'un événement le leur rendit presque cher. Pour se rendre à une pièce de terre assez éloignée des « Sureaux », Boljans s'avisa de monter un étalon qui n'était plus sorti de l'écurie depuis quinze jours. A peine au dehors, la bête s'effraya et fit un si brusque écart que Boljans fut jeté hors de la selle. Avant qu'il eût eu le temps de raccourcir les rênes et de retrouver l'équilibre, le cheval s'emporta si bien que le cavalier, un pied engagé dans l'étrier, la tête en bas, restait suspendu, ballottant comme un sac de farine, aux flancs de sa monture. A tout instant il allait s'ouvrir le crâne sur le pavé ou se le faire écrabouiller par un coup de sabot. Le cheval lancé à fond de train et l'homme en détresse passèrent, sur

route, devant la prairie où Rik polissonnait en gardant les vaches. Il entendit les clameurs de la bazine Boljans et des gens de la ferme courant, éperdus, à la chasse de l'animal.

— Arrêtez ! Arrêtez ! criaient-ils aux paysans qui arrivaient en sens inverse. Mais du plus loin que ceux-ci voyaient approcher cette trombe vivante, soulevant un tourbillon de poussière et arrachant des éclairs au pavé, pris de panique ils se hâtaient de se jeter sur les accotements et de se garer derrière les arbres.

Aussitôt qu'il eut avisé le cheval et reconnu son baes, Rik n'hésita pas un instant à enjamber le fossé et à se planter résolument au travers de la route pour disputer le passage à la bête effrénée. Au moment où, écumante, les naseaux frémissants, elle fondait sur lui, il ne se détourna que tout juste assez pour se jeter à sa tête. Saisissant les rênes d'une main, se cramponnant de l'autre à la crinière, il se roidissait, pesait de toute sa masse, et ses pieds nus touchant le sol, les orteils raclaient le pavé et s'efforçaient de s'y incruster comme les dents d'un frein.

Le cheval enleva encore ses deux maîtres sur un parcours de quelques portées d'arbalète, puis la course échevelée se ralentit et bientôt il ne fit

plus que les traîner. Les autres valets arrivèrent alors à la rescousse de Rik et achevèrent de maîtriser la fougueuse monture. Il était temps. Lorsqu'on dégagea Boljans, il avait le front écorché et plusieurs contusions au crâne ; heureusement le cuir seul était entamé. Rik était peut-être plus mal arrangé encore ; ses pauvres pieds, si calleux et si durillonnés cependant, à l'épreuve des ronces et des cailloux du chemin, avaient été mis en lambeaux et ne représentaient que des moignons sanglants.

Cette prouesse conquit au petit vacher l'estime et le respect de beaucoup de villageois, mais ne suffit pas à lui rallier leurs sympathies. Son courage, qui les humiliait, fut taxé de témérité par les poltrons et les envieux. S'il avait risqué sa vie, ce n'était point par amour pour son baes, c'était parce qu'il n'attachait aucun prix à l'existence, un présent de Dieu, dont la créature humaine ne saurait être assez parcimonieuse et jalouse ! En somme, il avait agi en désespéré et son prétendu héroïsme ne passa bientôt plus que pour une tentative de suicide.

Il ne tarda pas à donner une preuve plus critiquable encore de ce courage mal placé. Revenant de la ville par une nuit de gel, un colporteur

raconta qu'il lui était apparu un étrange fantôme assis à son rouet et en train de filer paisiblement sa quenouille au milieu de la bruyère neigeuse. Le colporteur avait pris ses jambes à son cou et regagné son logis en invoquant le bon dieu, la vierge et tous les saints du paradis. Quelques gars, de ceux qui passaient pour avoir du poil au menton, se postèrent, étroitement groupés, plusieurs soirs de suite, en un endroit d'où les regards pouvaient embrasser la vaste plaine nue, mais ils eurent beau s'y morfondre depuis dix heures jusqu'à minuit, aucun fantôme ne daigna se montrer. Ils accusaient déjà le colporteur de s'être amusé à leurs dépens ou d'avoir été encore plus ivre que d'habitude, lorsque le samedi suivant, s'étant rendus une dernière fois à l'affût du fantôme, ils aperçurent, en effet, une fileuse installée au milieu de la campagne déserte. Aussi peureux que le colporteur, toute la bande s'empressa de tourner les talons et de détaler au plus vite. L'aventure ayant été rapportée à Rik, selon son habitude il se moqua impitoyablement des poltrons et s'engagea même à accoster le fantôme s'ils pouvaient réellement le lui montrer. En conséquence, le samedi d'après, vers onze heures, la petite troupe, renforcée du vacher des « Sureaux », se rendit de

nouveau à l'extrémité de la paroisse. Comme ils détournaient le dernier chaume du village et débouchaient devant la plaine, au dernier coup de onze heures : — Regarde, regarde, le voilà ! — les dents claquaient, tous les bras tendus vers le même point. Rik distingua, en effet, une pâle jeune fille occupée à filer sa toile aussi blanche que la neige qui l'entourait, ou que la clarté de la lune qui mêlait ses rayons aux fils de lin, si bien que la diaphane apparition semblait tisser une toile de neige avec les fils d'argent des astres nocturnes.

Rik n'avait pas tremblé ou reculé un instant. Il se dégagea de l'étreinte de ses compagnons qui voulaient le retenir et sans même prendre la précaution de se signer, il marcha droit vers le fantôme. Les autres n'attendirent pas même qu'il l'eût rejoint pour fuir éperdus et rentrer au village, certains que cette apparente fileuse de neige se trouverait être une rouge diablesse, une sœur du Berger incendiaire, qui l'envelopperait dans un suaire de feu.

A la profonde surprise de Rik, à mesure qu'il approchait, les regards franchement braqués sur le spectre, il lui trouvait des traits de ressemblance avec une jeune mortelle du village. Il finit

même par ne plus douter : la mystériuse fileuse n'était autre que la petite Annette, sa voisine, son souffre-douleur. Aussitôt qu'il l'eut reconnue il pressa le pas : « Vous, Annette, que faites-vous donc ici ? En voilà une idée... »

— Rik, répondit-elle, plus émue et plus décontenancée que lui-même, si vous avez vraiment un peu de cœur ne me trahissez point. Vous saurez toute la vérité. Chaque samedi je me rends à la veillée avec les autres filles du village, tantôt dans une ferme, tantôt dans l'autre, et, comme mon père gronde et me maltraite lorsque je n'ai point tissé une certaine longueur de toile, je n'ose rentrer avant d'avoir complété ma tâche...

— Le barbare ! grommela Rik entre ses dents. Mais malheureuse, c'est folie de votre part, vous mourrez de froid, il gèle à faire grelotter les morts dans leurs tombes...

C'était la première fois qu'il lui échappait un mot de compassion et Annette en fut plus étonnée que de le voir...

— Vous ne direz rien à personne, pas même à vos baes, insista la jeune fille, car mon père me battrait !

— Je vous le jure, Annette, mais ne puis-je rien faire pour vous ?

— Rien... Rien ! Votre silence suffira !

Et Rik éprouva comme une vague joie qu'il y eût un secret entre eux. Un besoin de protection chevaleresque s'empara aussi de lui. L'ayant aidée à rassembler son attirail, il ne voulut jamais qu'elle se chargeât du rouet.

Cheminant sans mot dire à ses côtés, dans la nuit éthérée, malgré le froid il s'approchait à regret du logis. Il l'accompagna jusqu'au seuil des « Cigognes » où, avant de la quitter, il lui pressa la main, avec un rauque bonsoir.

Le lendemain Rik raconta aux villageois scandalisés par son courage impie et tout surpris de le voir encore vivant, qu'à son approche la fileuse s'était dissipée et fondue avec un bruit de vapeur d'eau bouillante. Ce fut là son premier mensonge. Depuis ce moment Rik traita sa blonde voisine avec une certaine camaraderie timide et respectueuse, et cessa complètement de la taquiner. Il perdit beaucoup de sa turbulence. Comme il prenait un certain soin de sa personne, qu'il liait plus intimement connaissance avec l'eau et le savon, s'initiait à l'utilité du démêloir, se donnait la peine de brosser ses culottes et d'entretenir l'empois et la propreté de ses blouses, les honnêtes gens le considérèrent avec plus d'attention et les

Boljans, les tout premiers, admirent que ce brunet musclé et charnu, aux yeux peut-être trop grands et trop noirs, aux grosses lèvres et aux cheveux bouclés, ne représentait par un gars trop mal découplé.

Malheureusement la besogne n'allait pas mieux. Au contraire ! Le goût de la rêverie l'emporte sur son humeur vagabonde. Au milieu de son travail, il s'arrête court et appuyé sur le mancheron de son araire ou la paume de sa bêche, il s'abîme dans la contemplation du paysage ; caressant de ses regards veloutés des arbres qu'il voit pourtant tous les jours et s'attendrissant au ramage d'oiseaux dont le chant est pourtant toujours le même.

Le dimanche de la kermesse il donna suite à un projet qu'il caressait depuis longtemps et dont il ne s'ouvrit à personne. Après la soupe de midi, il se fit le plus brave qu'il pût, mit sa belle culotte de drap noir, un *kiel* (1) flambant neuf, piqué de soie bleue à l'encolure et aux poignets, une haute casquette de moire, et le gourdin à la main il s'engagea dans l'enclos des « Cigognes », décidé à tenir d'Annette qu'elle l'accompagnât le soir à danse.

1) *Kiél*, blouse, sarreau.

Guidon, attiré par les aboiements du chien, intima, du seuil de la porte, à l'intrus l'ordre de rebrousser chemin.

— Qui t'appelle ici, maudit bâtard. Veux-tu bien t'en aller et vite...

Rik continua bravement, décidé à passer une fois pour toutes sur la mauvaise humeur du père d'Annette et même à se le concilier.

— As-tu compris ou je lâche mon chien ?

Et comme Rik marchait toujours, le sourire aux lèvres, le fermier détacha en effet le molosse qui tirait furieusement sur sa chaîne. Aussitôt la bête se rua sur Rik avec une telle impétuosité qu'elle lui fendit la culotte, depuis le genou jusqu'à la cheville.

L'attaque avait été si brusque que Rik n'avait pu se mettre sur la défensive ; mais comme le dogue allait le mordre de nouveau, il lui asséna un terrible coup de gourdin qui l'envoya rouler, aux trois quarts assommé, à quelques mètres de là.

Le fermier des « Cigognes », qui avait ingurgité force alcool après la messe, se porta, le couteau à la main, au secours de son dogue: « Attends misérable, je vais te crever à ton tour ! » Ril l'attendait impassible, un peu plus pâle, les yeux

dardés dans les siens. Au plus fort des aboiements et des invectives, Annette s'était montrée sur le seuil de la ferme et elle tordait vers Rik des bras suppliants. A sa vue le jeune homme résolut de ménager l'ivrogne. — Je me contenterai de parer les coups ! se dit-il.

Cependant d'autres personnes avaient été appelées par le tapage, entre autres le fermier Boljans, et au moment où Guidon s'élançait, le couteau levé, sur Rik, il empoigna le forcené et réussit à le désarmer non sans se blesser lui-même. Deux ou trois autres témoins de cette scène s'étaient jetés de leur côté sur Rik et, parvenus à lui arracher le bâton avec lequel il décrivait de terribles moulinets, ils s'échignaient à le ramener au logis. Mais à présent la fureur avait pris possession de l'âme du garçon et oubliant Annette, pour ne ressentir que l'insulte et l'agression dont il venait d'être victime, il se débattait pour courir sus à son ennemi et ne cessait de crier en se tournant vers lui : « Ah ! Guidon, prends garde ! Je ferai chanter le coq rouge sur ton toit ! »

Boljans l'ayant rejoint aux « Sureaux », le trouva eurant de rage, la poitrine pantelante, farouche mme un désespéré qui rumine un mauvais coup.

« Ecoute, mon garçon, lui dit-il, c'en est trop,

nous ne pouvons continuer à vivre ainsi. Non seulement tu ne me rends aucun service, mais tu me vaux quantité de tracas. Par ta faute me voilà devenu l'ennemi du voisin, avec lequel nous ne nous entendions déjà que trop mal... Autrefois, tu m'as sauvé la vie ; sans moi il te saignait comme un porc. A présent nous sommes quittes ! »

Le pauvre Rik ne répond rien. Décidément il n'aura jamais la moindre chance ! Il sera toujours haïssable et maudit ! Il coule un regard douloureux vers la bazine, espérant qu'elle interviendra selon sa coutume. Mais cette fois elle ne dit mot, elle se détourne même.

Alors il monte rassembler ses nippes et quitte la ferme sans un adieu, sans dire où il va, sans regarder derrière lui.

Cependant, les Boljans se sont couchés. Généralement la conscience à l'aise, ils s'endorment tout de suite, mais ce soir ils demeurent éveillés, à se retourner sur leur couche, plus inquiets qu'ils ne se l'avouent l'un à l'autre du sort de leur valet; éprouvant presque du remords et n'osant parler de lui de peur de s'accabler de mutuels reproches.

Depuis longtemps les dernières orgues se sont tues, les danses ont cessé et les amants ont étouff

leurs chuchotements et leurs baisers au seuil des portes séparatrices.

Comme les Boljans viennent de recouvrer enfin le calme et l'oubli du sommeil, tout à coup une clameur et une lumière les réveillent.

Ce n'est pas encore le chant du coq, ce n'est pas non plus la clarté rose de l'aube.

O ciel! c'est un autre coq qui chante. Celui-ci a la voix du tocsin et le plumage de l'incendie, et ce plumage est si rouge qu'il colore de ses reflets jusqu'aux parois de la soupente où dorment les Boljans et qu'il a traversé leurs paupières! O ciel! c'est la ferme des « Cigognes » qui flambe...

Boljans et sa femme à peine vêtus, lui, de ses chausses, elle, d'un jupon de dessous, se précipitent au dehors. Pauvre Guidon, et surtout pauvre Annette! Qui les sauvera? Qui bravera les atteintes de ces flammes déjà maîtresses de tout le bâtiment. Pour sûr le feu a pris de tous les côtés à la fois.

Mais tandis que les uns se taisent, immobiles, glacés d'horreur, que d'autres crient et se démènt, quelqu'un s'est résolument lancé dans la urnaise... Son action a été si prompte que les sistants n'ont pas même eu le temps de le reconaitre. Quelques secondes... Le voilà, portant

dans ses bras Annette évanouie. Mais c'est lui ! Qui donc? Rik, le vaurien ! Le vacher des Boljans ! Hourrah ! Vive Rik !

Écartant la foule il dépose la jeune fille sur une botte de paille et indifférent aux cris de jubilation qui l'exaltent et qui publient son héroïsme, il guette le retour à la vie de celle qu'il croyait haïr et qu'il aime.

Mortellement angoissé, il épie un mouvement des paupières et des lèvres, l'oreille appliquée contre la poitrine de la jeune fille, il cherche à surprendre les battements de son cœur. Mais voilà que tout à coup, aussi rapidement que les souffles du ciel, le courant du sentiment public a tourné : les noëls se transforment en haros, les acclamations en huées !

— Oui, c'est lui ! C'est lui ! A mort l'assassin ! L'incendiaire ! Le lâche ! Tue ! Tue ! Haro ! *Hawourt !*

Car les villageois se sont rappelés la querelle sanglante du garnement avec le père d'Annette, et la sinistre menace qu'il proféra à plusieurs reprises : « Je ferai chanter le coq rouge sur ton toit ! »

Et c'est qu'il a tenu sa diabolique parole.

Le coq a chanté. Il chante même encore

Secouant sa crête flamboyante, fantastiquement dentelée, le voyez-vous courir et bondir, étoiler de ses ergots de feu la ferme, la grange et l'étable! Il chante, le coq rouge ; il triomphe!

C'est ce maudit vagabond qui l'a lâché. Ah, il chante son hymne atroce de misère et de mort, de sang et de famine, le coq dévorateur échappé des basses-cours de l'enfer! Il a chanté le trépas du fermier et de ses domestiques, embrasés et étouffés sous ses ailes de feu et son cocorico néfaste a empêché qu'on entendît leurs cris de désespoir...

Et personne pour imposer silence au monstre. Il ne se taira que lorsqu'il aura éparpillé en paillettes d'or, en fumée et en cendre les derniers vestiges de la ferme de Guidon.

Mais au moins pourra-t-on tirer vengeance du suppôt d'enfer qui lui a donné la volée!

— A mort! A mort! Arrêtez-le!

Rik n'entend toujours pas. Tout entier à scruter le retour à la vie de la bien-aimée.

Déjà des forcenés le bousculent, des poignes agrippent rageusement pour le massacrer. Il ne ent pas plus qu'il n'écoute... Et il n'aurait pas ncore entendu ce concert de malédictions si elle 'avait enfin ouvert les yeux. Et c'est le regard

d'Annette qui lui fait comprendre ce que hurle et vomit autour de lui la foule ivre de représailles.

Annette a entendu avant lui et elle a cru aussitôt la voix publique...

Rik lit l'horreur et l'anathème dans ses yeux d'orpheline, et ces mains fraternelles, ces mains providentielles, ces mains de salut qui viennent de la disputer aux mortelles caresses de l'incendie, et qui la palpaient comme un trésor précieux et suprême, lâchent prise et la laissent retomber, de nouveau inanimée, sur la litière.

Annette l'a jugé avec les autres! Il ne songe point à tenter une justification, une résistance; à opposer ne fût-ce qu'un mot ou un geste à ce populaire prêt à l'écharper.

Il passe pour infâme. Soit! Du moment qu'elle doute de lui, il n'est plus ce qu'il voulait être, ce qu'il est. Il devient tel qu'elle le juge. Puisqu'il désirait être, ne compter qu'à ses yeux...

Le garde champêtre et les gendarmes ont traversé la cohue. A la première sommation lui-même tend les mains à leurs entraves, après s'être détourné pour ne jamais, ne jamais plus la revoir. Presque radieux, s'enorgueillissant de la haine qui l'entoure, il se laisse emmener; fier surtout d'être seul à savoir la vérité.

IV

Son procès fut rapidement mené. Devant la justice, il se renferma dans une attitude taciturne et quasi dédaigneuse. Comme il refusa de choisir un défenseur, on le pourvut d'un avocat d'office. Il y eut grande affluence de villageois ; un interminable défilé de témoins, tous à charge, au nombre desquels figurait Annette, la fille de Guidon. Elle ne chercha point à accabler le prévenu, mais elle dit simplement — non sans de fréquentes crises de larmes au souvenir de son père — ce qu'elle croyait être la vérité. Tout le temps qu'elle parla Rik ne lui accorda pas le moindre regard, et les yeux obstinément fixés sur les juges, sans un trouble, sans un tressaillement, il répondit d'une voix ferme par un « oui » ou par un « non » aux questions que lui posait le président. Et lorsque, tirant fatalement de cet interrogatoire de la victime, une conclusion écrasante contre Rik, le président se répandit en reproches et en objurgations grandiloquentes, insistant sur l'odieux de ce crime exécrable, sur cette infernale duplicité poussée par l'assassin jusqu'à vouloir se faire passer pour le sauveur d'une malheureuse dont il

venait d'assassiner le père, lorsque la salle enfiévrée par ce mouvement oratoire faisait entendre un sinistre grondement, l'incendiaire ne se départit point de son flegme cynique; mais les bras croisés, la tête rejetée en arrière, un indicible sourire tiraillait par moments sa lèvre adolescente et ses grands yeux noirs restaient fermes et secs.

Entre les autres témoins ce fut un assaut de racontars, une liste de préventions, un grossissement de toutes ses frasques et escapades, de ses pauvres petits larcins d'enfant.

Les femmes, comme toujours, se distinguèrent dans cet ignoble remous de médisances et de délations, toutes tenant à jouer un rôle, avides de se donner de l'importance, d'avoir *vu* et *su* des choses ignorées des autres commères.

Seul le couple Boljans disputa le malheureux à l'opinion publique unanimement acharnée contre lui : le baes raconta comment le prétendu sans-cœur lui avait sauvé la vie, et la femme retrouva quelques traits fugitifs attestant le caractère droit et foncièrement probe de son petit domestique. L'accusé ne montra pas plus de trouble à ces témoignages sympathiques qu'aux vilenies jappées par une meute d'ennemis résolus à le perdre.

Dès la première audience les journaux s'accor-

dèrent à lui trouver la figure des criminels-nés et lui découvrirent tous les stigmates énumérés dans les traités de Lombroso. L'alcoolisme de son père contribua aussi à le rendre odieux. Sa noble et originale figure fut déclarée repoussante. Les feuilles illustrées s'ingénièrent à travestir en une caricature sinistre sa tête d'archange rebelle. Son attitude impassible, son hautain silence lui aliénèrent les cœurs les plus portés à la pitié.

Dans son réquisitoire le ministère public eut beau jeu, le prévenu lui faisait la partie par trop belle. L'avocat fut exécrable.

L'assistance exaspérée aurait presque réclamé le rétablissement de la peine de mort par représailles contre cet incendiaire rusé et « machiavélique » — comme avait vaticiné le substitut du procureur royal.

On ne s'expliqua même pas la clémence des juges qui — le verdict, affirmatif sur tous les points, rendu par le jury — firent bénéficier le scélérat de cette circonstance qu'il n'avait que dix-sept ans et qui, pour ce motif, se bornèrent à l'interner jusqu'à sa majorité dans une maison pénitentiaire.

Au sortir du Palais, la voiture cellulaire fut presque mise en pièces. La foule, l'immonde

tourbe, la lie hypocrite et conforme, se distinguant comme toujours par son zèle justicier.

Les Boljans recueillirent la jeune Annette, demeurée sans protecteurs et sans parents, et prenant en mains la gérance d'un héritage bien entamé, s'occupèrent de lui reconstituer un patrimoine.

Des mois s'écoulèrent. On apprit un jour que le boute-feu s'était évadé. Le village entier écuma et gémit, comme si on le frustrait de sa vengeance. Jaak Corepain ajouta quelques couplets à la complainte de *Rik et le Coq rouge*. Les dimanches la Belette achevait ses restes de poumons sur cette chanson, à la même place où le petit vacher avait été exposé et adjugé quelques années auparavant !

Les Boljans furent mis en quarantaine à cause de leur déposition favorable au monstre, éternel déshonneur de l'humanité, comme avait dit aussi le magistrat. Annette fut presque confondue dans cet opprobre pour avoir accepté le couvert, le gîte et les services de gens qui avaient tenté de « blanchir le noir assassin de son père ».

Et voilà qu'au plus fort du tollé, de la fermentation et des cabales dirigées contre les fermiers des « Sureaux », une nouvelle plus étrange encore que celle de l'évasion de Rik, une rumeur vrai-

ment consternante bouleversa et mit sens dessus dessous l'équitable communauté : un récidiviste moribond, détenu dans une maison de force, confessa à l'aumônier, puis à la justice, qu'il avait incendié la ferme de Guidon, parce que celui-ci l'avait chassé de la grange où il dormait.

Cette nouvelle fut accueillie d'abord avec une sorte de regret. On aurait dit de félins auxquels on arrache leur ration. Est-il rien de plus irritant pour les mortels que de devoir revenir sur une conviction dans laquelle ils s'étaient retranchés une fois pour toutes? Puis, après cette vilaine phase, le revirement se produisit avec une violence extrême, avec une sorte de fanatisme. Les accusateurs se sentirent coupables et iniques. Une soif d'expiation s'empara de la communauté.

Au prône, le pasteur, qui n'avait pas été des derniers à accabler la brebis galeuse, engagea ses ouailles à demander pardon à Dieu du mal qu'ils avaient causé à un juste.

Tous avaient contribué à le faire condamner ; tous, sauf les Boljans ; aussi cette révélation foudroyante détermina-t-elle dans la paroisse une réaction générale en faveur des braves gens tenus depuis le procès en une injurieuse et rancunière suspicion. Les villageois se prirent à les vénérer

et à les exalter avec autant de frénésie qu'ils leur avaient jeté de la boue et des pierres.

Le village entra dans une ère inattendue de pénitence et d'amélioration morale, non pas renfrognée et austère, mais simple, mais évangélique.

Les commérages diminuèrent et, partant, les médisances et les venimeux coups de langue. Les censeurs du prochain commencèrent par s'observer et se punir eux-mêmes. Les paysans aisés furent meilleurs et plus charitables aux pauvres. Faute de pouvoir abroger légalement la coutume impie des adjudications d'indigents, par pénitence ou mieux par un véritable esprit de charité, les ménages se disputèrent les enfants sans parents et les vieillards sans famille.

La communauté n'entretint qu'un désir : revoir Rik, le faux incendiaire, mériter de le revoir. Ah ! quelle rentrée triomphale ils lui ménageraient. Le cortège d'installation de leur pasteur avec ses cavalcadours rustiques et ses chars plus fleuris qu'un reposoir de mai ou que les *rozenlands* de la Saint-Pierre-et-Paul (1), pâliraient à côté de la

(1) Voir la *Fête des saints Pierre et Paul*, dans les *Nouvelles Kermesses*.

bienvenue qu'ils comptaient souhaiter à leur victime.

Aux veillées où elles s'entretenaient sans cesse du paria d'autrefois, les bonnes gens réduisaient à leur anodine et si normale importance tant d'espièglerie et de fugues, que le préjugé public lui avait imputé à crime. Cet incendiaire était donc un héros; ce gueux, un juste; cet assassin, un sauveur!

L'exécration tournait en un véritable culte. Dans leur zèle de convertis, les villageois allumèrent un beau feu de joie du lot des complaintes flétrissantes que la Belette avait chantées de sa voix de sybille poitrinaire. Et le rimeur remplaça ces strophes injurieuses par une sorte de légende dans laquelle le vil possédé de Satan se trouvait béatifié.

Le mystère qui continuait à planer sur son sort alimentait et pathétisait cette nostalgique idolâtrie.

La plus repentie était nécessairement Annette. Chacun compatit à sa douleur. Hélas ! n'avait-elle pas été, pour le pauvre garçon, la plus injuste, la plus implacable de toutes ! Ne lui avait-elle point porté le coup du désespoir ? Et le fiel, dont les autres l'avaient abreuvé, était dictame comparé à son épouvantable reniement.

Aux « Sureaux », la publication de l'innocence du petit valet avait rempli les fermiers et leur pensionnaire d'une joie profonde mélangée, chez Annette, d'un remords indicible. Elle répandait des torrents de larmes, elle qui n'avait cru pleurer que son père.

Elle aima furieusement son sauveur, elle ne se l'imagina plus que dans un nimbe de flammes, héros naïf qui l'avait ravie — comme les paladins dont les images du porte-balle racontaient les travaux — aux flammes de la géhenne. Il l'avait sauvée et elle l'avait perdu à tout jamais. Peut-être comprit-elle alors l'orgueil, la grandeur d'âme de l'infime garçon ! Et, dans cette âme simple, l'amour frénétique s'aiguisa, s'exaspéra de toutes les lancinances du désespoir.

Annette et les Boljans vécurent dorénavant dans le souvenir du condamné. Une gêne, une tension avait régné d'abord entre la jeune fille et ses bienfaiteurs, car, tandis qu'elle le croyait coupable, eux n'avaient jamais douté de son innocence.

Ah ! ce que le cœur de l'orpheline conjurait son sauveur méconnu. Des fois, telle était la violence de son désespoir qu'elle aurait voulu mourir ! Puis, d'autres jours, se sentant rongée par une

de ces mystérieuses consomptions morales, qui tuent lentement et implacablement, elle avait peur d'expirer avant de l'avoir revu, le temps de lui demander pardon, puis de s'éteindre à ses pieds sans même lui avouer un amour qu'elle n'était plus digne de lui porter, elle si aveugle et si injuste !...

Au village on s'étonnait de ne pas voir revenir l'exilé S'il vivait, que ne s'empressait-il de reparaître au grand jour, pour jouir de la confusion de ceux qui s'étaient acharnés à sa perte et l'avaient lâchement accablé !

Annette et la bazine Boljans firent force neuvaines, elles se rendirent même en pèlerinage à Brasschaet, où existe un sanctuaire fameux consacré à saint Antoine de Padoue, le patron des égarés, celui *qui fait retrouver les trésors*.

En gérant les biens d'Annette communément avec les leurs, les Boljans arrondirent l'héritage de leur pupille.

La ferme des « Cigognes » avait été dégrevée peu à peu, mais depuis sa reconstruction par les soins des Boljans, les gens du pays l'avaient débaptisée et ils l'appelaient à présent « le Coq rouge » en souvenir de l'incendie.

Annette, âgée de vingt-deux, était devenue une

héritière et beaucoup de jeunes gens rêvèrent de l'épouser. La douleur avait amati et spiritualisé des formes qui sans cela eussent été par trop gourdes et plantureuses. Son visage acquérait une distinction et un galbe que ne possèdent généralement point les beautés villageoises.

Elle menait une vie de recluse, de béguine, toujours préoccupée de l'absent et soignant les dignes Boljans avec une tendresse filiale.

Combien de kermesses se sont passées, combien de danses a-t-elle écoutées de sa chambre où elle prolongeait de pieuses veillées ! Le dimanche elle ne sortait que pour se rendre aux offices. Si son Rik ne revient pas, si Dieu lui refuse cette grâce, alors elle ira le chercher au ciel ; il faudra bien qu'elle finisse par le retrouver.

D'abord dépités, les poursuivants éconduits s'étaient moqués de cette dévote et l'avaient même surnommée « la *Poule* du Coq rouge », mais dominés par le prestige de cette fidélité et de cette douleur, peu à peu ils considérèrent Annette comme une créature sacrée, une femme élue, auprès de laquelle toute démarche amoureuse eût été une profanation. Les plus cupides et les plus entreprenants se désistèrent. Nul ne s'obstina à marcher sur les brisées du disparu.

Aux « Sureaux » la vie d'Annette et de ses protecteurs revêtait une grandeur, une importance auguste. D'honnêtes gens qu'ils étaient, ces Boljans devenaient de saintes gens.

Une voix occulte leur garantissait le retour de Rik. Sans enfants, ils résolurent d'abandonner leurs biens à l'orpheline après lui avoir donné l'orphelin pour époux. Mais ils ne dirent encore rien de ce délicieux rêve d'avenir à l'inconsolable.

La ferme contractait une vertu singulière. Le prestige des maîtres se communiqua aux domestiques et jusqu'aux choses. Les trivialités et la licence disparaissaient des propos et des gestes. On eût dit ce chaume imprégné d'une présence céleste. Ils communiaient avec la douleur, mais aussi avec l'espérance. Il est de ces intérieurs évangéliques qui magnifient jusqu'au symbolisme les simples travaux de la terre. Chez les Boljans on se serait cru chez un de ces « maîtres de la vigne » dont nous entretiennent les paraboles du Christ.

Aussi le village considérait-il cette ferme avec autant de respect que l'église. Ils en attendaient la toute-puissante médiation qui les réconcilierait avec Dieu. C'était là, par la pénitence et le

remords d'Annette, que s'expiait leur commune injustice.

Peu à peu le charme s'étendit à la paroisse entière. L'atmosphère était prête : tiède, onctueuse et sainte. Une bonté irradiante saturait la contrée. C'était bien le berceau prédestiné où devait s'accomplir un acte de cette justice de la nature inconsciente.

Une caresse, une douceur suprême lénifia certaine vesprée de juillet. Il faisait un recueillement de pâmoison mystique, délicieux jusqu'à la navrance, tendre comme les larmes aux joues des mères qui pardonnent.

S'il est des pressentiments de malheur que conduisent les fluides éléments et les ambiances, il est aussi d'occultes messagers, annonciateurs plus subtils encore des grâces et des bonnes nouvelles. La voix du rossignol se fondait en de mélodieuses rosées, le grillon n'avait jamais été plus musicien et les arbres tremblaient ainsi que des fibres de harpes prophétiques.

Au degré de sainteté où en étaient arrivés les habitants des « Sureaux » ils devaient être les tout premiers sensibles à une telle langueur...

Qui s'avançait dans cette paix lumineuse ? Un grand garçon basané, presque bronzé, la lèvre

fournie d'une moustache épaisse, l'allure dégagée, portant dans sa personne quelque chose d'exotique, voire de légendaire.

Tous le reconnurent. Ils firent un grand cri, incapables d'ajouter un mot, et se portèrent à sa rencontre. Il les reconnaissait aussi, les nommant à tour de rôle, de sa noble voix grave, comme les saints d'une litanie.

C'était bien le village, *son* village, tel qu'il l'avait quitté, les mêmes sentiers, la même bruyère florissante, la même petite tour en cône tronqué regardant par-dessus les tilleuls de la place.

Il ne l'avait racontée qu'à l'aubergiste, à l'entrée de la paroisse, et tous savaient déjà son histoire : son exode aux Indes, après son évasion, les combats surhumains où il voulait mourir, un bout de vieux journal qui lui apprend son innocence juridique, le congé que lui accorde son capitaine touché par le récit de ses malheurs...

Émerveillé, le village lui faisait escorte, mais discrètement, le suivant à distance : ils auraient ulu baiser la trace de ses souliers...

Le sacristain s'était mis à sonner les cloches ui dans le soir amortissaient leurs tintements. insi bourdonnent très doucement les cloches au

bord de la mer. On les dirait noyées de larmes, enflées de sanglots. Et ces cloches qui avaient sonné le tocsin et proclamé son anathème, semblaient repenties, elles aussi, et le suppliaient de leur pardonner, de leur être miséricordieux !...

Aux « Sureaux » la maisonnée s'agenouillait comme à l'angelus. Annette éprouvait une terreur délicieuse.

Par la fenêtre ouverte elle le vit approcher. Avec les Boljans elle se précipita au dehors. Il pressait le pas car il la voyait défaillir. Elle voulut se jeter à ses genoux, mais il lui ouvrit les bras et, délicate, elle semblait s'enrouler autour de lui, avec des grâces et une faiblesse de liseron, toute blanche, plus blanche encore que la fileuse de neige... Elle se sentait pardonnée, chérie, indispensable.

Il la tient pour ne plus la quitter.

Ce qu'il y a d'eucharistique dans le couchant, ces rayons tièdes, câlins et fervents, dégage moins d'onction que le regard dont il enveloppe l'aimée. Et toute blanche et lumineuse elle ne représente que l'ombre de cette chaleur du pardon !

LA TENTATION DE MINERVE

A Sander Pierron.

> ... And as rivers lose
> Their names when they are swallow'd by the Ocean,
> In you alone all faculties of my soul
> Are wholly taken up !
>
> (PHILIP MASSINGER, *The Picture.*)

Le jour d'octobre désertait, rayon par rayon, la salle d'honneur du château de Gasparheyde, où, seule, assise devant un grand feu de bois, la comtesse lisait et reprenait sans cesse la lettre que lui avait écrite, de la capitale, son intime et plus ancienne amie.

Telle était la préoccupation de la comtesse que lorsque les ténèbres comblèrent les vides laissés par la lumière dans la vaste pièce et qu'il n'y eut plus que les éclairs de la fouée pour en révéler les lambris, les trumeaux, les gobelins et les por-

traits héraldiques, elle s'opiniâtra à déchiffrer la fin de cette lettre stupéfiante.

Illuminées ainsi, par saccades, aux reflets de l'âtre, les lignes de l'écriture sympathique revêtaient une portée, une signification occulte, les mots disaient plus qu'ils ne voulaient dire; ils contractaient un bizarre accent de conjuration, se scandaient en des rythmes énerveurs, crépitaient avec les flammes de l'âtre et se mettaient à chanter, insidieux, psalmodiques, lourds de ces intonations morbides qui mordent aux fibres les plus intimes ceux qui hésiteraient à fuir :

« ...Aide-moi. Sauve-le ! Viens à notre secours... A celui de la mère et du fils !... Toi seule le peux, ma toute bonne, ma chère Minerve... le nom bien légitime dont on t'appelait à la pension... La grande ville ne valait rien à mon pauvre enfant. Il est intelligent, enthousiaste jusqu'à l'exaltation, sensitif et ardent, trop chevaleresque, trop idéaliste, enclin hélas, à confondre avec la sévère algèbre de toute la vie les mélodieuses chimères qui chantent en sa vingtième année !... Sache aussi qu'il est beau, tellement beau qu jamais, à l'époque où je le concevais, les plu ambitieux mirages maternels ne me le montrère revêtu de perfections semblables... Or, une

ces odieuses filles contre les maléfices desquelles notre religieux amour, à nous autres mères, n'a jamais prévalu, se flattait de le perdre, de le ravaler à la taille des plus piteux viveurs ; je désespérais, je me consumais d'angoisse et de détresse, j'étais *orpheline* de mon enfant. Une crise rédimante déchira cet abominable roman : l'infidélité de la charmeuse fut prouvée à mon fils. Le coup faillit l'emporter. J'ai profité du bouleversement, de l'incandescence de son être pour le déterminer à rompre sur-le-champ... Mais je ne voyais pas encore la fin de mes affres. En l'atmosphère empoisonnée de la ville, je craignais une rechute. J'étais aussi perplexe qu'un chirurgien en quête d'un asile pour le patient auquel il vient de faire subir une opération suprême. Un coup de lumière céleste, une inspiration des anges m'a désigné ton ermitage, ta sainte et saine retraite champêtre, le château de Gasparheyde, comme le sanctuaire, le havre de salut où les dernières tourmentes passionnelles expirent en un murmure balsamique et réparateur. Sois-lui bonne, sois-lui une autre toi-même ; non, grâce à ta radieuse et souveraine sagesse, sois-lui meilleure que sa mère... Il lui fallait avec la compagnie d'un esprit aimable et supérieur, les espaces tonifiants, les courses et

les battues aventureuses par les forêts et les bruyères... Un mot, vite un mot, et il débarque à Gasparheyde... Tu l'écris, n'est-ce pas ? Eh bien, c'est inutile de le jeter à la poste ; je n'ai pas attendu, je n'attends pas ce mot d'acquiescement; sûre de toi, je t'envoie mon fils par le train qui suit ce courrier... Pardonne, mais, il n'y avait pas un instant à perdre. La goule pouvait le ressaisir et alors c'en était fait de moi, de lui, de notre race... »

— Non, non ! Je ne veux pas ! C'est impossible !

En prononçant ces paroles, la comtesse se redressait frissonnante, effarée, aussi saisie que si un étranger était survenu brusquement dans le salon... « Recevoir ce jeune homme ! ici, sous notre toit ! En l'absence de mon mari ! Dans quel embarras me plonge la baronne ! Mais si, comme elle l'annonce, il arrive ce soir, pas moyen de le renvoyer, nous lui devons au moins l'hospitalité cette nuit... »

Un élan subit de la flamme lui montra son image dans une haute glace vénitienne vis-à-vi du foyer.

— Une vieille femme comme moi, une ermit qui pourrait être sa mère, entretenir de pareil

scrupules ! Fi donc ! Et mes quarante ans ! La présence de mon frère ne suffit-elle pas, d'ailleurs, pour sauver les convenances... Puis, nos voisins ont repris leurs quartiers d'hiver. Allons, rendons ce petit service à nôtre inséparable d'autrefois... Oui, mon amie, — dit-elle avec attendrissement en baisant la lettre, — je serai bonne, aussi bonne que toi, vraiment maternelle, pour *notre* cher enfant ! »

Au domestique qui apportait des flambeaux et rétablissait l'édifice des bûches sur les chenets, elle ordonna de préparer l'appartement pour le visiteur attendu. Elle-même monta, peu de temps après, afin de mettre la dernière main à cette installation ; puis, elle passa dans sa chambre de toilette, tordit et lissa d'admirables cheveux et finit par se draper d'une opulente robe de satin noir qui aristocratisait encore sa prestance impériale et faisait valoir la blancheur et la matité de sa carnation.

Ses craintes, son ridicule malaise l'avaient abandonnée ! Elle ne représentait plus qu'une parente affectueuse attendant la visite d'un polisson de neveu, prête à lui passer ses fredaines et même à en goûter le récit.

Une voiture s'arrêta devant la grille, la cloche

retentit et le domestique annonça M. le baron de Presles.

Dès le premier coup d'œil, Mme de Gasparheyde constata que la baronne n'avait pas exagéré les agréments physiques de son héritier. Grand, fluet, de taille cambrée, nerveux, blond avec des yeux de velours, si profondément bleus, qu'ils en paraissaient noirs, une moustache naissante ombrant le corail des lèvres, les coins de la bouche légèrement contractés par la tristesse, le teint nacré, une pâleur intéressante, le charme de ce voile dont la première épreuve couvre un visage adolescent, une physionomie à la fois spirituelle et réfléchie. Sur le champ, la comtesse se sentit attirée vers lui par des postulations impérieuses ; elle fut conquise plus qu'elle ne l'aurait voulu, mais elle se jura à elle-même qu'il ne connaîtrait jamais de cette affection véhémente que les manifestations d'une pure amitié.

De son côté, Edmond avait été sympathiquement impressionné par la châtelaine de Gasparheyde. Il subissait le prestige de cette figure grave et touchante, de ce profil de camée poétisé par les douleurs, fièrement subies, d'une épouse privée d'enfants et d'amour conjugal ; il appréciait la flexion gracieuse et mélancolique de ce cou, la

noblesse du port de tête, la gloire de son buste, les proportions parfaites, la ligne sculpturale de toute sa personne ; son air de déesse antique ou de Romaine de Plutarque : Minerve ou Lucrèce. Quoique jeune, à peine âgé de vingt ans, Edmond de Presles était un raffiné connaisseur de la femme, et le quart de minute qu'il mit à dévisager Mme de Gasparheyde lui suffit pour estimer qu'elle avait représenté un de ces rares parangons d'idéale beauté qui éblouissent une génération et proclament le génie du créateur. La révérence prolongée qu'il lui fit en lui baisant la main tenait d'une admiration d'artiste et d'une ferveur de croyant.

Tandis qu'en Mme de Gasparheyde surgissait un de ces sentiments qui nous rongent et nous consument s'ils ne nous exaltent jusqu'aux félicités vertigineuses, Edmond se sentait simplement pris d'un commencement d'amitié très normale et très raisonnable. Un morbide et émollient état de souffrance contribuait d'ailleurs à les rapprocher : la comtesse n'avait jamais connu le bonheur et lui croyait avoir déjà à se plaindre de la vie.

Elle devina la nature de la sympathie qu'elle inspirait au jeune baron. Elle en fut à la fois

flattée et ulcérée. En admettant qu'elle eût été sur le point de céder à l'intensité de son penchant, cet abord approbateur, déférent et platonique eût suffi pour la calmer. Trop fière, trop haute, à ses propres yeux, pour tromper un mari qui l'abandonnait, elle se sentait surtout trop loyale pour trahir la confiance de son amie. Pleinement rassurée quant à sa force d'âme, en s'avouant son amour elle fut presque enchantée de l'occasion qu'il lui fournirait de remporter une nouvelle victoire sur elle-même et de justifier son surnom de Minerve.

Aussi fut-ce avec une grâce enjouée jusqu'à la bonhomie qu'elle souhaita la bienvenue au jeune baron et lui dit en riant : « Eh bien, mauvais sujet, on vous met en pénitence chez moi ? » Désormais convaincue de sa sécurité, elle s'acquitta de ses devoirs de maîtresse de maison avec un naturel et une aisance irréprochables. Au dîner, elle mit la conversation sur la mère d'Edmond ; elle raconta avec une verve émue les souvenirs de la pension où elle avait connu la baronne. La présence du chevalier d'Hapelterre, frère de la comtesse, un gentleman-farmer d'humeur accommodante et de caractère loyal et franc, acheva de mettre à l'aise les deux autres convives.

En M. d'Hapelterre, Edmond devait trouver, durant son séjour à Gasparheyde, le plus agréable compagnon pour les exercices en plein air que lui recommandait la baronne. Le lendemain ils inaugurèrent leurs excursions : autour du château se déployait un parc admirable, digne de rivaliser avec les marmenteaux de l'Angleterre ; puis c'étaient des lieues et des lieues de landes giboyeuses, imposantes et farouches comme la steppe.

La comtesse accompagna plusieurs fois les chasseurs ; amazone intrépide, elle étonna Edmond par sa crânerie et son sang-froid. Ils firent des rondes de charité, visitèrent des fermes. Les paysans s'extasiaient sur la belle mine du jeune étranger. Une rustaude remarqua naïvement qu'on aurait pris la comtesse et le jeune baron pour... frère et sœur. C'est un autre rapprochement qu'elle avait été sur le point de suggérer. Tous deux eurent un instant de trouble. Mais cet embarras fut si furtif, que bien longtemps après, seulement, ils se rappelèrent le propos de cette villageoise.

Durant les premiers mois rien n'altéra cette vie cordiale, réconfortante et simple. La tristesse d'Edmond s'était promptement dissipée. Entièrement à son rôle de conseillère et de guérisseuse

d'âmes, la comtesse tenait la baronne au courant des excellents et rapides résultats de la cure ; le baron écrivait à sa mère des lettres vibrantes d'enthousiasme sur la paix délicieuse et les amis incomparables qu'il avait rencontrés à Gasparheyde. Averti, pour la forme, du service que Mme de Presles avait réclamé de la comtesse, le comte répondit à sa femme de retenir le jeune baron à Gasparheyde aussi longtemps que cette villégiature lui serait profitable.

Une sorte de camaraderie s'établissait entre la comtesse et son hôte. Ils oubliaient, elle, qu'elle avait déjà quarante ans, lui, qu'il n'en comptait que vingt ; ils se croyaient du même âge. Mme de Gasparheyde en vint à se reporter non seulement par la mémoire, mais par sa gaieté, sa pétulance, ses saillies, sa joie de vivre, au beau temps où elle s'ébattait et folâtrait au couvent avec la mère de ce grand garçon.

Par degrés insensibles, l'admiration d'Edmond changea de courant. En vénérant un peu moins cette noble et sainte femme, il osa la chérir un peu plus. La beauté si imposante, presque auguste de Mme de Gasparheyde lui parut s'humaniser de jour en jour et retrouver les séductions de la jeunesse. Cette beauté affecta, pour ainsi dire,

une magie plus actuelle, moins rétrospective. Il finit même par se reprocher comme une erreur son appréciation à l'arrivée ; il était impossible que la comtesse eût à peu près l'âge de Mme de Presles ; elle s'était vieillie à plaisir, peut-être par une pudeur farouche, par une de ces coquetteries des saintes qui craignent d'inspirer une affection profane. A présent, elle se révélait sous sa véritable forme, croyait-il. Dépouillée de sa réserve vaguement austère, de son air de patronage, plus libre d'allures, plus expansive, c'était ainsi qu'avaient dû l'admirer les lions et les roués des salons d'il y a vingt ans.

Une métamorphose s'opéra aussi dans les façons du jeune homme. A certains moments, il traitait la comtesse avec cette gaucherie, ces hésitations, ce mutisme, ces accès de mélancolie particuliers à l'amour qui s'ignore. Il se prenait à la couver de regards emplis d'une flamme ou d'une humidité singulière. Si elle s'était aperçue de la crise que traversaient les sentiments d'Edmond, la comtesse eût été transportée de bonheur mais eût, en même temps, été atterrée. Il commençait à l'aimer d'amour, mais la respectait trop pour oser lui avouer jamais une tendresse presque sacrilège, tant cette femme lui semblait ascendre au ciel !

Tous deux se faisaient violence, s'ingéniaient à se donner le change sur leur norme passionnelle, à tel point que lorsque Mme de Gasparheyde s'aperçut des bizarreries du jeune homme, elle les attribua au souvenir de son ancienne maîtresse et la jalousie ajouta sa brûlure à toutes les souffrances qu'elle endurait.

Les veillées d'hiver les rapprochèrent au coin du foyer. Des heures entières elle tenait ses mains pressées dans les siennes. Comme un refrain ils se répétaient de douces et viriles déclarations d'amitié.

— Que d'âmes tendres, se disait-elle un soir, à mi-voix, ne rencontrent qu'à l'heure de la maturité le compagnon rêvé, l'être idéal avec lequel elles auraient dû fraterniser, germer et s'épanouir ! O l'atroce et cruelle destinée qui nous met au monde trop tôt ou trop tard. Il nous faut brûler, sans arrêt, les étapes de la vie. Nul espoir de rejoindre le désiré qui nous y avait précédé ! Nulle perspective qu'il nous rejoigne jamais si nous sommes partis avant lui !

Et, tout haut, s'efforçant de sourire, atténuant un peu la réflexion douloureuse qu'elle se moduait : « Quel dommage que je n'aie pas vingt ans et que je ne sois pas un garçon, comme toi, dis ?

Quelle paire d'inséparables nous aurions fait ! Complètement l'un à l'autre, n'est-ce pas, dans la peine et dans le plaisir ! Toutes nos frasques nous les eussions commises ensemble, nous aurions fait bourse commune... voire vie commune !... »

Il l'interrompit, et ce fut la première fois que ses yeux et sa voix faillirent le trahir : « Quant à moi, je vous le jure, jamais je n'aurais pu mieux vous aimer qu'à présent ; c'est comme vous êtes aujourd'hui que j'aurais toujours voulu vous voir ; vous m'êtes encore plus chère que me l'aurait été le meilleur ami ! »

— Et comme nous sommes promptement devenus amis ! reprit-elle, un peu anxieuse, mais sans mesurer encore combien il l'exaltait au-dessus des autres attachements terrestres.

— Mais aussi que vous avez été bonne, que vous êtes divinement bonne !

Il répéta le qualificatif banal en y mettant une intention gourmande, une chaleur féline qui fit affluer le sang au pâle visage de la comtesse et lui donna la petite mort.

Lettrée des plus délicates, érudite comme les femmes de la Renaissance, aussi loin de la pédanterie et de l'affectation que de la banalité, elle demeurait aussi charmante, aussi dévotieuse,

aussi suavement féminine qu'une Jane Grey.

S'effaçant à propos, jouissant des trouvailles d'esprit et de sensibilité qu'elle inspirait à son interlocuteur bien-aimé, ses discours s'harmoniaient avec le timbre délicieux de sa voix et la noblesse de sa physionomie.

Musicienne d'élite, aussi, souvent elle se mettait au piano, interprétait quelque sonate de Beethoven, presque toujours une des dernières, l'*appassionata* ou le douloureux et testamental adagio de celle en *ut* mineur dédiée à l'archiduc Rodolphe ; et ce qu'elle n'osait confier aux simples mortels, elle le noyait, elle l'épanchait dans le génie du compositeur.

Elle ne lisait rien de beau, ne contemplait rien de rare ou d'exquis qu'elle ne rapportât au jeune baron de Presles. Ayant appris sa dévotion à Léonard de Vinci, elle acquit à grand frais, pour en tapisser sa chambre, une superbe collection de gravures et d'eaux-fortes d'après le maître. Ses fleurs de prédilection s'épanouissaient en gerbes luxuriantes dans toutes les pièces du château. Mais ces marques extérieures et tangibles de l sollicitude insigne que lui vouait la comtess n'étaient rien en comparaison de la prière, d l'extase, du magnétisme, de la fervente et volatil

caresse qu'elle avait fini par communiquer au milieu.

C'était bien douloureusement qu'elle jouissait de sa présence et pourtant, pour ne jamais être séparée de lui, elle eût consenti à être exposée, sa vie durant, aux flammes d'un brasier ! Redoutant de l'obséder, de l'importuner, d'engendrer la monotonie, elle interrompait souvent leurs entretiens ; elle le laissait seul, le renvoyait passer une couple de jours à la ville, elle l'engageait à revoir ses amis, mais à peine l'avait-elle congédié, qu'elle redoutait une absence définitive. Oui, elle poussa la tactique jusqu'à railler sa conduite trop régulière, elle provoqua ses confessions les plus délicates, lui fit raconter ses bonnes fortunes. La mort dans l'âme, elle l'eût envoyé à une rivale si pour le revoir un jour et le garder dans l'éternité ce partage avait été indispensable. Elle souhaitait d'incarner toutes les femmes capables de lui plaire et jamais, avant son arrivée, elle n'avait cru déplorer à cet extrême le déclin de sa jeunesse ! Qui nous révélera les stades, les péripéties, es victoires sinistres de la campagne que la comesse menait contre son propre cœur ! Comment 'y prit-elle pour étouffer à ce point le cri de son être, pour amortir constamment l'expression de

son visage, assourdir l'éclat de sa voix, pour demeurer attentive, simplement douce et bénigne? Qui divulguera les miracles opérés par cette commensale de la douleur, pour transposer en une calme et maternelle berceuse les concerts brûlants, les hymnes enflammés de l'adultère?

La comtesse savourait l'âpre et poignante volupté d'un holocauste volontaire, du meurtrier triomphe remporté par le devoir sur la passion. Elle était de ces amantes héroïques qui, sans espoir de retour, prodiguent les dévouements, raffinent sur leur désintéressement sublime, et pour rendre leur cœur plus sensible, plus aimant, martyrisent ce cœur et y plantent les sept glaives du sacrifice. Souriantes, nimbées d'une lumière d'apothéose, radieuses, elles emportent dans la tombe le secret qui les a tuées. Amour cuisant que connurent les prophètes et les messies!

O pauvres âmes, c'est vous qui devriez nous retracer les affres du moment climatérique où, parvenu au sommet de la vie, avant de dévaler l'autre versant, on promène une dernière fois le regard sur la vallée et les coteaux prêts à disparaître pour toujours, sur ces paysages arides où fleuris si ravissants au soleil de la vingtième année! Irrévocable adieu de l'exilé à la rive natale

sourire poignant du moribond bénissant tous ceux qu'il aime ou qu'il aurait aimés ; tendresse crispante, tendresse ineffable qui se cramponne à l'élu, au préféré et qui sent approcher le pouvoir fatal tranchant les liens les plus chers ! L'épouvantable délice de cette suprême pensée : *à toi !* Ah ! quel vivant ainsi conjuré pourrait résister, si le charme s'en prolongeait, à cette incantation plus impérieuse et plus corrosive que les pleurs, les spasmes et les frénésies des volcans ! Et comme on s'explique alors la légende des vampires appelant de la tombe l'objet de leur adoration ou descellant le sarcophage, soulevant le mausolée pour aimer jusqu'au sang ! Ames en peine, véhémentes, orageuses, à jamais inassouvies, revenant chercher, en deçà de la tombe, les trésors dont elles n'ont pas joui !... Et c'est cette passion exacerbée, ces laves paroxystes que M^me^ de Gasparheyde se flattait de pouvoir refluer toujours au fond de son cœur héroïque pour les distiller en un dictame digne de celui que les sainte Thérèse et les François d'Assise offrirent à leur dieu !

« Pour tout salut, pour tout paradis, je me conterais de le voir : sa présence ferait l'éternelle lumière et pas plus que les anges ne se lassent de la contemplation du Très-Haut, je ne me las-

serais de m'anéantir en sa beauté ! » Telle était la prière de la comtesse.

Le baron de Presles se sentait enveloppé d'un souffle à la fois despotique et câlin, d'une influence subtile et géniale ; la comtesse le captait dans toutes ses fibres, jusqu'au tréfonds des moelles ; ses mouvements, ses attitudes, tout ce qui émanait d'elle était velours, duvet, harmonie, et sa chair fleurait la saison des frambroises et le mois des fenaisons ! A la fin, sans se convaincre encore de l'amour éperdu qu'elle lui portait, lui ne se possédait plus, il s'abîmait en cette femme, il défaillait sous ses yeux.

Les derniers temps elle eut beau l'exhorter à prendre des distractions au dehors, il s'obstinait à demeurer auprès d'elle, et, chaque jour, il lui découvrait un charme nouveau ; elle lui semblait toujours la plus sublime des femmes et chaque fois d'une autre façon !

Un incident les édifia enfin sur l'essence identique et la réciprocité de leurs affections. La baronne de Presles rappelait Edmond qui venait d'atteindre sa majorité : il s'agissait de lui rendre des comptes de tutelle, de prendre des arrangements avec les notaires, d'un tas de formalités paperassières pour lesquelles sa présence éta

indispensable et que son séjour à Gasparheyde lui avait fait perdre de vue. La baronne l'entretenait aussi, à mots couverts, d'un projet matrimonial qu'elle venait de concevoir pour lui !

Très contrarié, il contesta l'urgence de son départ, mais la comtesse, de plus en plus surhumaine, pressentant peut-être l'approche du dénouement qu'elle éludait depuis plusieurs mois, l'engagea, au contraire, à retourner dès le lendemain à la ville. Oui, elle parvint même à lui parler de la fiancée qui l'y attendait. Il ne dit rien, mais il lui lança un regard de reproche qui faillit lui arracher son secret.

Elle aurait voulu quitter le salon, mais elle demeurait clouée sur sa chaise, en face du bien-aimé, évitant même de rencontrer une nouvelle fois l'imploration poignante de ces chers yeux. Quoi qu'elle fît cependant pour éviter ces regards capables de fondre un marbre, elle ne parvenait point à se dérober à leur suggestion. Pour la dernière fois, ils se trouvaient ainsi dans cette chambre familière. Quelques heures encore à l'avoir là, tout près d'elle ! Et demain, puisqu'il s'agissait de le marier, l'éternelle séparation ! Le rapide tic tac de la pendule narguait leur insupportable silence. Leurs cœurs battaient de plus

en plus vite et si fort qu'ils en entendaient les battements. A la fin, ils articulèrent quelques phrases banales, de ces formules quelconques plus inattendues sur leurs lèvres que ne l'eussent été de brûlants aveux de tendresse, mais la disparate entre ces anodins propos et le halètement, l'essoufflement, la sécheresse de gorge, l'humidité des lèvres, qui les accompagnèrent, fut si éclatante que les mots expirèrent comme stupéfaits en un soupir, presque en un râle. Elle évoquait le soir d'octobre et la lettre annonçant l'arrivée du jeune baron. Elle se rappelait les phrases lues et relues, scandées au coin du feu : « Les mélodieuses chimères chantant en la vingtième année... L'austère algèbre du restant de nos jours !... Sois-lui meilleure que sa mère ! »

Plus que les autres soirs, les ambiances entraient en fermentation. Les meubles, tout imprégnés de leur fluide amoureux, en savaient bien plus long qu'eux-mêmes sur le concert de leurs êtres. L'air était saturé de désir et de nostalgie.

— Hélène !

C'était la première fois qu'il l'appelait ainsi.

— Hélène ! nous nous aimons... Tu m'aimes n'est-ce pas ? supplia-t-il en tombant à genoux.

Elle eut encore la force de le repousser et

proférer cette rectification glaciale : « Oui, comme une sœur ! »

Il éclata et sa voix tenait du sifflement que produit un fer chauffé à blanc plongé brusquement dans l'eau :

« Quoi, vous ne pourriez m'aimer autrement ! Alors, si vous vous montrez si bonne, tellement bonne pour moi, c'est que vous êtes la plus méchante, la plus abominable des femmes, c'est que vous n'avez pas le moindre cœur... Vos bontés étaient d'atroces ironies, votre malédiction serait préférable à votre indulgence ; votre sourire me navre, votre douceur me brûle à petit feu... Mais non, je blasphème et toi tu mentais. Nous nous aimons, nous nous voulons, je le sais. »

Et la comtesse, avec tout ce qui lui restait de force : « Mais oui, nous nous aimons ! »

— Oh ! Pas ainsi, rugit-il, protestant contre l'intonation donnée à cette phrase, c'est d'amour pour de vrai, du seul amour que nous brûlons l'un pour l'autre !

Elle se redressa, voulut fuir, ne put que tomber dans ses bras :

— Non, non, je ne veux pas ! C'est impossible ! Edmond ! Edmond !... Nous sommes perdus !... Épargnez-moi !...

C'en était fait de l'austère algèbre de l'existence : il n'y avait plus de Minerve.

Elle pleurait, pleurait de joie, ineffablement malheureuse, jouissant pour la première fois de sa sainte faiblesse, abdiquant, dans un baiser de totale communion, toute son illusoire supériorité. Pâmée contre la poitrine d'Edmond, elle se sentait mourir, s'abîmer dans un océan de charité. Si le néant l'attendait au bout de ce vertige, elle se réjouissait d'agoniser, d'expirer avec lui, confondus pour jamais. Autour d'eux l'univers fulminait la réprobation et l'anathème, mais l'essor, la flamme de leur amour n'en jaillissait que plus démesurée. Et plus on les couvrait d'opprobres, plus ils touchaient au zénith des béatitudes.

Ils échangeaient leurs êtres, leurs destinées, leurs aspirations et ne se reprenaient qu'afin de pouvoir encore se donner plus totalement. Mystère où la fleur possédait la saveur du fruit, le fruit le charme et le parfum de la fleur. La dose, la mesure de félicités divines que peuvent s'assimiler sans éclater les fragiles prisons de nos âmes, nos amants l'épuisèrent en une seule nui Ils connurent tout ce que l'amour ouvre d'échap pées sur le ciel.

DES ANGLIERS

A Hubert Stiernet.

Une taverne du centre de la ville, en pleine nuit, à l'heure où il y a peu de clients...

Des Angliers a fini de manger et, las, il épie les allées et venues, au tapage des « Bon ! » des porteurs de bocks et de plats froids.

Les garçons blafards, vêtus de noir, sanglés dans leur veste, engainés dans leur long tablier blanc, ont un air louche, une obséquiosité fausse que dément leur vilain œil, leur mauvais sourire, leur voix de camelot.

Des Angliers plaint le pauvre petit « pompier », ıpprenti de ces ateliers de mangeailles : douze à ıatorze ans, une tête encore jolie de brunet, ais prenant déjà le pli, l'expression ambiguë et rvile, mercenaire. De grands yeux que des cer-

nes suspects agrandissent. O les souffrances et peut-être les infamies de l'apprentissage ! Avec son terrible esprit de suspicion et son flair trop subtil Des Angliers devinait les mystères de l'office et du lavoir. Initiations prématurées, cruautés, abus de pouvoir.

Des Angliers médite en écoutant pisser les robinets dans la vasque. Les fleurs du comptoir mêlent leur odeur de fane au rancis des fumets refroidis et des bouts de cigares.

Le petit pompier se prodigue d'un air ahuri. Tout le « personnel » s'arroge des droits sur lui comme un équipage sur un mousse. Des serveurs l'interpellent rageusement, d'une voix rogue, péremptoire ; d'autres lui commandent avec des flexions caressantes et d'insidieuses douceurs dont l'indulgence inquiète l'observateur pour le docile manœuvre, plus encore que les bourrades qu'on lui administre sans relâche.

— Du pain au deux !... Un couvert au six !

Derrière le comptoir, la caissière : l'expression stéréotypée d'une sidonie. Les murs couverts d'un peinturage où l'on démêle un vol de cigognes. Un couple finit de repaître : l'alphonse tourmente de son cure-dents la carie de ses molaires, l'autre main passée dans sa chaîne de maillechort ; la sou

peuse rit professionnellement et piaille à vide et regarde béatement, sans pensée, sans rien, rien, rien d'une femme digne d'amour. Elle taille en pièces une pelure de pomme, avec peut-être, mais bien lointain dans ce qui lui reste d'âme, le désir de déchiqueter le viveur suspect qui l'abalourdit de coups et d'ennuis...

Et l'attention de Des Angliers baguenaude mais toujours intriguée par le gracile « pompier ».

Heure et milieu excédants quoique stagnants, à la surface. Des Angliers scrute et jauge d'autres écots.

— Ces gens ont-ils du moût de bière sous le crâne, en guise de cervelle ? se dit l'amer psychologue.

Il n'en démord pas : le seul être intéressant de cette gargote est bien le petit pétras galopé et brimé par ses initiateurs. Du moins n'a-t-il pas encore eu le temps celui-là d'être trop bête ou trop méchant ! L'enfant va, vient, vire, toupillant, les yeux gros de sommeil, somnambulique, ne sachant auquel entendre de tous ces chefs bourrus ou captieux.

— Bocks... quatre ! L'addition du six !...

Et Des Angliers éprouve en ce moment l'envie d'affranchir, de libérer ce frêle manœuvre, en

commençant par l'envoyer coucher dans sa soupente. Pour l'arracher à cette atmosphère de goinfrerie aphrodisiaque, à cette antichambre de la maison de passe, il lui démangeait de chercher querelle à ce grand diable de rousseau, grêlé, à côtelettes, lippu, camard, les cheveux à la Capoul, qui affecte une façon sournoise, systématique, constamment préméditée de bousculer, de pincer, de rabrouer l'aide placé sous sa compromettante et venimeuse tutelle.

Avec des « Gare ! » et des « Bouge-toi donc ! » qui arrivent toujours trop tard, le rossard pousse l'enfant du coude et du genou, tandis que celui-ci se penche sur la corbeille au linge ou au pain, obstruant le passage de sa mince et délicate personne.

Mais à mesure que cette sympathie pour le souffre-douleur augmente, Des Angliers devient timide, redoute de se distinguer. Y a-t-il quelque chose de plus ridicule aujourd'hui qu'une bonne action ? A l'idée de l'interprétation la plus lâche, la plus diffamante que les chers amis donneront à cet acte de don-quichottisme, le consommateur trop timoré sent le rouge lui monter au visage. Il ne sera jamais assez circonspect ! Aussi ne dévisage-t-il plus que furtivement le petiot qu'il eût voulu rédimer..

Ah ! toujours la même chose : Des Angliers maudissait ce respect humain, mais se sentait tellement veule, tellement contraint qu'il n'aurait jamais rêvé même de s'en affranchir... Ah ! moralement, il était bien autrement esclave encore que ce mioche !

Il se hâta de régler.

Alors, ostensiblement, il donna un gros pourboire au grand garçon roux, à cet odieux braillard, transfuge de la barrière parisienne, forcé de migrer en Belgique, et il n'osa pas même abandonner la moindre monnaie au doux petiot, qui, sur l'injonction du brutal, l'aida à passer son pardessus.

— Voilà, Monsieur ! fit l'enfant d'une voix douce, oh ! si fatiguée, si nostalgique de sommeil, de couchette loin, loin de ce vestibule des lupanars !...

Des Angliers, ému, tout vibrant de sympathie, remercia du ton le plus rogue ; ne négligeant pas de saluer, oh d'un air protecteur, mais de saluer tout de même, le grand garçon roux.

Et dire qu'il eût voulu verser tout le contenu le sa bourse entre les menottes du petit manœuvre. Le racheter, l'adopter peut-être !

Il resta même deux mois sans oser retourner à

ce café, où il s'était rendu coupable d'une bonne, d'une généreuse et légitime pensée.

Chez cet étrange sensitif, que de sensations analogues secrètes, contradictoires, perverses. Des incompatibilités de l'action et de la pensée, l'une neutralisant l'autre, — même des conflits entre l'impression et l'expression, aboutissant à l'indifférence, à une abstention perpétuelle.

Ainsi, presque toutes ses heures il les passait avec des gens qui l'ennuyaient à mort et qu'il détestait. Contrariant, tuant, étouffant, rendant invisibles aux yeux de la galerie ses affinités surtendues vers les élus de son cœur.

Un esprit fort ! Quoi !

C'était l'avis de tous. O misère de nous !

TANTE MARIE

Homme de sang, de crime, assassin et voleur,
Ta mort à bien des yeux amoindrit ta souillure,
Et moi je toucherais, moi dont la main est pure,
Bien plutôt ta main que la leur !

MARIE O***

Combien de fois, aux heures crépusculaires, ne me suis-je absorbé dans la contemplation de ton lilial fantôme de phtisique, tante Marie, jeune sœur de ma mère, la benjamine de mon aïeule, ma sœur aussi ou mieux ma mère cadette ! Je ne t'aimai que par delà la tombe, car je ne possède de ton passage corporel sur cette terre que ce portrait peint qui te suggère adolescente au teint nacré, aux yeux profonds, aux noirs cheveux en bandeaux, douce tante Marie à la maladive et poignante beauté des fleurs lunaires et des étangs de minuit.

Quant à ton passage spirituel parmi les hommes, je préserve un souvenir plus puissant encore : ta pensée, ton âme réfléchie dans le miroir sonore des vers !

Aussi combien de fois, après m'être attendri le cœur aux rayons occultes, et presque jocondiens des grands yeux bleus de ton image, ai-je retiré de mon tiroir aux reliques les poésies que tu écrivis pour les tiens, pour tes neveux, pour quelques aimés, ô lettrée sensitive, grande âme délicate qui te consumais de pitié et de justice et qu'acheva de dévorer, plus ardent que la fièvre, le désir éperdu de l'avènement d'Amour.

Oui, je reprends ton touchant petit livre, chère exaltée, et je me récite pieusement ces vers de généreuse révolte et à la fois de pitoyable communion adressés *aux habitants d'Anvers la veille d'une exécution capitale.*

Ah ! quelle aspiration consolatrice et absolvante vers ce « mourant plein de vie » que tu conjurais dans ta nuit poétique, lointaine veilleuse de l'imminent supplicié !

Que je m'enorgueillis de notre parenté, ô sainte amie, quand, après avoir flétri les juges, les bourreaux et le Roi, leur chef, lui le dispensateur des grâces qui préféra donner la mort, tu glorifies et

consoles la victime : « Je toucherais, moi dont la main est pure, bien plutôt ta main que la leur ! »

Bientôt, à force d'épouser ta haine contre les coupeurs de têtes et de m'assimiler ta tendresse maternelle pour le misérable qui t'inspirait pendant sa nuit suprême tes strophes rédemptrices, ces strophes que tu lui envoyais comme les baisers de l'ange des pardons et des divines clémences, je me suis mis à le choyer en ton souvenir, ce supplicié, ton élu ; j'unis dans ma pensée sa pauvre tête ensanglantée à ton sidéral visage de sainte ; je confonds dans le même culte celle qu'endormait lentement la mort envoyée de Dieu et celui que fauchait la mort sacrilège complice des hommes !

La main de la sainte a touché la main du larron et les lèvres de l'ange prête à remonter au ciel ont oint le col ensanglanté du patient. Et l'homme proscrit par les hommes m'est devenu aussi sacré que la femme rappelée par Dieu.

Tante Marie, ta charité répare le crime d'Hérodiade, car au lieu de faire tomber la tête que tu baisas, tu la défendis, tu voulus en écarter le (uperet.

Combien de fois, aux heures crépusculaires, me ; is-je absorbé dans la contemplation du lilial ntôme de tante Marie jusqu'au moment où à

côté de la pâle apparition surgissait le chef plus pâle encore, le chef exsangue du guillotiné, la tête à la fois exsangue et sanglante.

Et j'ai recherché, dans les archives de l'époque, les moindres mentions de la figure et des gestes de ton protégé, de ton « pardonné », ô tante Marie, sœur de ma mère, ma mère cadette, tant filialement aimée par delà la tombe.

Il ne compte qu'un peu plus de trente ans, le tragique garçon, élancé, nerveux et puissant, taillé pour atteindre l'âge des patriarches, avec un visage régulier et pensif, à la rose carnation, autour duquel frisonne une flamboyante chevelure rousse qui semble crépiter à l'ardent soleil de juillet tandis que l'infâme charrette le cahote et le ballotte de la prison jusqu'à la Grand'Place.

Pourquoi ce grand gars au placide visage a-t-il assassiné son camarade de prison, pourquoi l'a-t-il recherché lorsque tous deux avaient fini leur temps ?

Pour le voler, a-t-il avoué lui-même aux juges, et les juges l'ont cru, ou bien ils ont fait semblant de le croire, de peur de toucher à des mystères insondables, faits pour effaroucher leurs couardes morales et leurs ignobles pudeurs !

Quoi ! le forçat serait allé tuer là-bas ce compa-

gnon, son frère de bagne, pour le dépouiller d'un pécule dérisoire, de quelques maigres sous, alors qu'il abonde de si dévalisables bourgeois dans la grande ville. Non, les loups ne se mangent entre eux que lorsqu'il n'y a plus de moutons gras dans les parcs et bergeries.

Mais respectons le silence du supplicié et ne lui demandons pas plus qu'il n'a voulu dire. Il préféra passer pour voleur que de profaner des sentiments intimes, et si là-bas, dans les bois d'une pauvre paroisse de sabotiers, il cribla de coups de couteau le visage de celui dont il avait tranché la gorge, du moins n'a-t-il jamais mutilé par une parole indiscrète la mémoire sombre et incendiaire de l'immolé.

Non, certes, ce gars ne fut pas un malandrin bassement et vulgairement cupide.

Je l'évoque songeur et réfractaire, sanglé dans ses vêtements de chaloupier et de loueur d'yoles, dans son jersey et ses bragues collantes, la visière de la casquette effrontément relevée, perpétuel siffleur, incorrigible baguenaudier, transgresseur absolu.

Les vagues insidieuses, peuplées d'invisibles mais très musicales sirènes, ont dû lui parler de maintes ivresses défendues, et, plus tard, aux

heures sédentaires et lâches du pénitencier, les murs, non-seulement barbouillés de préceptes et d'emblèmes subversifs mais saturés de fauves et délétères émanations, lui confirmèrent les incantations sournoises des vagues où fleurent les bromes, les iodes et les phosphores qui font monter les viriles sèves et se débrider les passions.

C'est dans son canot même, au bord de la rive, où il cuvait, étendu, l'alcool des libations furieuses, que sont venus le cueillir les gendarmes intrigués par ses ribotes et ses orgies extravagantes.

Se ruait-il dans la débauche en vulgaire bourreau d'argent ou buvait-il pour oublier ?...

Et, dans ce cas, quelle chose, quel être ?

Lui seul, ou toi peut-être me le dirait, ô bouche du portrait de ma sensitive parente !...

C'est en plein jour, en juillet, à la saison des cerises, qu'ils ont guillotiné le protégé de tante Marie, — à la saison des cerises, au mois par excellence de la Vie !...

A neuf heures et demie, la charrette le trimbal. le cahota, de la prison à la Grand'Place houleus noire, suante de foule affriolée, et même émou tillée.

Dans ce grouillis, il y avait encore plus de femmes que d'hommes ; il s'y pressait même de toutes jeunes filles. Et pas seulement des mégères et des harpies vomies par les sentines des quartiers sordides, mais beaucoup d'élégantes, des dames et des demoiselles qui, la matinée avançant et le soleil devenant intolérable, déployèrent leurs coquettes ombrelles pour préserver les lys et les roses de leur teint.

On était à la saison des cerises ; on criait même le fruit succulent dans la rue ensoleillée...

Et, justement, il se fit qu'une marchande de cerises encore toute mignonne, de douze à treize ans, avait suivi par curiosité, et aussi en flairant une extraordinaire chalandise, la marée humaine qui chassait toujours vers la Grand'Place.

Poussant sa charrette, elle s'est faufilée à travers le remous, et la voilà qui débite à l'envi les bigarreaux sucrés et les griottes agréablement surettes.

Une jolie tête séraphique au teint aussi lacté que le tien, tante Marie, aux traits effrayants de s énité. Et sa voix grêle, son cri guttural domine l brouhaha de la multitude.

Elle cria ainsi le fruit rouge et sapide, elle en ı ıdit par pochées et par jointées jusqu'à ce que

de furieuses oscillations dans la compacte cuvée de chair humaine eussent annoncé l'approche de notre misérable ami, ô tante Marie.

Alors elle se mit debout sur sa charrette et elle suivit d'un regard aigu le sillage d'une autre charrette soubresautant cahin-caha vers l'échafaud, et sur laquelle l'homme, notre homme, se tenait debout, lui aussi.

Au moment où le patient passe devant elle, le soleil semble la confronter avec lui, tant il fait flamber leurs chevelures d'un même roux cruel et aveuglant, la tignasse en partie rasée du plastique condamné et les frisons follets de la petite marchande de cerises. Et comme elle domine, tout comme lui, la houle des têtes haletantes, aux bouches bées, une voisine d'impasse qui la reconnaît s'écrie : « Sa fille ! »

Sa fille n'a pas entendu.

Elle n'a pas senti un instant la curiosité du populaire autant que celle des belles dames à ombrelles se porter sur elles; elle n'a pas même achevé le cri qu'elle jetait machinalement. A présent, ses grands yeux clairs d'enfant, ses yeux d froide innocence, monstrueusement féroces à forc de candeur, regardent, regardent là-bas, sans émc tion, ce que ces milliers de prunelles attendaier

depuis la nuit, et regardent, regardent avidement.

L'homme a lestement gravi les degrés de l'échafaud ; il s'avance au-devant de la plate-forme et salue, crâne et presque déluré, à droite et à gauche.

Le carillon entame sa courte ritournelle du quart avant dix heures, un air gai...

Elle regarde, regarde...

Et, pouf...

Avant la dernière note, une masse blafarde et rouge, cueillie en un éclair de couteau, a rempli et rougi, là-bas, un grand panier, et l'a rougi d'un rouge plus intense que celui des griottes et des bigarreaux empourprant de leurs luxuriances les paniers de la petite rousseaude.

Sa fille ! Mais s'aimaient-ils, seulement ?

Il est mort sans avoir révélé l'essentiel de sa tragédie et de sa passion...

Il mourut trop crânement pour n'avoir représenté qu'un vil détrousseur de pauvres diables. Sans doute, un plus impérieux et plus fatal mobile poussa son couteau de marin...

Tu sais, toi, son secret, et c'est peut-être ce qui fait plus énigmatique et plus apitoyé le sourire de ton portrait, ô tante Marie, et c'est à cette révéla-

lation que ton regard doit cette expression jocondienne qui m'attire, qui me navre, mais me rend aussi plus passionné de toi et de lui, tante Marie, veilleuse des suppliciés, ma touchante et maternelle initiatrice !

BURCH MITSU

A Fernand Brouez.

Onse vorderen waren vri,
En vri so bliven wi,
So lanc een hert dat lafheid haet
In eenen Keerleenboesem slaet.

(Nos pères étaient libres
Et libres nous resterons,
Aussi longtemps qu'un cœur haïssant la lâcheté
Battra dans une poitrine de Kerel.)

(Chanson des Kerels flamands.)

I

Autrefois je passais, chaque année, quelques jours à Ostende, non point « par genre » et pour être signalé sur une plage élégante parmi les riches les jouisseurs perpétuels, mais uniquement pour e retremper dans l'atmosphère salubre de l'O- an et m'imprégner de l'avifiante poésie des ysages maritimes.

Pour moi, notre littoral west-flamand est toujours cette farouche Kerlingalande des premiers siècles, qui tenait en respect les pirates normands et qui, fanatique de liberté, échappa longtemps au joug des Isemgrins, les tyrans féodaux.

En cette fin de siècle, durant la saison, les Isemgrins sont représentés à Ostende par la nuée des cosmopolitains, des banquiers, des juifs allemands, des courtisanes, des souteneurs en habit noir et des aigrefins de la haute. Mais les pires Isemgrins résident à demeure dans le pays et s'appellent armateurs, poissonniers, écoreurs, pour lesquels les Kerels d'aujourd'hui, nos pauvres marins, sont race taillable et exploitable à merci.

Les énormes caravansérails, les villas à noms exotiques et courtisanesques où s'installent les richards me plaisent assez, à condition de les voir de la pleine mer; la distance effaçant alors les mesquines rocailles et les placages de l'architecture à la mode pour n'en plus révéler que les vastes proportions et les grandes lignes bornant d'une façon presque imposante le panorama de la terre ferme.

Mais en eussé-je eu les moyens, encore me serais-je bien gardé de me faire rançonner et éc-

cher dans ces hôtels plus ou moins sublimes. Non, je descendais dans quelque petite hôtellerie du quartier populaire, mitoyenne de l'herberge flamande et de la britannique boarding-house. Avec sa façade ocre, chacune des fenêtres garnie d'un lattis vert derrière lequel écarlate le géranium, cette fleur pleine de bonhomie ! — la maison dégage une respectability tempérée de cordialité. A l'intérieur, tout reluit de cette propreté particulière aux navires de guerre. Aux trumeaux de la dining-room, quelques crabes géants alternent avec les réclames des grandes lignes de steamers et contrastent de toute leur difformité avec les mutines figures de babies et de misses chromolithographiées dans les Christmas numbers.

Mais je hantais, de préférence, la salle du devant, le cabaret même, plus topique, plus accueillant encore. Surplombant le zinc poli du comptoir, des pintes de calibres variés alignent leurs régiments bien fourbis et attendent leur mobilisation pour les batailles d'ale et de stout. Gigots et roastbeefs froids, jambons d'York imposants et majestueux l'égal de queen Victoria sanguinolent sous des loches qui sont de véritables coupoles de panéons, et, de temps en temps, avec un geste d'oresse apprivoisée, la bazine, une Ostendaise

britannisante, après avoir repassé son coutelas, découpe une large tranche que le capitaine de navire, le mate de chaloupe, le yachtsman, le débarqué de la malle reluquent d'un œil carnassier.

O la confortable et ragoûtante auberge !

Le plaisant va-et-vient des gens de mer, depuis le petit mousse imberbe et joufflu jusqu'au timonier hirsute qui s'y amènent, bras ballants, jambes roulantes. Ce sont des Français de Dunkerque pataugeant jusqu'aux fesses dans des bottes béantes, aux hardes lâches et débraillées, d'un blanc douteux, striées de viscosités, coiffés d'une manière de casque à mèche, porteurs de noms superbes comme des appels de clairons bibliques : Marie-Saint-Esprit-des-Anges ! — des Anglais, en gros bleu, au béret rejeté en arrière, moins hâbleurs, plus propres, mais hargneux et despotiques ; puis les pêcheurs ostendais mêmes, d'aspect et d'allure placides, de beaux gars, les meilleurs enfants de la terre, un peu dépaysés, gauchis jusqu'à en paraître piteux et godiches dans cette taverne cosmopolite où leurs concurrents de Grimsby et de Ramsgate, autremes protégés et défendus par leur gouvernement q nos marins belges, se comportent comme *at hon*

A certaines intonations, à des échanges de regards, à des lampées qui sont des défis, je pressens plus d'une fois que des parties de boxe et de couteau se lient d'une tablée à l'autre.

Quoique notre baes, un grand diable d'*English*, ancien forban, demeuré quelque peu contrebandier, penche naturellement du côté de ses compatriotes, il se pique d'impartialité et il expulserait l'agresseur quel qu'il fût, de sorte que les chamaillis qui couvent et s'alimentent ici dans les fumées du houblon et de l'alcool, n'éclatent généralement qu'au dehors, plus loin et plus tard.

En attendant, les heures s'écoulent benoîtement en veillées vocales et chorégraphiques. *Song and dance !* Séances dont les étrangers font les frais. Romances d'un bleu de myosotis, chantées avec une componction de première communiante par des gabiers barbus et mal équarris qui font rouler à bord des jurons plus âcres que leur chique et plus abondants que leur salive ! Et des bourrées ! Et des bagpipes ! A mesure que les pieds du danseur, un pilotin membru, tricotent de plus en plus v tigineusement, sa physionomie devient de plus e plus grave et se revêt d'on ne sait quelle ex- p ssion nostalgique. Puis, sa performance ache- v souriant, il fait la collecte au profit des petiots

d'un ancien qui a bu le grand coup ou, simplement — pardi, il a raison de l'avouer, la monnaie n'en pleuvra pas moins dans son béret — au profit de l'équipage en bordée.

Que de soirs déjà lointains, de maritimes et taciturnes soirs passés, en fumerie, en beuverie, à observer, à écouter, à m'angoisser délicieusement, comme en un rêve ! La béate torpeur après les baignades et les excursions de la journée ! Dans la porte ouverte s'encadre, de plus en plus sombre, le velours bleu de la nuit où le rubis d'un fanal au sommet d'un mât scintille à côté du brillant d'une étoile... *Good night.* Les matelots lourdement démarrent, et leurs pas traînards s'éloignent, cadencés. Mais, à l'écart, dans les ténèbres des quais extrêmes ou dans le dernier bouge ouvert aux hourvaris et aux bagarres noctambules, éclate le cri de ralliement des anciens Kerels : *Harop ! Harop !*

Sous le Flamand abalourdi et passif reparaît le cher mauvais coucheur des Communes. En garde, les Anglais ; toi, le roucouleur de cantilènes, et toi, le talonneur de gigues ! En garde ! *Harop ! Harop !*

Le matin, en ouvrant ma fenêtre, je contemple les bateaux de pêche alignés côte à côte, rappor-

chés frileusement, agitant au sommet de leurs mâts une petite langue de drapeau. Un peu plus tard, ils ont disparu comme par enchantement. Le bassin est désert. Pas une barque n'est restée au port. Elles ont prestement déployé leurs voiles et, remorquées par équipes jusqu'à la sortie du chenal, elles ont repris la mer à marée haute. En revanche, quelques heures après, à condition que la mer soit propice, toutes seront revenues à quai. Ainsi les pigeons s'envolent et migrent de compagnie.

Devant moi se dresse le bâtiment de la minque dont la cloche sonne les périodiques criées comme autant d'angelus. La minque, toujours saturée d'un encens vireux mais salubre, regorgeant d'offrandes entassées dans les cloyères et les bannettes, et charroyées du quai par des mousses et des poissonniers musclés. Et les chasse-marée attendent sur un rail de raccordement avec la gare, le moment d'apporter tout ce poisson aux voraces terriers. Vides, — le dimanche, par exemple ou dans la soirée, — ces grands wagons servent de théâtre aux sublimes parties de cache-cache des chalottins et des bambines fagotés comme leurs parents, héritiers rougeauds et poupards d'une race extraordinairement prolifique. Future chair

à poisson, ces gamins rieurs affectent déjà l'allure balancée des loups de mer ! Combien de ces délurés espiègles mourront sur la terre ferme ? Car il s'en faut que la mer soit toujours la chatte caressante qui flatte et câline de ses vaguilles festonnées les mondaines des beaux mois d'été.

Il s'en faut aussi qu'elle se montre nourricière généreuse pour ceux qu'elle attire sur ses abîmes ; d'ailleurs, elle aurait beau prodiguer les pêches miraculeuses, le meilleur, la presque totalité du gain remplit les coffres d'âpres et cupides courtiers.

Que d'angoisses lorsque la mer a ses fureurs noires et qu'elle s'agite comme en mal d'enfant, car ses gésines préparent des mortuaires au lieu d'annoncer des naissances ! Heureuses, les Ostendaises, quand il n'y a pas d'absents, quand toutes les barques sont rentrées ! Ces jours de tourmente, il y a foule sur l'estacade ; les femmes guettent à l'horizon la voile du père, du mari, du frère, du fiancé, du fils bien-aimé. Ces jours-là, les cheminées des masures n'arborent pas, à l'heure de midi, la joyeuse fumée. Et les derniers écus, destinés à tromper la faim, se fondent, pour tromper les angoisses, sur les comptoirs des cabarets ! En ces jours-là aussi, la marmaille, accrochée a

jupes des ménagères, criaille et, l'estomac vide, n'a pas le cœur au jeu !

Et comme s'il ne suffisait pas des bourrasques pour décimer cette population compacte, de temps en temps le typhus, le choléra, la variole distribuent quelques coups de balai dans ce grouillis de misérables qu'on croirait, à les voir peiner si dur, ne pas souhaiter mieux que d'être supprimés une bonne fois ! Et pourtant le pullulement recommence de plus belle. Et pour un naufragé, il y a toujours six nourrissons. Le père entre dans la nuit sous-marine, avant que son dernier-né voie le jour ! Chaque été les pots de géraniums arborés aux fenêtres des bicoques n'épanouissent pas une fleur de moins, et les ménages comptent toujours le même nombre de petiots !

Les vieillards, au seuil des portes, semblent presque aussi nombreux que les mères et les bambins, car il faut croire que l'Océan est surtout friand d'hommes dans la fleur de l'âge. Les veuves de plusieurs époux ont des enfants de plusieurs lits, on pourrait dire des orphelins de plusieurs tempêtes. Le dernier mari est souvent à peine plus âgé que le fils aîné !

Que de flâneries par les petites rues batelières, laides, oh oui ! sales et trop droites, mais si pitto-

resquement habitées. Et l'aspect de ville joujou, aux maisons bariolées comme celles des boîtes de Nuremberg, que présente le quai des Pêcheurs, vu de la plaine entourant le nouveau phare.

Je m'arrête devant les éventaires des échoppes et régale les marmots, aux prunelles élargies par de gourmandes convoitises, d'une livre de bigarreaux ou de cerises noires. Les commères prennent le frais sur le pas de leurs portes, remaillent les filets ou tricotent pour leurs hommes un de ces jerseys de laine bleue, sans couture, — comme la tunique du divin maître, — dans lequel se moulent les torses bombés. Que de crépuscules passés à contempler ce quai des Pêcheurs avec ses allées et venues de matelots !

A les juger sur leurs allures, on prendrait ces solides maroufles pour les ouvriers les plus paresseux de la terre. Ils promènent leurs grandes carcasses flegmatiques et charnues le long des quais, sur les estacades, ou s'allongent à plat ventre et baient aux nuages et scrutent au plus profond de l'horizon les voiles des camarades. Quelques-uns sont briquetés, d'autres ont des physionom ligneuses et basanées; presque tous ont la p aussi dure que le pain noir qu'ils mangent. A voir batifoler entre eux, ou s'éterniser devan

verre de bière, on se méprendrait sur leur énergie et leur activité.

Pendant la saison, ceux que la pêche n'occupe pas guettent, sur l'estacade, le passage des clients, pour leur proposer une promenade en mer, dans l'un de ces petits canots à voiles garés au pied des pilotis rongés de varechs. Neuf fois sur dix, le flâneur passe, importuné. Moi-même, au début, je faisais à peine attention à ces humbles industriels, et écoutais avec impatience le boniment qu'ils me baragouinaient en un français de contrebande :

— Un bon petite brise pour un petite tour en mer, Monsieur ?... Un joli bateau et un bonne matelot, Monsieur ?

Un jour cependant, la figure d'un de ces braves garçons indiqua tant de supplication et de contrariété à mon refus, que sur le point de passer outre, je consentis à frêter sa coquille de noix. Il godilla son embarcation jusqu'à ce que nous fussions sortis du chenal. Puis il se mit en devoir de guinder son mât et de brasser sa voile.

C'était un grand blondin, au teint briqueté, membru et robuste comme un homme fait, quoiqu'il n'eût pas encore l'âge d'un conscrit. La bouche charnue et songeuse, parfois mutine, démasquait des dents extrêmement blanches et

saines. De ses yeux bleus, de ce bleu profond et enveloppeur des chaudes nuits de juillet, coulaient des regards expansifs. Visage ouvert et candide, dont l'expression caressante et débonnaire contrastait avec la carrure imposante et les ronds biceps du sujet. Le jersey enfoncé dans ses bragues collantes, une courroie jaune serrée à la taille ; sur la tête, la petite casquette des marins d'Ostende, un peu rejetée en arrière : dans cet accoutrement sommaire ses gestes avaient une liberté, une assurance et une véritable grâce. Aussi porté que je sois pour les gens du peuple, celui-ci me revenait particulièrement.

Je me mis à converser avec lui, et il faut croire que je lui inspirai confiance et qu'il devina ma sympathie, car il m'apprit dès cette première promenade un tas de particularités sur sa personne, sa famille, sa condition et son métier.

Il s'appelait Burchard, ou plutôt, par abréviation et plus familièrement, Burch Mitsu. C'était le second de cinq frères, dont l'aîné, de deux ans plus âgé que lui, pêcheur et marin modèle, était engagé pour la navigation hauturière et se rendait, comme les marins de Paimpol, jusqu'au Groenland, à Terre-Neuve et en Islande, à chaque saison de la morue. Burch me vantait ce gra

frère avec une admiration lyrique et rêvait de marcher un jour sur ses traces.

En attendant, il faisait son apprentissage à bord des bateaux qui vont pêcher le poisson côtier. J'avais plaisir à entendre ce brave garçon me parler de lui et des siens. Il me disait avec tant de simplicité leur vie de labeur et de périls; leurs salaires dérisoires ; les soucis que causaient à leur mère, demeurée veuve, les tout jeunes frères et sœurs, une véritable couvée, tout un petit monde qu'il fallait nourrir et surveiller, et pourvoir de sabots, et tenir en bonne santé ; il me parlait avec un tel abandon, une effusion si flatteuse pour le confident de ces détails intimes, que je ne me lassais pas de l'entendre. Tout en causant, il manœuvrait le mât et la voile. Sa silhouette fière se découpait sur l'immensité du paysage. Plus d'une fois, en l'entendant, je me rappelai ce passage de Gœthe où Werther parle de l'impression que lui procure une idylle d'amour racontée avec le plein accent de la passion vraie par le valet de ferme i en est le héros. Le mâle et doux langage était ıprégné de la notion du devoir compris dans n sens le plus hautain et tout y vibrait de l'amaité sans phrases d'un de ces chauds et pantes cœurs du peuple, d'une de ces natures vier-

ges et presque infantiles, d'impulsion logique, d'instinct juste, de compréhension généreuse, qui ne connaîtront jamais les transactions viles, les subterfuges et les félonies.

En voilà un, me disais-je, qu'il serait difficile, mais bien dangereux, de pousser à bout ! Une fois hors de ses gonds, il n'y rentrerait plus !

Je m'attachais de plus en plus à ce compagnon et renouvelais souvent mes excursions le long du littoral jusqu'à Knocke, d'une part, jusqu'à La Panne, de l'autre.

L'habitude de sa présence s'invétéra à tel point que les matins où un contretemps m'empêchait de m'embarquer avec lui, un vide se creusait dans ma journée. Parfois aussi, il avait été engagé par d'autres clients, et je me voyais forcé, plus pour lui faire plaisir que par goût, de louer la barque et de me contenter des services d'un camarade, à qui le digne garçon me recommandait. J'ai même souvent pensé, par la suite, que mon ami ménageait ces occasions pour faire profiter de son aubaine un concurrent moins avantagé et plus nécessiteux que lui. Aucune délicatesse native devait lui être étrangère. Je n'eus, d'ailleurs jamais à me plaindre de ces remplaçants. C'étaie de braves marins comme lui, qui, loin de ch

cher, comme c'est généralement le cas à cette époque d'âpre lutte pour la vie, à lui enlever sa pratique et à l'amoindrir, à le « débiner » pour mieux se faire valoir, disaient de lui tout le bien imaginable, me vantaient son talent professionnel, confirmaient ce que je savais de son intéressante famille, enchérissaient même sur des traits que sa modestie l'empêchait de publier.

Cette année encore plus que les autres, je vis s'approcher la fin de mes courtes vacances avec un sentiment de tristesse et d'appréhension.

La mer me captive et me béatifie à tel point que je ne l'ai jamais quittée, pour rentrer dans la grande fournaise citadine, sans un crispant serrement de cœur. Et c'est presque navré jusqu'aux larmes que, dans le train, le nez collé à la vitre, je vois décliner la silhouette du phare derrière la bordure d'arbres prosternés par le vent d'ouest !

A présent que j'avais trouvé une âme parfaitement adéquate à la contrée de mes délices, un être qui s'harmonisait avec cette nature patriale, mon départ devenait plus cruel encore ! Quelque superbe que soit une région, j'estime, à l'encontre de beaucoup de misanthropes rustiques et de paysagistes boudeurs, que l'homme en demeure le véritable centre, le plus éloquent foyer. Souvent, il

suffit d'un être humain, d'une créature bellement autochtone, pour condenser et résumer la nature d'un pays, voire d'une race, avec toute l'intensité et la magnificence du symbole.

Ainsi, je le répète, ce simple ouvrier — qui ne soupçonna jamais quelle prépondérance il revêtait à mes yeux — m'incarnait à la fois le mystérieux et toujours jeune océan et la noblesse stoïque et intrépide du métier de marin. Des générations de naufragés sublimes revivaient et sympathisaient en l'épanouissement de sa blonde jeunesse. Ce pauvre diable, ce paria était corrélatif aussi de la patrie flamande et, avec son masque à la fois résolu et placide, viril et touchant, c'est ainsi que je me figurais les Kerels ou les Pieds-Bleus, la terreur des Isemgrins et des Normands. Mais plus encore que tout cela, un charme mystérieux, indéfinissable, que je ne m'expliquai que plus tard, me retenait auprès de ce matelot fruste et illettré. Souvent, dans son discours et dans sa physionomie, dans ses gestes les plus simples, dans ses attitudes pendant les manœuvres de notre barque, dans toute sa personne enfin, en dépit de la signification et de la portée actuelle de ses paroles et de ses mouvements, surgissait un prestige occult et virtuel. En l'écoutant et en le regardant, j

songeais — je n'aurais su dire pourquoi — à de généreux sacrifices, je l'associais à des pressentiments aussi mélancoliques que des regrets. Je l'avais devant moi et déjà il m'était mémorable, je dirai même légendaire.

Plus d'une fois me venait aux lèvres ce refrain de ses très arrière-ancêtres : « Nous allons chanter les Kerels. Ce sont de mauvais gredins. Ils veulent dicter la loi aux chevaliers et portent leur bonnet de travers ! » Aujourd'hui je m'explique cette voix passionnée, cette allure lointainement tragique et cette lumière bizarre et fatidique qui le nimbait à certains moments !

Mon dernier soir d'Ostende flatta et exaspéra singulièrement ces mystérieuses dispositions sympathiques. J'étais resté longtemps avec Burch sur la digue, au pied de l'ancien phare, à contempler et à écouter la mer. Depuis des heures nous ne parlions presque plus. Il fallait nous résoudre à rentrer. Au moment de la séparation, nos mains demeurèrent longtemps étreintes : « Alors, à l'année prochaine, lui dis-je, à moins que d'ici-là vous ne consentiez à vous aventurer un jour à Bruxelles. »

Mais à l'idée de s'engager à l'intérieur des terres, pour toute réponse Burch tourna filialement ses regards vers la féline hypnotiseuse et les

ramena ensuite vers moi, avec un bon sourire incrédule, exprimant plus éloquemment que des paroles l'absolue incompatibilité de ce voyage avec sa personne, — avec son destin peut-être.

La mer grondait, chantait doucement ; elle avait l'air de faire le gros dos. Or, en ce moment de nos adieux, comme si l'élément despotique, suzerain absolu de mon féal camarade, devenait envieux de notre intimité, une grosse vague s'éleva là-bas, au-dessus de la nappe à peine agitée, bondit vers nous et, phosphorescente, en s'éparpillant sur le brise-lames, crépita comme un lointain feu de peloton.

II

Cependant juillet revint et, avec ce mois, les quelques jours de trêve si impatiemment attendus. A mon arrivée à Ostende j'eus bientôt relancé mon ami de la saison passée. C'était toujours le même brave, superbe et cordial garçon. Et dès notre nouvelle rencontre nous nous retrouvions ajustés, nos caractères s'emboîtaient comme si nous ne nous étions jamais quittés. Un air plus grave, plus préoccupé me frappa chez mon fé camarade et perça sous les éclats de sa belle hu

meur. Dans la voix mâle et cuivrée, au métal généreux qu'on aurait dit coulé dans le même moule que les bourdons des beffrois communiers, grattaient, rauquaient des notes étranglées et sourdes révélant une préoccupation, un souci qui demandait à s'épancher. Sa fierté l'empêcha longtemps de me confier cette peine et aussi désireux que je fusse de provoquer sa confidence, je craignais de l'effaroucher en le questionnant directement. Je remarquai aussi que plus je lui parlais avec bonté pour l'amener à m'ouvrir son cœur, plus sa voix rude et ferme tremblait et s'engorgeait ; et plus ses yeux vaguement brouillés de larmes démentaient le loyal sourire de ses lèvres. Le digne Burch ne plaisantait plus avec sa rondeur et sa gaillardise habituelles dans ce ragoûtant et pittoresque dialecte west-flamand, langage aux flexions insinuantes, se perdant en un gazouillis de voyelles, dont les molles intonations jurent avec l'air crâne et les gestes énergiques de ceux qui le parlent.

Un jour, las de sa contrainte, je me décidai à lui demander nettement ce qui lui pesait sur la poitrine. Il essaya de protester, de se récrier en enflant la voix et en éclatant de rire, mais je ne fus pas dupe de cette fausse hilarité et j'insistai, me fâchant presque, froissé par sa méfiance :

« Vous n'avez donc aucune amitié pour moi ? » finis-je par lui dire. A ce reproche il fondit en un flux de paroles lourdes et crispantes comme autant de sanglots qui menaçaient à tout instant de tourner en larmes et qu'il déguisait sous une toux convulsive. Il m'avoua et me dépeignit sa gêne profonde, celle des siens, celle de tous ceux de son métier. De plus, la conscription le guettait cet hiver, et ce n'est pas un gaillard fait comme lui qu'on exempterait du service s'il tirait un mauvais numéro ! Leur dangereux et pénible labeur ne rapportait presque rien, alors que les nécessités de la vie augmentaient de jour en jour. Ils ne pêchaient pas moins de poisson cependant ; ils montraient toujours autant d'ardeur et d'énergie au travail ! Comment se faisait-il alors qu'autour d'eux on s'enrichissait, on vivait dans l'abondance, sans un mauvais jour, en se croisant pour ainsi dire les bras ! Pourquoi les travailleurs étaient-ils seuls à pâtir ! « Est-il juste, Monsieur, disait Burch, que nous ayons si peu de pain ? Chaque jour le bourgeois rogne sur la maigre ration qu'il nous accorde. Nous ne leur coûtons pas grand'chos cependant, aux patrons ! Du moment qu'il y a quoi manger nous sommes contents de notre so Notre luxe, c'est un peu de braise dans la chauf

rette de grand'mère, un mouchoir de couleur ou une bague en argent pour notre promise, un caramel, un *babeleer* pour les mioches, des pantoufles à fleurs ou des bottines à piqûres de fils de couleur et à très hauts talons pour faire le brave et nous ballader avec nos amies après la besogne, une poignée de *censs* encore au fond du gousset de notre bonne culotte de drap noir — neuve depuis Pâques dernière — juste de quoi battre quelques *flikkers* dans les salles de danse du port et vider au même verre un ou deux litres de bière brune en grignotant une tranche de *scholle* (1) qui rend la boisson plus caressante au gosier ! Jusqu'à présent ces douceurs ne nous étaient pas refusées ! Nous prenions gaîment la vie et s'il survenait une contrariété, ma foi, celle-ci passait comme une nuée ; nous mordions plus rudement notre chique, voilà tout ! »

Sur ces entrefaites, Gust, le frère aîné de Burch, le digne pendant de mon inséparable, mais plus hâlé, plus massif, déjà barbu, la vivante image de ce que Burch serait devenu dans deux ans, était revenu de la grande pêche et, en mer, un jour que

(1) *Scholle*, carrelet; *flikkers*, entrechats; *censs*, deux cenes; *babeleer*, sucrerie favorite des enfants du peuple.

je les avais loués tous deux, ce Gust me compléta le tableau de la situation pitoyable des marins de notre littoral :

Les écoreurs, c'est-à-dire les commissionnaires qui se chargent de vendre la cargaison d'un bateau de pêche moyennant un pour-cent véritablement usuraire, se liguaient avec les armateurs et les gros poissonniers contre les infimes manouvriers de la mer. Et comme s'il ne suffisait pas de ces écoreurs, ou plutôt de ces écorcheurs, pour rançonner les pauvres diables, l'ogre État et l'ogre municipal, représentés par un tas de gabelous et de recors, achevaient de les dépouiller des deniers obtenus au prix de tant de luttes et de périls. Enfin, ceci pour le coup de grâce, l'étranger faisait, sur le marché d'Ostende même, une concurrence désastreuse aux marins belges. Oui, les gros marayeurs ostendais, au lieu de favoriser leurs pauvres concitoyens, les pêcheurs indigènes, leur préféraient les Anglais et les Français !

Ainsi, ayant pris la mer vers la fin de juin, la flottille islandaise dont Gust faisait partie avait été précédée au port par un gros arrivage de bateau boulonnais et la présence de la morue des Français avait abaissé à la minque la morue ostendaise de dix francs par panier, de sorte que celu

ci ne valait plus que soixante-dix francs. Pour ajouter à l'amertume de Gust et de ses compagnons, c'était à la consignation d'écoreurs et d'armateurs ostendais que les bateaux de Boulogne étaient venus vendre leur pêche.

— « Et dire que lorsque tout se passe pour le mieux nous gagnons à peine de quoi subsister ! ajouta l'aîné des Mitsu. Jugez-en, Monsieur : un sloop est généralement monté par quatre hommes et un mousse, commandé par un patron. Après une pêche qui dure, lorsque le temps est favorable, sept à huit jours, — je parle de la pêche ordinaire dans la mer du Nord, — mais qui se prolonge beaucoup plus longtemps lorsque la mer est mauvaise et le vent contraire, le bateau regagne le port avec une cargaison valant en moyenne cinq cents francs. L'armateur commence par retenir de cette somme le total des frais de remorquage, droits de minque, prix de la glace, total qui monte bien à deux cents francs. Il s'attribue encore quinze pour cent pour les avaries et l'usure de la barque, pour l'entretien des cordages, ce qui fait soixante-quinze francs. Restent donc deux cent vingt-cinq francs de bénéfice, dont chaque homme de l'équipaqe ne touche que cinq pour cent, soit une douzaine de francs. Et c'est avec ces douze

francs que le pêcheur est obligé de faire vivre sa famille !

Non seulement les étrangers, avec la complicité de nos protecteurs naturels, viennent nous arracher de la bouche cette misérable croûte de pain, mais nous sommes persécutés et spoliés de toutes façons par nos concurrents dans les pêcheries de la mer du Nord. Ils ne se bornent pas à nous fermer leurs ports et leurs marchés, mais ils voudraient encore nous empêcher de prendre le poisson. Quant au gouvernement belge, la protection qu'il nous accorde est tout bonnement dérisoire ! »

Et Gust, entrant dans des explications détaillées, me raconta les conflits entre chalutiers belges et harenguiers anglais. Les chalutiers pêchent au moyen d'un filet en forme de sac. Celui-ci, rattaché, à l'aide d'un câble solide, au bateau qui dérive avec la marée, drague le fond de la mer. Le harenguier, lui, use de filets perpendiculaires plongeant à plusieurs mètres sous l'eau et s'étendant sur un espace d'une lieue et plus, retenus par des bouées qui flottent à la surface. Le b teau harenguier, amarré à cette muraille flottan garde une immobilité relative, tandis que le cl lutier se livre à de continuels déplacements. Il

résulte que lorsque dans sa course le chalutier rencontre les filets du harenguier, il ne peut avancer qu'en relevant son filet et en perdant parfois plus d'une heure que dure cette opération, à moins de passer outre, brutalement, et de déchirer les engins obstruant sa route. C'est à ce moyen expéditif que les chalutiers, de loin les plus nombreux, les Belges aussi bien que les Anglais, les Hollandais et les Français, recouraient presque chaque fois au début, exaspérés qu'ils étaient par les barrières qui se dressaient dans toutes les directions devant eux. Mais les honnêtes English se défendirent d'user jamais de ces pratiques violentes et en attribuèrent le monopole exclusif à nos pêcheurs flamands. Ils donnèrent même le nom de *belgian devil* ou diable belge à l'un des instruments tranchants employés pour perforer les filets des harenguiers et ils exhibèrent cet outil destructif, en manière de pièce à conviction, pour accabler leurs rivaux, dans tous les procès ou enquêtes provoqués par des différends entre pêcheurs des deux nations.

Nos simples matelots, à commencer par Gust Burch Mitsu, se disaient avec la logique primordiale des *Kerels*, les anciens aborigènes, que mer étant libre, nul n'a le droit de s'y implan-

ter à l'exclusion des autres, et partant ils estimaient que l'emploi du diable belge ou de tout autre diable du même genre n'avait rien de criminel. Longtemps donc, ils ne se firent faute de frayer, à coups de hache et de tranchet, un chemin à travers les rets des gêneurs, et de mettre en capilotade les filets des harenguiers. Toutefois, depuis la convention de La Haye, nos gaillards, soi-disant mieux éclairés sur leurs devoirs, ont délaissé ces pratiques sommaires. On ne trouverait même plus à bord de nos chaloupes ostendaises un seul des engins prohibés. Cela n'empêche pas les Anglais de nous accuser comme devant. Le préjugé s'invétère surtout à Lowestoft, où les tribunaux se montrent d'une partialité outrageuse à l'égard des marins flamands. Lorsque ceux-ci ne sont pas poursuivis pour avoir lacéré les filets des harenguiers britanniques, on leur cherche chicane à propos de la disposition de leurs feux. D'autres fois nos pêcheurs auraient menacé ou assailli les étrangers, comme s'il pouvait raisonnablement venir à la pensée de l'équipage d'un sloop ostendais, composé tout au plus de cinq o six placides matelots, dont un gamin, d'aborder d'*assaulter*, comme disent les insulaires, un h renguier monté au minimum par dix formidable

gaillards. Enfin, les chicaneurs d'outre-mer poussent l'acharnement contre nos malheureux compatriotes jusqu'à les accuser de résistance aux croiseurs britanniques qui les surprennent en état de contravention, comme si un infime petit bateau, équipé de la manière qu'on vient de voir, s'aviserait jamais de lutter contre quarante à soixante-dix *bluejacks* de la marine royale, armés de carabines, sans parler d'une réserve d'armstrongs et de hotchkiss.

Je rapporte, ici, une grande partie des renseignements que Gust Mitsu me procura sur la condition des pêcheurs belges comparée à celle des étrangers, car ces particularités feront mieux comprendre les événements que cette condition, précaire jusqu'à en devenir inique, allait amener.

Gust me raconta encore qu'il était avéré que maintes fois les armateurs britanniques poursuivant les Belges pour de prétendues *nuisances*, par exemple pour la destruction de leur matériel de pêche, avaient envoyé en mer des engins détériorés et hors d'usage, dont ils se faisaient ingénieusement payer le remplacement par nos débonnaires compatriotes.

Si la grande pêche ne rapportait guère, l'autre était plus ingrate encore. Burch me conta que les

poissonniers riaient au nez de sa fiancée lorsqu'elle s'avisait de demander trois francs d'une manne de crevettes contenant une dizaine de kilos. Ils lui mettaient le marché à la main et il lui fallait bien passer par leurs exigences ou sinon les exploiteurs s'adressaient à une pauvresse plus coulante, peut-être, hélas, plus dénuée, plus désespérée encore. Et dire que dans les restaurants une poignée de crevettes servie, en hors d'œuvre, allait jusqu'à des deux et trois francs !

— Ah, se demandait le pauvre garçon, pourquoi ces riches messieurs et dames ne traitent-ils pas directement avec nous ? Pourquoi cet entêtement à enrichir les gros boutiquiers, les fournisseurs qui nous accordent à peine un liard pour ce qu'ils revendront une pièce d'or !

Et je songeais qu'à tous les échelons de la vie économique, les intermédiaires jouaient le rôle d'affameurs. La disproportion entre le gain du salarié, du principal facteur de toute production et celui du marchand roublard et parasite criait vraiment vengeance à l'avenir, au siècle de demain ! Et je déplorais cette paresse, cette bé d'indolence, cette sotte vanité du millionnaire q paie au mercanti sans marchander, sans broncher des sommes fabuleuses pour la denrée à la co

quête ou à la fabrication de laquelle le misérable, serf de la glèbe, de l'océan, du charbonnage, de l'usine ou de l'atelier de couture n'a ramassé que tout juste de quoi ne pas crever de faim ! Et, en me faisant ces réflexions, je me sentais devenir bien plus enragé, bien plus révolté que les victimes de cette abominable exploitation et je ne savais lequel était le plus inouï, de la résignation et de la mansuétude de l'indigent ou du cynisme des oligarques !

Ces huit jours de vacances s'écoulèrent pour moi dans un état de malaise et d'énervement. Je ressentais profondément la détresse ambiante et Burch ne m'eût-il pas confié les tribulations qui l'accablaient, lui et tous ceux de son métier, que la rue, le quartier des pêcheurs, jusqu'aux façades de leurs bicoques, jusqu'à la lourdeur même de l'air qu'ils respiraient me les auraient révélées.

Les orgues de Barbarie et les orchestrions des cabarets voisins de mon auberge, les moulins à musique qui si souvent m'avaient empêché de dormir et fait pester les nuits du dimanche et du lundi, n'accompagnaient plus les ébats des lourds danseurs fringuant entre eux ou accolés à leurs bonnes amies ». Plus que jamais les marins des diverses nationalités faisaient bande à part. La

hargne, la provocation, la haine transpiraient dans les moindres gestes et dans les plus indifférentes paroles des Ostendais, d'ordinaire si conciliants. A présent des rixes éclataient tous les jours et les batailleurs n'attendaient même plus pour en venir aux prises, les heures nocturnes et les endroits écartés, mais en plein midi la police devait intervenir dans les échauffourées et conduire au poste des pugilistes ou des joueurs de couteau.

Dans la ville neuve et mondaine, sur la digue fashionable, on ne se doutait pas de cette fermentation de sombre augure et c'est à peine si un écho de ces chamaillis défrayait incidemment les conversations des tablées d'hôtes ou se mêlait aux potinières parlotes de la plage. Un temps superbe contribuait à bercer le monde élégant dans son bien-être opulent et sa végétative quiétude. La chaleur, cette année, était même telle qu'elle en devenait insupportable partout ailleurs qu'au bord de l'océan. Jamais, de mémoire d'Ostendais, difficiles à contenter cependant, la saison n'avait été aussi rémunératrice. Hôtels, villas, pensions regorgeaient de baigneurs.

Aux heures d'exhibitions mondaines c'était, sur l'estran, devant le « carré » des bains, un éblouissement de toilettes claires savamment chiffonnées.

une corbeille de professionnelles beautés de tous les pays du globe autour desquelles bourdonnait, en des flirtages ostensibles, l'essaim des jeunes bêtas insupportables d'arrogance et de fatuité.

Les soirs, au Casino, on dansait et on jouait avec rage. Les concerts panachés du Kursaal remémoraient aux abonnés des Opéras et des Bouffes les grands succès de l'hiver précédent ; Wagner alternait avec Delibes et la valse des *Maîtres Chanteurs* s'acoquinait aux pizzicati de *Silvia*.

Cependant, les pêcheurs flânaient et chômaient en plus grand nombre que d'ordinaire. Ils mettaient une certaine jactance bourrue à encombrer l'asphalte du promenoir et ils accaparaient d'un air torve, des heures, sans démarrer, les bancs commodes réservés à l'indolence des promeneurs du high-life.

En rue, les musards ne s'abordaient plus avec leur bonhomie et leur jovialité habituelles, avec ces grosses mais cordiales appellations ponctuées de bourrades qui font s'épanouir plus largement et se détendre plus radieusement encore leurs bonnes faces plébéiennes.

Dans le chenal au bas des pilotis, les chaloupiers cessaient d'offrir leurs embarcations et leurs bons services aux habitués de l'estacade.

Peu de barques ostendaises prenaient la mer. Le mouvement du port et de la minque n'était plus alimenté que par l'étranger.

Je me rappelle spécialement, en poignant contraste avec le marasme du marché, un jour de régates : les yachts de plaisance venant de Douvres, luisants, corrects, peints à neuf, batelets de luxe enfilant le goulet d'où tant de besoigneuses chaloupes ostendaises appareillèrent pour le naufrage, — le canon prodiguant des salves de bienvenue, — les voiles blanches comme un plastron de dandy, les carènes vernies ainsi que des escarpins de bal, les flammes multicolores nouées coquettement, en manière de cravate, au sommet du mât. Cette flottille de ballade, ces équipages d'amateurs, ces dilettanti de la navigation défilant devant les vides et rugueuses barques de pêche ostendaises, barques grévistes qui loin de faire parade comme en d'autres temps de Kermesse, avaient ramené ou même enlevé leur pavillon !

La kermesse d'Ostende coïncidant avec ces fêtes mondaines, rendit toutefois une apparence de joie violente et de vie en dehors au quartier des pêcheurs. Chez les logeurs, mes voisins, les musiques rabâchèrent leurs loures et leurs quadrille

fastidieux. Mais cette allégresse sonnait faux ; il semblait, à observer danseurs et buveurs, que ceux-ci voulussent se donner le change et s'étourdir une bonne fois, en une cène turbulente, avant de monter à je ne sais quel Golgotha. Je n'avais plus vu les Mitsu depuis plusieurs jours. L'absence de Burch m'inquiétait surtout. Celle du dimanche au lundi de la kermesse était la dernière soirée de mon séjour à Ostende et mon inséparable, averti cependant de cette circonstance, ne donnait point signe de vie. Après l'avoir vainement attendu à notre rendez-vous habituel, je me mis à sa recherche et, courant de guinguette en musico, je tombai enfin sur lui. Il était accompagné de sa fiancée, la pêcheuse de crevettes, une blonde qu'il m'avait présentée l'an dernier et dont la mine plantureuse et saine réjouissait alors les yeux et le cœur. A présent elle avait l'air famélique et débraillé d'une coureuse de grèves. La misère avait creusé ses joues roses et rebondies, et les rides, semblables à des encoches, marquaient le nombre des jours sans pains. C'est même à grand'peine que j parvins à dominer l'affligeante surprise que me usa cette métamorphose. Burch paraissait avoir ı plus que de coutume et ma présence sembla 'abord l'embarrasser.

— Eh bien, lui dis-je sur un ton de reproche, que devenez-vous ? On fainéante, on s'est mis en grève, alors...

— Ah, Monsieur, s'exclama-t-il fiévreux, tout est perdu, tout est fini... Je ne me reconnais plus moi-même et je ne sais ce qu'ils font, ce qu'ils feront encore de moi !... Non, vous n'imaginez point ce qu'ils inventent pour nous réduire à la famine. Ils n'ont rien trouvé de mieux à présent que de permettre à des richards d'Anvers de se liguer pour nous faire concurrence, à nous autres, pauvres diables, dans nos derniers moyens de ressources. Ces intrus possèdent une rosse de bateau à vapeur pouvant embarquer à la fois une centaine de passagers, de sorte qu'à cette heure tous les amateurs de promenades en mer ont délaissé nos barquettes à voiles. A quoi bon nous morfondre alors au pied de l'estacade ? Tenez, mieux vaut ne pas assister à ce spectacle, car nous sentions la colère nous retourner le sang et aussi vrai qu'il y a un Dieu nous allions nous porter à quelque extrémité, pris d'un impérieux besoin de détruire les choses et même les êtres. Voilà pour quoi vous ne me verrez plus à mon poste. Vous Monsieur, vous nous restiez fidèle, il est vrai mais nous sommes nombreux et comme vou

ne pouviez nous engager tous, je n'ai pas voulu être le seul...

Il n'acheva pas, tout gêné, rougissant, ayant peur de se vanter de son abnégation et de sa touchante solidarité.

Le noble, le sublime garçon ! C'était donc pour ce motif qu'il m'évitait et que je ne le rencontrais plus.

— Burch, murmurai-je, mon pauvre Burch !

Et ne trouvai point d'autres paroles tant mon cœur se gonflait jusqu'à se fendre pour contenir tout le sien.

La veille le fâcheux paquebot dont se plaignaient les chaloupiers d'Ostende avait offusqué mes regards, mais si mes goûts esthétiques avaient été choqués par cette machine aussi ingénieuse qu'horrible où les bourgeois anachroniques s'entassaient comme sur l'impériale d'un omnibus, une véritable haine s'empara de moi en apprenant que cette abominable patache ne se bornait pas à attenter à la grandeur, à l'harmonie de l'Océan, mais qu'elle servait à affamer les travailleurs les plus intéressants, ceux qui m'étaient le plus chers.

— Burch ! Mon pauvre Burch !...

Je ne pus que répéter ces mots, sans parvenir à lâcher les mains de l'ami et en le regardant au

plus profond des yeux bleus pour m'éblouir à jamais des reflets de sa grande âme.

Si la séparation m'avait coûté l'année d'avant, combien mon regret était plus crispant aujourd'hui, car il se doublait de véritables affres morales au sujet de mon compagnon préféré. J'avais conscience que pour ne pas m'alarmer il me voilait les plus sombres perspectives. Je me mis au lit mais sans pouvoir dormir ; toute la nuit l'image de Burch me hanta comme le fantôme d'un ami déjà pleuré.

Dans l'auberge attenante un accordéon reprenait sans cesse le même air dolent à prétentions dansantes, une polka fallacieuse comme toutes celles que Burch dut danser cette nuit-là.

Pourquoi les accords de cet instrument faubourien me reportèrent-ils aux temps légendaires de la Kerlingalande ? Par instants je croyais ouïr la cornemuse pathétique et belliqueuse des aborigènes. Correspondance plus suggestive encore et d'une action plus actuelle : une crevasse dans le soufflet de l'accordéon déterminait une lamentable fuite de mélodie et périodiquement, à chaque appel de la note perforée, le son s'échappait comme un râle, comme d'un poumon troué par une balle et d'où le sang giclerait avec les derniers souffles

Par surcroît d'obsession, des pétarades de carabines et des pièces d'artifice éclataient, non loin de là, sur le champ de foire. Et j'en vins à me rappeler ma dernière soirée avec Burch aux vacances précédentes, sur la digue, au bord de la mer jalouse, lorsque les vagues brasillantes m'avaient évoqué de lointains feux de peloton. Cette nuit le crépitement de l'occulte fusillade s'était bien rapproché depuis l'autre fois et, après chaque détonation, l'accordéon me semblait implorer le coup de grâce et gémir, plus oppressé, plus suffoqué par sa blessure.

III

Quelques jours après ma rentrée à Bruxelles, les journaux constataient, en leur style apathique, les premiers éclats de la tourmente. Une dépêche énonçait ceci : « Aujourd'hui, M. Duvyvre, armateur-écoreur, ayant mis en vente de la morue de provenance étrangère, le mécontentement des pêcheurs s'est traduit par des manifestations multueuses et l'on a dû renoncer à continuer la nte. »

Il n'y avait encore là rien de bien tragique, ais, transi d'inquiétudes, je lus et relus ce télé-

gramme succinct dont les lettres dansaient en flamboyants zig-zags devant mes yeux ; puis, je courus tout d'une traite à la gare et sautai, après une mortelle attente d'une heure, dans l'express pour Ostende.

Quand j'arrivai vers le soir, rien n'indiquait une effervescence populaire : mêmes criailleries de grooms, de chasseurs, de cochers et de commissionnaires assaillant, à la descente du train, une nuée de baigneurs élégants ; même cavalcade d'omnibus et de fiacres, emportant, avec force claquements de fouets, ces retardataires non moins empilés et encaqués que leurs colis, vers les caravansérails de la digue et du centre de la ville.

La rue de la Chapelle, où je m'engageai à la suite de l'étourdissant cortège, gardait sa physionomie d'artère de fausse capitale, quelque chose comme la rue de la Madeleine ou la rue Neuve de Bruxelles émigrées au bord de la mer avec les étalages, les brevets et les enseignes de leurs fournisseurs fameux. L'invariable mouvement de flâneurs et de désœuvrés cosmopolites en équipeme fantaisiste d'un négligé savant, d'un laisser-al laborieux, regagnant avec une langueur affec les vespérales tables d'hôte que les bouffées a

chantes des cuisines annonçaient aussi éloquemment que les appels des cloches.

Les patrons de l'auberge ne furent pas médiocrement surpris de me revoir, surtout lorsque je leur eus dit la cause de ce retour. Ils se moquèrent presque de moi : « Vraiment, s'exclama la bazine, on prend à Bruxelles ces bisbilles-là au grand sérieux!... Un simple malentendu, Monsieur. On s'arrangera, on finit toujours par s'arranger ici. Nos pêcheurs ne sont pas gens à se monter la caboche. Si traitables, si doux, de vrais moutons! On en a raison avec quelques bonnes paroles! Ainsi, vous avez cru assister ici à des horreurs comme celles qui se passent chez ces mauvais coucheurs de charbonniers! Rassurez-vous. Aujourd'hui il n'y paraît déjà plus! » Et l'Anglais souligna les dires de sa femme par ce mot dédaigneux : *Humbug!* Des bêtises!

L'optimisme de l'hôte et de l'hôtesse ne me rassura qu'à moitié. Quoique établis en plein quartier besoigneux, ils vivaient si distants de leurs voisins. et leur prospérité relative, leur clientèle cosmopolite, leur commerce qui ne chômait jamais, les rendait indifférents à la situation famélique de leur entourage.

Je me mis à la recherche des deux frères Mitsu.

Non seulement ils n'étaient pas chez eux, mais toute la famille avait quitté le logis, car je cognai vainement à la porte.

Cette absence anormale justifiait mes premières appréhensions. J'entrai dans quelques cabarets du quai et m'informai de mes amis. Nul ne put me dire où ils se trouvaient. Les buveurs causaient avec calme et paraissaient s'entretenir de choses indifférentes. Pas une allusion aux incidents de la veille. Plusieurs pêcheurs à qui je touchai un mot de ces troubles, haussaient les épaules avec humeur comme si j'avais voulu les mystifier. Décidément, ou bien ces humbles se défiaient de moi, ou bien les gens de l'hôtel disaient vrai et les journaux avaient exagéré un simple malentendu. Je finis par admettre la seconde de ces suppositions et regagnai ma chambre, bien décidé à reprendre, le lendemain, un des premiers trains pour Bruxelles.

Tandis que je m'habillais, rassuré, aux tintements de la matineuse cloche de la minque convoquant les acheteurs à la criée, un hourvari se déchaîna tout à coup sous mes fenêtres, le c i retentit de trépignements et de clameurs in · lites dans lesquelles je reconnus des protestati s et des menaces. Matelots et pêcheurs se porta t

à la hâte vers le bassin où le rassemblement de plus en plus houleux grossissait jusqu'à représenter une véritable insurrection.

C'est donc que le bal recommence.

Je descends dans la rue et comme je m'enquiers des causes de cette surexcitation, un des manifestants me montre une chaloupe anglaise et un chalutier de Berwick qui viennent d'entrer dans le port. Or, on attendait quatre bâteaux de pêche ostendais, — entre autres la *Constantia*, sur laquelle était monté l'aîné des Mitsu, — et encore sous l'impression de leurs griefs de la veille, les Flamands sont résolus à s'opposer à la vente de la cargaison des English. Ceux-ci, encouragés par quelques commis de mareyeurs et par la présence des employés de la minque, croient à de simples bravades de la part des indigènes. Goddam ! ils ne se laisseront pas intimider par ces criailleries ! Et voilà qu'ils se mettent en devoir de déposer sur le quai les paniers gorgés de poissons. Auraient-ils raison, ces spoliateurs, de nous compter pour si peu de chose ? Les Flamands d ujourd'hui ne représenteraient-ils plus que des b uillons et des pleutres, à qui les grandes n tions pourraient imposer le régime auquel les b neurs ou *bullies* des collèges d'outre-Manche

soumettaient autrefois les *fags*, leurs souffre-douleur !

Une dizaine de bannettes s'alignent déjà le long du rivage, prêtes pour la billotée et, toujours les Ostendais se contentent de les entourer en se gargarisant d'injures et en roulant de grands gestes dans le vide. Pas un ne bouge efficacement.

J'éprouve un sentiment étrange et complexe : d'une part, je serais tenté de me réjouir de l'inoffensive issue de cette contestation; d'autre part, cette tolérance, cette veulerie de mes compatriotes ne laisse pas de m'énerver et de m'humilier profondément.

O Kerels ! O les Pieds Bleus ! O Zannekin ! où êtes-vous ? Vos descendants n'ont-ils plus dans leurs veines une seule goutte de votre sang rebelle et farouche ?

— Allons, assez de criaillerie ! Qu'on se range un peu et qu'on fasse place ! clame le facteur de la halle, en s'interposant, tandis que les English s'apprêtent flegmatiquement à caler les lourds paniers sur leurs épaules.

Comme s'ils n'avaient attendu que ce signa tout à coup, sans mot d'ordre, nos pêcheurs ruent sur la marchandise. *Harop ! Harop !* Cou de pieds, à droite, à gauche ! Toutes les cloyè-

renversées sur le sol. On dirait des cornes d'abondance dégorgeant leurs trésors. O le joli poisson, aux écailles irisées, aux tons de nacre et d'azur ! L'appétissante et fraîche marée, l'espoir des riches gourmets, dispersée aux quatre vents ! Elle est propre à présent, la délectable marchandise ! C'est qu'ils vous l'accommodent sur place, sans poêle à frire ou sans casserole, nos fricasseurs expéditifs : ils vous en trempent une *waterzooi* (1) comme n'en rêvèrent jamais, à la veille des ventrées, nos sensuelles bourgeoises ! Raies, turbots, plies, congres, aiglefins, cabillauds, barbues, poissons Saint-Pierre se métamorphosent en autant de poissons volants qui replongent, en ricochant, dans l'eau salée ou vont s'abattre, plus vite qu'ils n'en furent extraits, sur les chaloupes de la vieille Angleterre !

Merry England cède le pas à *Merry Belgium!* Tout à la joie, les Flamands ne récriminent, ne sacrent plus. Émoustillés, exultant, ils se livrent à cet exercice avec la gaillardise de collégiens engagés dans une partie de balle. Ah ! je les calomnias ! Qu'ils sont beaux nos pêcheurs, nos mousses musclés et râblés, s'amusant à se renvoyer, du

(1) *Waterzooi*, sorte de brandade.

poing et du pied, les poissons gluants par-dessus les têtes de leurs propriétaires consternés. Les commères accourues du fond des venelles riveraines se mettent de la partie avec plus d'entrain encore que leurs hommes.

Quelle joie, oui; mais quelle terrible, quelle sinistre allégresse. Lorsqu'on rit ainsi; c'est qu'on n'a plus de larmes à répandre. Non seulement ils rient, mais ils chantent, ils dansent. Ils achèvent de détruire la marchandise maudite en la foulant sous leurs sabots au rythme d'une gigue effrénée.

L'émeute ne s'en prend pas encore aux personnes toutefois, mais les Anglais, déconcertés par l'imprévu du coup de main, ont jugé prudent de sauter à bord de leurs bateaux d'où ils assistent ébaubis à la destruction de leur pêche. L'algarade se bornerait à des pertes matérielles, si les agents de police — toujours opportuns, ces policiers ! — ne s'avisaient de vouloir arracher aux furieux la denrée désormais impropre à la consommation, la charogne boueuse, l'innommable matelote qu'est devenue la ragoûtante pêche des Anglais. Mal en prend aux alguazils. On les lapide avec ces éclaboussures, on les vautre dans ce marc gouillis, on les barbouille de fiel et de laitance. Leur sifflet d'alarme appelle à la rescousse t

piquet de gendarmes. Avant que ceux-ci aient eu le temps de mettre la baïonnette au canon, on la leur arrache des mains, on la convertit en tire-bouchon, comme s'il ne s'agissait que d'un simple fil de fer. Débordés, argousins et pandores fuient dans la direction de la minque où ils espèrent se retrancher. La foule se rue à leurs trousses ; elle les rejoint, elle les précède même dans la halle au poisson. Tombés au pouvoir de leurs ennemis, il va leur en cuire lorsque tout à coup une diversion se produit. Quelqu'un s'écrie : « Hé camarades, lâchez ces malheureux ; il y en a de plus malfaisants ! Allons plutôt faire visite à Duvyvre et Valckeniers ! »

J'ai reconnu la voix de Burch Mitsu et je l'aperçois dominant, au moins d'une tête, la bande des émeutiers. Ils subissent son ascendant, faut-il croire, car ils abandonnent leurs prisonniers et s'ébranlent à sa suite, au pas gymnastique, en criant : « A bas Duvyvre ! A bas Valckeniers ! »

Duvyvre et Valckeniers sont les écoreurs destinataires du poisson anglais. Je me laisse emporter dans la bourrasque populaire jusqu'aux abords des bureaux et des magasins désignés à la vengeance des pêcheurs. En quelques minutes ils ont enfoncé les portes, brisé les fenêtres, dégarni

les étaux, ravagé et piétiné la marchandise. Si, flairant le grabuge, les patrons n'avaient jugé prudent de se réfugier chez des amis, on les aurait écorchés comme de simples anguilles. La dévastation s'accomplit au roulement d'imprécations terribles : « A mort les traîtres! A l'eau les Judas! A bas les amis de l'étranger! Ils nous arrachent le pain noir de la bouche! La patrie n'existe plus! Nos protecteurs nous ont vendus! La marâtre affame ses enfants! Les tempêtes sont moins meurtrières que les armateurs! Ils battent monnaie avec notre misère et font suer de l'or à nos cadavres! »

Désespérant de mettre la main sur les exploiteurs, ne trouvant plus rien à détruire, la horde, toujours commandée par Burch Mitsu, retourne aux bassins et s'y confond avec d'autres colonnes de révoltés.

La population entière a déserté ses taudis pour se répandre sur les quais. Les mères hâves et ridées traînent à leurs jupes une marmaille famélique et lamentable. Chez cette classe de prolétaires les mâles préservent plus longtemps le fleur de jeunesse et de santé dans les athlétiqu opérations du plein air, les bromes du large n toyant leurs poumons et entretenant la pureté

leur sang. Les épouses, au contraire, sont flétries et fanées avant l'âge par de nombreuses couches, par de continuelles privations, par l'humidité, les ténèbres et la pestilence de leurs galetas. Les marins passent des aventures et des crises de leurs pérégrinations sur l'océan, aux turbulentes et folles bordées sur la terre ferme; ils se gobergent de l'avenir, se retrempent constamment dans l'action, et après avoir cuvé leur alcool, retournent s'enivrer d'héroïsme. Les femmes connaissent les veilles sinistres, les insomnies pleines d'effrois. Pendant les tempêtes meurtrières, les transes et les affres sont pour celles qui attendent à terre et non pour les lutteurs intrépides et ingénus qui se mesurent, corps à corps, avec les éléments inéluctables. Eux expirent debout, sans voir approcher la mort, mais elles agonisent durant toute leur vie.

Aujourd'hui, pourtant, le souffle tragique les a visitées à leur tour, elles ne connaissent plus la prévoyance, la prosaïque sagesse, la résignation cagnarde, la terreur du lendemain. Les conseilères calmantes et timorées sont devenues autant l'instigatrices incendiaires. Non seulement elles pprouvent la rébellion des pêcheurs, mais elles es exhortent à persister dans leur résistance.

Elles circulent de groupe en groupe pour haranguer leurs frères, leurs fiancés, leurs maris. Elles trouvent de ces paroles corrosives qui avivent et tisonnent le feu des représailles dans les cœurs les plus évangéliques. Ah, il ne faudrait pas que l'un d'eux s'avisât de reprendre la mer ! Elles se chargeraient de le débarquer mort ou vif.

Tandis que les pêcheurs faisaient acte de sommaire justice chez les Duvyvre et Valckeniers, elles se sont rendues à bord des barques grévistes et après avoir ramené les pavillons, elles ont drapé les voiles de funèbres bandes de crêpe, comme lorsque l'équipage a laissé quelqu'un des siens dans la *grande tasse*. « Vous le voyez ! s'écrient-elles, en montrant les barques endeuillies, nous demandons la mort ! »

Les cheveux épars, les yeux égarés, la bouche convulsive, la voix fêlée, le geste impérieux, leur laideur devenait sublime, et ces pauvresses généralement passives, qui ne connaissent de la vie que les soucis délétères et la croupissante obscurité, évoquaient les prophétesses et les sibylles fulgurantes des temps bibliques.

Elles faisaient jurer aux hommes de s'oppos jusqu'à la mort à la vente du poisson de prov nance étrangère et, pour donner plus de porté

ce serment, tous le prêtaient sur la tête de leurs enfants. L'une de ces désespérées, tendant au-dessus de l'eau le nourrisson qu'elle portait à la mamelle, menaçait de le noyer plutôt que de subir plus longtemps ces spoliations.

L'occasion se présenta de mettre leur rancune à l'épreuve. Un chalutier de Ramsgate ne s'est-il pas avisé de braver l'animosité des pêcheurs d'Ostende et d'entrer au port avec sa cargaison de marée ! On lui a bientôt fait passer le goût de cette provocation.

Sur les estacades, d'où la gent fashionable et oisive, pêcheurs pour rire, flirteurs et flirteuses s'étaient empressés de déguerpir dès la première bagarre, déferlaient à présent des flots de révoltés munis de pierres et de projectiles de toute espèce, dont une grêle incessante mitrailla le pont du bateau anglais, à peine eut-il enfilé le goulet du port.

Les femmes, hors d'elles-mêmes, effrénées, éperdues, s'étaient poussées aux premiers rangs. S'écroulant sur les escaliers des débarcadères, penchées par-dessus les gardes-fous, tordant des bras que la frénésie allongeait et dotait de l'élasticité de pieuvres, quelques-unes armées de gaffes et de harpons, les yeux roulant dans les orbites et semblant sur le point d'en être projetés comme

ronde, la brise faisant claquer et siffler des
de vipère autour de leur masque de gor-
l'effort de leurs hurlements déposant sur
vres une écume plus âcre que celle des
rongeant les pilotis, leur aspect fut telle-
mplacable que les Anglais, après s'être
·és à quelques mètres du chenal, remirent
ers la pleine mer, littéralement affolés par
sion dantesque, dont les huées les poursui-
usqu'au large.

scène émouvante détermina enfin la
à parlementer avec les mutins et en con-
ce ceux-ci députèrent à l'hôtel de ville les
pulaires de leur confrérie.

evenant de la jetée, j'appris par Burch, un
ociateurs, qu'ils avaient obtenu un com-
nent de satisfaction : on ne vendrait plus,
nouvel ordre, de poisson étranger ; les
anglais seraient reconduits en pleine mer;
endrait quelque temps le service des ba-
xcursionnistes vers Blankenberghe ; enfin,
ix petit paquebot dont se plaignaient les cha-
s et les loueurs de canots, regagnerait au
e les eaux de l'Escaut et la rade d'Anvers.
it moins par humanité, par sollicitude
cause de ses pauvres administrés que dans

le but de ne pas léser les gros intérêts des hôteliers et des boutiquiers que le magistrat souscrivait à ces conditions.

Il était temps de conjurer le désastre. Déjà les locataires des villas situées au nord de la digue, dans le voisinage de l'ancien phare et des bassins, refluaient, consternés, vers le Kursaal. Beaucoup avaient demandé leur note, bouclé leur malle et pris le train. Les blêmes maîtres d'hôtel et les concierges, atteints dans leur cupidité, torturaient rageusement leurs favoris en grommelant : « Ces sales gens auraient bien pu attendre la fin de la saison ! » Pour enrayer l'exode général, à peine l'arrangement eut-il été conclu, des proclamations rassurantes et paternes furent affichées. Les journaux publièrent des communiqués de ce genre : « On a beaucoup exagéré le récit de ces émeutes; pas un étranger n'en a été *importuné*, et sur la digue comme aux environs du *splendide* Kursaal on ne se fût pas douté qu'il y eût une *émotion populaire*. Sur la plage, les enfants jouaient et se livraient à la construction des forts *comme le montre notre dessin.* » Et le texte veule et philistin renvoyait, en effet, le lecteur à une de ces inepties quelconqueries du fluent crayonneux Mars.

Cependant, en dépit de la pacification officielle, le bourgmestre avait convoqué la garde civique et la garnison était consignée dans ses casernes. Pour ce qui me concerne, j'étais loin d'être rassuré. « Tout est donc fini, avais-je dit à Burch Mitsu, et vous allez vous tenir tranquilles ? — Oui, tout est fini ! » avait-il répondu, mais d'un ton rauque et avec un sourire énigmatique qui donnaient une signification plus inquiétante que conciliante à ses paroles. Je lui trouvai l'air farouche et en quelque sorte absent, l'occulte prestige que dégageait sa personne me paraissait approcher d'une manifestation définitive. Un crispant silence nous séparait, un secret le détachait de moi. « Je ne m'appartiens plus ! murmura-t-il très bas, comme en rêvant, et bientôt personne, sur terre, n'aura d'influence sur moi ! » Quoique nous ne fussions qu'à deux dans son humble chambre, il semblait s'adresser à un confident invisible. Ses chers yeux aussi ne me regardaient plus; ils fixaient, ils scrutaient j'ignore quel au-delà !

Maintenant que je l'avais rejoint, j'étais fermement résolu à ne plus le quitter. Je l'empêchera coûte que coûte de se compromettre dans de nouvelles échauffourées. C'était bien assez du sac de poissonneries Duvyvre et Valckeniers, pour lequ

il serait sans doute inquiété et poursuivi comme principal meneur.

Il sortit et, sans qu'il fît attention à moi, je marchai à côté de lui. Au dehors, j'éprouvai un réel soulagement en constatant qu'une sorte d'apaisement se produisait dans la population. La fureur faisait place à une exubérance fiévreuse. Une bande, précédée du peu subversif drapeau tricolore, se promenait par les rues de la ville, en chantant une conciliante *Brabançonne*. Allons, ce n'était décidément pas encore le grand branle-bas ! Les patrons de mon auberge jugeaient bien cette race : des enfants débonnaires dont les tardives colères étaient promptement calmées par de feintes et leurrantes concessions. En me faisant cette réflexion, je regardai Burch, espérant que sa physionomie confirmerait mon optimisme. Au contraire, il me suffit de le dévisager pour pressentir une irréparable catastrophe. Elle ne se fit pas attendre longtemps.

Comme le cortège débouchait sur le quai, soudain une poussée se produisit, la musique cessa de jouer, la *Brabançonne* s'arrêta dans la gorge des chanteurs, et quoique j'eusse pris le bras de Burch en m'effaçant le plus possible, sur le trottoir, nous fûmes entraînés dans le tourbillon,

bousculés et séparés l'un de l'autre. La *Constantia*, un des sloops ostendais attendus depuis le matin, venait de rentrer au port et la foule entourait avidement les pêcheurs qui racontaient comme quoi ayant rencontré le chalutier reconduit en pleine mer, les Anglais, sans provocation aucune, avaient tiré eux. Gust Mitsu, qui faisait partie de l'équipage, avait été atteint au bras et, la manche retroussée, il étalait aux regards de ses camarades une blessure non encore pansée d'où le sang ne cessait de couler.

En un instant, la colère s'empara de nouveau de la foule; le feu qui couvait, mal éteint, se remit à flamber. Ils rêvent d'immédiates représailles. Mais qui frapper? Ils se rappellent que les deux bateaux de pêche anglais qui ont provoqué les troubles, savoir la chaloupe *Meredith* de Grimsby et le chalutier *Pacific* de Berwick, se trouvent encore dans le premier bassin. Il s'agit de les en faire sortir au plus vite. Commandés par les deux frères Mitsu, voilà que tous se précipitent de ce côté.

L'artillerie de la garde civique, tenue sous armes pour faire face à toute éventualité, débou au même moment du pont faisant communic ce bassin avec l'écluse de marée. Les mutin

voient disputer le passage. Le commandant les somme de s'éloigner du quai. Loin d'obtempérer à cet ordre, les pêcheurs résistent et tiennent tête aux artilleurs. Ceux-ci mettent la baïonnette au canon et s'apprêtent à charger. Les pêcheurs viennent résolument à la rencontre des gardes, se découvrent la poitrine, et, empoignant la pointe des armes, font le geste de l'enfoncer dans la chair.

La garde civique parvient enfin à refouler le gros du rassemblement à quelque distance du quai. Toutefois, elle n'a pu empêcher quelques intrépides et lestes gaillards de sauter sur le *Meredith* amarré au quai, ou, comme Burch et Gust Mitsu, de se jeter dans deux embarcations de plaisance d'où ils gagnent, à force de rames, le chalutier mouillé à une cinquantaine de mètres de la rive.

Le commandant les hèle : « Revenez sur le champ ! — Jamais de la vie ! — Allez-vous débarquer ! — A vous autres de nous déloger d'ici ! »

Et les crânes lurons de narguer la garde civique avec le mépris de gens ayant le pied marin, pour ceux qui n'ont jamais foulé que le plancher des vaches.

Burch, les mains en poches, se mit même à

danser une bourrée dont il sifflait la mélodie. La grâce féline et presque quintessencielle ajoutant un cachet suprême à sa copieuse et plastique beauté, me faisait oublier l'heure farouche et les ambiances sanguinaires.

Le commissaire l'interpella : « Voyons, vous, Burch, soyez raisonnable, ne faites pas le polisson ! Donnez plutôt l'exemple aux autres et remettez pied à terre comme un bon sujet ! » Burch faisant la sourde oreille, le personnage devint solennel, entama une harangue. Les clameurs et les rires couvraient sa voix et on n'entendait ronfler de temps en temps que ces gros mots : légalité, justice, rapports internationaux, respect de la propriété, fraternité universelle. Burch n'interrompit même pas ses ébats chorégraphiques. Son humeur gouailleuse et badine se communiquait à ses copains. Ils paraissaient ne pas douter un instant de leur absolue sécurité.

Ces gardes civiques n'étaient-ils pas des Ostendais comme eux ? Les uniformes neufs, les sabres fourbis, les fusils astiqués, les buffleteries bien blanches de ces « soldats citoyens » ne leur imposaient pas plus aujourd'hui que les dimanches au retour de l'exercice, lorsque, musique en tête, ces masques débouchaient sur la place d'armes

et qu'après le sacramentel « Rompez les rangs » ils envahissaient les terrasses des cafés où ils s'attardaient, pintant et piaffant, histoire d'exhiber le plus longtemps possible leur déguisement hebdomadaire. Les pêcheurs reconnaissaient des fils d'armateurs et de gros poissonniers et les appelaient à leur tour par leur nom, familièrement : « Hé, Mijnheer Chaarel ! Hé, Mijnheer Luik ! »

Puis, n'accordant pas plus d'attention à ces fichus poseurs, nos gaillards se mirent à inspecter leurs prises. Ils faisaient jouer les agrès, les poulies, les cordages, déployaient ou carguaient les voiles, éprouvaient la solidité des filets ; d'aucuns descendaient dans les cabines et à fond de cale ; d'autres grimpaient aux haubans.

En batifolant ainsi, une idée vint tout à coup à l'un d'eux.

— Hé ! dites-donc, vous autres, si nous levions l'ancre pour de bon ?

— C'est ça, reconduisons nous-mêmes ces maudits Anglais en pleine mer !

— Il y a mieux encore, intervint Burch. Appallons tout simplement pour la pêche, en emmenant les bateaux de nos acharnés concurrents ! Hein ! qu'en dites-vous ?

- Bravo! Burch. En route! Hé, hisse! Hé, hisse!

Et tous de se trémousser. Sur le quai, les pêcheurs qui avaient entendu la mirifique proposition de Burch ne trouvaient pas la farce moins capitale et se tordaient de désopilation.

— Gust Mitsu commandera le sloop et Burch le chalutier !

— Entendu ! Partageons-nous les hommes !

— Chauffons la machine ! Aux voiles ! Dépêchons !

En effet, ils se séparaient en deux équipages et se mettaient en devoir de lever l'ancre et de démarrer incontinent, la chaloupe remorquée par le chalutier à vapeur. Telle était leur désinvolture, qu'elle finissait par endormir mes appréhensions. La police et la garde civique elles-mêmes semblaient désarmées par le piquant et l'originalité de cette plaisanterie.

La drôle de grimace que feraient ces sacrés Goddams, réfugiés en ce moment chez leur consul, lorsqu'ils s'aviseraient de remonter à bord !

Le tour serait complet.

Un silence expectant s'était fait sur le qu Les spectateurs ne perdaient plus un mouveme plus une parole de ces impayables lurons.

Déjà, on guindait l'ancre du chalutier :

— Un instant, s'écria Burch, il est entendu que nous naviguons sous pavillon belge !

Il détache de la hampe le drapeau tricolore promené tout à l'heure par la ville et, tenant un coin de l'étoffe entre les dents, il grimpe au grand mât pour y arborer les couleurs nationales.

Une immense acclamation, une clameur brève, mais frénétique, salue ce raffinement de prouesse. Les pêcheurs exultent jusqu'au délire.

Burch monte, monte toujours, mais en prenant son temps ; parfois il s'embarrasse dans les plis du drapeau, d'autres fois il affourche une vergue et se repose pour échanger de là-haut une grosse bourde avec un autre flambart qu'il démêle dans le grouillement de la foule. Tous les regards le couvent anxieusement et le caressent de leur sympathie, de leur solidarité.

Enfin, il arrive à la pomme du mât. Pour aller plus vite, il en arrache le drapeau britannique.

La huée féroce et étourdissante qui approuve cet attentat rappelle les autorités au sentiment de leur rôle. D'ailleurs, la foule devient par trop ɜmuante, et pèse tellement sur les gardes ciiques que ceux-ci risquent à tout instant d'être ɜtés à l'eau. Il faut absolument en finir.

Très pâle, nerveux, blessé dans son importance

d'officier amateur, le commandant, après s'être concerté avec le commissaire, ordonne au premier rang de coucher en joue les envahisseurs des bateaux anglais. En même temps, le second rang s'est retourné vers la cohue, et crosse en l'air s'efforce de la faire reculer.

— Pour la dernière fois, allez-vous descendre? clame l'officier à Burch Mitsu.

Pour toute réponse, le jeune homme esquisse du geste une ithyphallique parodie du salut militaire.

— Feu! gronde l'officier, dominant et étranglant le rire égrillard de la multitude.

Les balles s'égarent; mais ils ont tiré tout de même! Vrai, ces muscadins, ces « fils de famille », comme on dit en style bourgeois, — ce qui ferait supposer que ce qu'on appelle famille n'existe pas pour les déshérités, — ces dadais pommadés, au visage poupin, ont été munis de poudre et de balles! Les doigts leur démangeaient de s'en servir, si bien que les fusils seront partis tout seuls!

Mes yeux dévoraient Burch. Le grand mom imminait. Je voulus m'élancer, le conjurer par cri. Impossible! Mes jambes étaient paralysé j'étais pressé dans les étaux de la cohue; et su

quant d'angoisse, je ne pouvais plus tirer un son de la gorge.

Quant à lui, mon héros, il ne s'était pas seulement détourné à la détonation; il n'avait même pas tressailli. Il continuait tranquillement de substituer le drapeau belge au pavillon britannique, et il officiait avec ces bonheurs d'attitudes et ces trouvailles de gestes dont il me régalait en appareillant, lorsque nous partions en excursion. Sa silhouette inoubliable se détachait sur un de ces couchers de soleil qui exacerbent encore l'hystérie de l'équinoxe et les spasmodiques mirages de septembre. Les reflets de l'horizon l'éclairaient avec une sorte de volupté ; des feux Saint-Elme papillonnaient dans les frisons de sa chevelure : il n'avait plus l'air d'un simple vivant, il éblouissait comme un ressuscité.

L'aigre commandement traversa une seconde fois l'espace léthargique.

C'en était fait. Ils firent feu pour de bon, cette fois, en visant de leur mieux, faut-il croire, comme s'il s'agissait de tirer au pigeon et de rapporter quelques couverts d'argent à leurs ménagères.

Trois corps s'abattirent sur le pont. Dans l'un j'ai reconnus Gust Mitsu. J'appris plus tard que deux spectateurs, postés sur le quai, de l'autre côté

du bassin, avaient été tués par la fusillade. Lui, du moins, était sain et sauf! Mon illusion ne dura pas plus longtemps qu'un soupir.

Je le vis chanceler. L'une après l'autre, ses mains lâchèrent prise; il porta la gauche à la poitrine, perdit pied et, comme il demeurait suspendu dans le vide, tournant plusieurs fois sur lui-même, il s'enroula dans les plis du drapeau mal attaché à la drisse, de sorte que lorsqu'il s'abattit sur le dos, non loin du grand frère, sa tête blonde, appâlie, sa douce figure de novice émergeait seule du linceul tricolore. Ce que m'avaient prédit l'autre été la mer phosphorescente et, hier encore, les sanglots de l'accordéon durant la nuit d'insomnie, c'étaient donc les pantèlements furieux de cette noble poitrine! Peu à peu aux flots de sang giclant du poumon perforé, le drapeau national se teignait en un prophétique étendard rouge.

Alors, se redressant sur ses coudes, dans la posture d'une vigie fidèle, Burch dirigea ses yeux mourants vers l'horizon où l'édifice des nuages lui représenta le phare de la Révolution promise.

Quelle cause m'empêcha de chercher le trép à sa suite? Une pudeur difficile à défini

une vague conscience de mon indignité, la peur de mêler un sang profane à cet holocauste agréable à l'avenir. Avant de dépouiller la vie, était-ce que je devais mieux m'imprégner de l'âme populaire ? Me fallait-il concourir d'une manière plus efficace que par une fin prématurée, un martyre encore immérité, au bonheur de ceux que je prétendais tant chérir ! Tel un catéchumène des âges évangéliques ne recevait que bien longtemps après les autres le sacrement de la mort violente.

Si ma place n'avait jamais été parmi les tourmenteurs directs des misérables, elle n'était pas encore parmi les persécutés ! Un jour peut-être serai-je digne des pauvres et des parias ! Quand j'aurai confessé et expurgé mes intimes préjugés sociaux, que je me serai affranchi des dernières conventions profitables aux affameurs, quand aucune des impostures du progrès et de la civilisation ne me faussera plus la conscience, je mériterai sinon de mourir avec les interdits et les anathèmes, du moins de m'immoler pour faire place à leur postérité.

La vanité et la présomption suprêmes de notre part ne consisteraient-elles pas à nous croire, nous les rêveurs angoissés, les pâles augures des

prochains cataclysmes, appelés à jouer encore un rôle dans l'édification du monde nouveau ?

Bientôt, c'en sera fini des présages et des avertissements de la période comminatoire. Ne ferions-nous pas mieux de disparaître avec ceux que nous avons condamnés et flétris, nous autres transfuges de cette civilisation, de ces mœurs abolies ; nous autres, gravats qui encombreraient le chantier anarchiste !

Autant partir sans récriminer. Laissons passer la justice de Caïn. Faisons place à des âmes vierges, à des âmes sans remords et sans passé. Les meilleurs, les plus jeunes d'entre les bourgeois sont inaptes aux récoltes des jours prochains, c'est à peine s'ils prêteront une main utile aux semailles, ils serviront tout au plus aux amendements. Nous serions gauches, maladroits, fatalement désorbités. Car nous ressemblons aux broussailles couvrant les novales et que le défricheur réduit en cendres pour les restituer sous forme d'engrais au sol épuisé dont elles étaient les parasites.

Et ce sont eux, tous ceux que nous chérissons, qui sans le savoir, en se jouant, parce que fatalité, le destin les aura enivrés et leur aur poussé le bras, ce sont les élus qui nous immoleron pour leur plus grand bien.

Trop de bonheurs et de privilèges nous entachent et nous dégénèrent pour que nous soyons dignes de communier dans la mort avec les doux et sublimes parias !

Résignons-nous, au jour des représailles et des cataclysmes, à tomber confondus avec les mauvais riches. C'est pour donner aux aimés la plus intense preuve de notre tendresse que nous devons consentir à cette méconnaissance, à cette méprise. Il nous faut accepter toute la cruauté de ce sort, et cela sans espérer que jamais nos justiciers nous pleurent; au contraire, avec le désir que jamais — pour qu'ils n'en éprouvent d'oiseux et inutiles remords — ils sachent à quelle extrémité, à quel paroxysme nous les chérissions ! Il faut, afin que rien ne trouble leur œuvre sereine et régénératrice qu'ils continuent de nous croire coupables.

Afin qu'ils conservent la foi et l'espérance puissent-ils ne douter jamais de leur charité !

Mais pour nous, quelle volupté dépassant toutes les autres : celle de mourir de leurs mains immaculées. C'était toujours à l'épée de ses affranchis, gladiateurs violents et candides, que César demandait le coup de grâce. Et pour mourir, réconcilié, Amfortas attend Parsifal.

UNE PARTIE SUR L'EAU

Radieux quoique un peu tristes ; tristes tout juste ce qu'il sied pour nous croire heureux, ô chère âme, pauvre frère, nous nous sommes embarqués ce midi-là sur l'Escaut, comptant nous rendre d'Anvers à Tamise.

L'yole quitte la rade, mais, calme plat.

Nos deux matelots, deux brunets candides et rudes, beaux comme des mousses au début de leur carrière, tentent vainement d'accorder la voile à la brise. Il leur faudra ramer, ramer... Tant pis. Ils y vont de plein cœur.

Après des heures de jour un peu cru, le soir tombe lentement, distribuant ses magies dans le rand ciel septentrional où se cabrent les nuées iolâtres et cuivrées.

Nous croisons des chalands et des voiliers en ournant le dos au panorama de la grande ville et

en ne regardant que nos rameurs, et en ne rapportant qu'à ce couple savoureux toutes les incantations vespérales qui nous circonviennent.

Hé hisse ! Ils se renversent comme pâmés. Hé hop ! Ils se redressent comme offensifs. Ils se ramassent pour se détendre et s'allonger de nouveau, rythmiques.

A ces taquineries du vieux fleuve par les avirons de nos deux adolescents, gagnerons-nous jamais Tamise ?

N'importe. N'arrivons pas ; voguons sans hâte puisque nous devrons *les* quitter en abordant. C'est ta pensée et aussi la mienne. Jamais plus étroite connivence ne régna entre nous. Le délice de nous trouver avec deux compagnons qui ne sont pas « des nôtres » ; avec deux garçons tout simples auprès de qui nous ne serons pas forcés de faire des phrases et de nous récrier d'admiration, pour la galerie ; ou même de parler d'amour. Comme si l'on pouvait jamais parler d'amour !

Ceux-ci, par exemple, n'articulent que de rares vocables mais en leur galbe et en leurs gestes réside une suprême harmonie, et nous nous régalons de leur présence, et leurs mots vulgaires contractent de mystérieuses significations. De toute leur virile personne émane le parfum des chênes :

parfum qui fortifie les sentiments et met en fuite la bagatelle.

O cette heure et ces éléments, combien favorables aux mélanges psychiques !

Et voilà comment il se fit, qu'isolés, à quatre, deux pauvres diables et deux amants remontèrent sans y songer le cours du grand fleuve très occupé, le sournois charmeur, de leurs étourdies petites personnes...

Volupté indicible de se traiter en égaux; puis même, insensiblement, en pareils.

Eux s'absorbent en nous, quitte, nous autres, à nous incorporer dans eux. Ah! communier ne fût-ce que durant une nuit sous les espèces du pauvre diable. J'ignore comment tout cela finira. Mais quelle appréhension, à l'idée que cette bonne entente devra finir.

— Autant d'heures pour arriver ! disaient-ils au départ, et la traversée vous coûtera...

Quelle somme?

Nous nous en moquons pardi ! Nous leur donnerons tout ce qu'ils voudront. Leurs yeux gnes des horizons et des vagues, nous répondent : « Tout ce que vous voudrez ! » On ne parla plus ni du temps, ni du prix. Convenu.

Pour sceller le pacte nous bûmes fraternel-

lement à même leur bouteille de genièvre qui passait à la ronde.

N'est-ce pas que nous concertions à ravir?

Quant à me rappeler ce qu'ils nous déclarèrent, autant vous répéter très mal l'éternelle complainte des musiques de rue. Les notes changent, la voix reste. Ou prenons que ce fut une romance sans paroles.

Qui donc aimai-je à outrance ce soir là au fil de l'eau, sous les nuées sardoniques et sur le fleuve lubrifiant, entre deux rives presque pareilles bornées de digues herbues, tout juste assez hautes pour nous masquer les plaines d'alluvion à la fois grasses et farouches, les Polders de si navrante bonhomie...

Quatre comptions-nous tout à l'heure, deux pauvres diables, et deux amants!...

Oui nous sommes quatre, mais quatre pauvres diables, autant d'amants!...

Les deux gars consentent à tout ce qui les entoure, même aux mouvements de nos tendresses et des leurs; les leurs devenues les nôtres, les mêmes, les seules.

Combien de fois ont-ils abandonné les aviron combien de fois les leur avons-nous repris? me rappelle que parfois nous ramâmes à deu

l'une fois aussi j'étais le partenaire de l'un des matelots, la fois d'après je m'appariai à l'autre rameur.

A mesure que s'écoulait cette soirée magnétique nous nous sentions de plus en plus rapprochés. Nos pensées se tutoyaient et se cherchaient comme des bouches; nos pensées étaient des baisers, et par peur de paraître moins confondus que ces caresses, nous nous taisions, frileux, ou nous ne murmurions que de ces mots spasmodiques qui suspendent les battements des cœurs saturés de délices.

Nous avions échangé nos coiffures. Leurs casquettes à visière droite ragoûtaient nos physionomies blafardes et nos chapeaux ne dénaturaient pas trop l'expression de leurs ronds visages ambrés par le hâle mais aux joues roses encore comme celles des petiots.

Et poussant le chassé-croisé jusqu'au bout, je crois même qu'après une critique baignade où ils nous furent providentiels, nous étions entrés dans leurs bragues goudronnées et leurs jerseys de grosse laine bleue tandis que, râblus et carrés, ils faisaient sauter les coutures de nos complets de voyage.

Avons-nous ri? je ne sais plus. Mais si nous

avons ri je jurerais que c'était sans en avoir l'air, et que nous nous livrâmes à ces folles mascarades d'un air très grave avec des propositions qui sonnaient comme des répons de psaumes...

La nuit tomba, la pleine nuit.

Nous devions avoir atteint le confluent de l'Escaut et du Ruppel car la nappe d'eau s'étendait très, très large comme si les ondes avaient voulu éloigner le plus possible les rives où nous attendraient, d'un côté aussi bien que de l'autre, les humains que l'on voit et les choses que l'on fait tous les jours.

Et plus l'eau maternelle élargissait son cercle protecteur autour de notre quatuor, plus nous nous aimions harmonieusement ; plus je te livrais volontiers à cette caresse de leurs âmes balsamiques et plus ils se cédaient mutuellement aux effusions plus félines de nos deux consciences.

Où avons-nous abordé ? En aval de Tamise sans doute ? Où avons-nous dormi ? A quel moment la vie conforme nous reprit-elle dans ses filets ? Après combien d'heures, hélas, nous remîmes-nous en la posture des gens de ne monde ; redevînmes-nous, en sauvant les fameu apparences, ce que nous avions toujours été !

Leur avions-nous seulement dit adieu à

deux êtres d'élite qui nous imprégnaient la chair de leur cordiale essence autant que nous nous étions exhalés en leur appétissante enveloppe ?

Pourquoi s'étaient-ils détachés de nous en reprenant leurs rugueuses nippes de marins et ne nous laissaient-ils d'eux-mêmes, de leur admirable pousse humaine, plus rien à voir, à toucher, à humer, ou même à penser ; en nous rendant, avec nos vêtements de terriens, nos visions coutumières, nos étreintes affaiblies, nos souffles éventés, et nos amours taries ?

CHARDONNERETTE

A Léopold Courouble.

Certains coins de banlieue sont comparables à des pays orphelins tombés au pouvoir d'une marâtre. Ils jouissaient du bien-être et de la quiétude agrestes lorsque l'accapareuse industrie vint les prendre au collet pour les flétrir et les exploiter. Les vestiges qu'ils conservent d'un sort meilleur accentuent leur condition lamentable, car si les monuments en ruines dégagent une mélancolie tempérée et romantique, il n'y a rien de sinistre comme le délabrement d'un paysage.

Tel est le cas d'un vallonnet situé à l'occident de la grande ville. Les coteaux gazonneux d'autrefois ont été convertis en talus et en remblais où les monceaux de scories et de tessons de bouteilles remplacent les vaches vautrées dans les hautes

herbes. La maigreur des poteaux télégraphiques parodie l'élégante sveltesse des bouleaux blancs et des peupliers. Un rivelet effarouché par le voisinage d'une briqueterie et d'une de ces affreuses cités ouvrières — dénonçant l'abîme entre la philanthropie et l'Évangile — s'efforce de sourire et de folâtrer encore, à l'approche des sordides affluents qui le guettent là-bas, lorsqu'il se sera perdu derrière le viaduc du chemin de fer pour s'encaisser entre des kilomètres de murailles manufacturières. Combien dolente la suprême cantilène des sources limpides et des moulins d'amont que se chante le ruisselet condamné !

Mais c'est au printemps que la zone spoliée vous impressionne au delà de toute expression. Ma mémoire ne parvint jamais à se déprendre d'une journée d'avril vécue en ces provinces critiques. Le sourire du renouveau les illuminait fallacieusement. Enfant radieux et mutin, le soleil agaçait la contrée endeuillie et lui communiquait on ne sait quelle grâce factice et sournoise.

Un morbide état d'esprit m'avait entraîné ce matin-là vers cette région si douloureusem transitoire. Je m'y sentais plus seul, plus loin nulle part. A jamais privé d'espérances, je noyais dans le vide de mes anciennes nostalgi

je m'assimilais à ce pays en désagrégation participant de deux souffrances, se débattant à la fois dans les convulsions de l'agonie et dans les spasmes du devenir, — à ce pays où la conjonction brutale de la cité et de la campagne ressemblait au baiser corrosif et meurtrier d'un viol. Il me tardait d'émigrer, de m'éperdre, de me dissoudre pour tout de bon. Aucune affinité normale n'étreignait plus mes fibres, aucune consolation permise ne devait me visiter et, en attendant la métamorphose imminente, je savourais la complaisance de ce dernier printemps pour la malingre et cariée banlieue industrielle. J'aspirais à sortir de ce monde pour aborder à des rivages nouveaux. Mais auxquels ? Et par quel moyen ? Mes pressentiments d'un indispensable avatar n'impliquaient point la fin de ma vie sur cette terre. La raison me disait que sans quitter cette planète il y aurait moyen de créer un monde et une humanité nouvelles, d'autres mœurs et d'autres dieux, en dehors de toute tradition.

En ce moment de mes spéculations, dévalant
[illegible] talus, prêt à m'engager dans le défilé le plus
[illegible]rêche de cette campagne de barrière, je croisai
[illegible] jeune fille, une façon de mendiante, la véri-

table aborigène de ce terroir. A la fois infantile et vieillot, cet être revêtit à mes yeux une importance surhumaine. Promesse ou déclin, il hésitait entre l'aube et le crépuscule, suggérant à la fois la nuit à venir et le jour à naître. Il flattait et renforçait l'impression produite par un milieu si topique et je ne doutai pas qu'il fût issu spontanément de la rencontre du soleil rédempteur et de la banlieue damnée.

L'insexuel compliquait l'indéterminé de l'âge. Le visage tenait d'un garçonnet autant que d'une gamine, le corps eût convenu à un éphèbe comme à une adolescente.

Maigre, nerveuse, hâve, vêtue de haillons cousus avec de la paille en guise de fil ou rattachés avec des épines en manière d'épingles, elle s'imposait à l'attention par un de ces visages d'expression complexe et passionnée, une physionomie à la fois aimante et haineuse, ingénue et précoce, tendre et révoltée, une figure d'un ovale allongé au teint blafard, rosé par places, au nez busqué et mobile, au menton volontaire, au front lisse, presque trop génial pour une femme, contrast avec le pli sarcastique des lèvres charnues, affr lantes quoique un peu flétries. Ce visage pass du sourire luron et ambigu d'un gavroche dépr

à l'extatique et langoureuse mélancolie d'un ange de maître gothique.

Et dans cette physionomie topique rien d'intense et de troublant comme les yeux d'un bleu indicible, tour à tour perlés et pétillants d'allégresse ou s'obscurcissant, se veloutant de désolation ; des yeux un peu injectés, à la fois railleurs et suppliants, enfoncés sous l'arcade sourcilière, ombrés de longs cils pâles, cernés de violet comme par des contusions. O ce regard qui commençait comme une prière d'enfant martyr et qui finissait par une œillade de prostituée. Pour bien définir l'effluence, le fluide que dégageait cette interlope créature, je dirai qu'elle eût entraîné à des jacqueries la légion des gueux urbains et ruraux, et qu'en temps de panique et de représailles bourgeoises, les honnêtes gens l'eussent fait coller au mur, tant elle transpirait la subversion, l'anomalie, l'en-dehors.

Elle se planta devant moi, me barrant le passage, tendit sa main calleuse et gercée et me demanda l'aumône d'une voix faubourienne, mélodique à la façon des inflexions de rapsodes folains, poignante comme les appels sur un navire en quarantaine.

Me voyant ému, au point de ne pas trouver la

monnaie dans ma poche, elle interrompit sa complainte et me prenant très familièrement la main : « Viens ! » dit-elle. — Où cela ? balbutiai-je. — J'ai faim ! me confia-t-elle en riant douloureusement, tandis qu'elle m'enveloppait d'un regard carnassier et câlin. Si j'avais à peindre la Faim, ce serait ce regard-là que je lui prêterais !

Nous nous rendîmes, moi complètement à sa merci, l'homme lige de cette réprouvée sociale, vers une guinguette déchue, où jadis, aux vesprées dominicales, les couples urbains en rupture de comptoirs et d'aunages baillaient et toupillaient aux accords de périodiques crincrins. Je me réjouissais de son impérieuse confiance et me laissais piloter comme si ç'avait été partie liée entre nous que cette halte dans le bouge, comme s'il eût été convenu qu'elle m'attendrait ce matin-là au passage, en ces confins de la grande cité.

Chardonnerette — la cabaretière l'avait saluée de ce nom suggestif, presque rudéral, le vrai nom convenant à cette plante de terrain vague — dévora les frugales platées que je lui fis servir. Parfois elle s'interrompait de manger pour promener sur moi l'onctueuse et presque trop reconnaissante caresse de ses prunelles, si reconnaissantes que prunelles qu'elles me semblaient ironiques

m'inspiraient le remords de ma piètre bienfaisance ; puis, aussitôt après, ce veloureux et lubrifié regard devenait dur, rétractile, presque vindicatif. Quand elle eut terminé cette réfection, tandis que je réglai, elle vint à moi, me reprit la main et avec la résignation d'une vagabonde acculée qui se rend aux argousins : « A présent, paie-toi ! Puis, soyons quittes ! »

Déjà dépoitraillée, elle fit signe à la patronne qui s'apprêtait à nous conduire vers une soupente. Chardonnerette, le pied posé sur la première marche de l'escalier, se retourna vers moi. Ah ! toujours cette physionomie d'expression contradictoire ! Si l'énigmatique enfant commençait à à attiser mon être sensoriel, elle m'envahissait, elle me saturait jusqu'aux moindres recoins de l'âme. Ce qu'il y a toujours de protecteur dans la pitié tournait peu à peu en respect, et même en vénération. A mesure que ma sympathie devenait de l'amour, c'était elle qui commençait à m'humilier, c'était moi qui devenais pitoyable.

— Non, tu ne me dois rien ! m'écriai-je. Ce serait affreux ! Et presque sanglotant : « Comme tu ne méprises pour me croire capable d'exploiter ta aim ! » Elle haussa les épaules : « Allons, ne dis lonc pas de bêtises ! Tu m'étrenneras, voilà tout !

A moins que tu ne sois dégoûté !... — Chardonnerette ! l'adjurai-je. — Eh bien, quoi ? Décide-toi alors ! Montons là-haut et dépêche ! Ou bien fais place aux autres et cède ton tour au second de la série... » Je lui serrai le bras à le fracasser : « Tu as des amants ! » Ce cri de jalousie m'échappa comme le sang gicle d'une artère perforée. Elle éclata d'un rire faux, enroué : « Des amants ! Dis donc des tas d'amants ! Tous ceux qui m'accostent sur la route ! Tous les passants ! » Et, nerveuse, elle fit le geste de les compter sur les doigts qu'elle agita ensuite comme pour en secouer une invisible poussière dont chaque grain eût représenté un de ses innombrables galants.

En ce moment j'eusse simultanément voulu la couvrir de baisers et la rouer de coups. Je compris ces désespérés qui, sur le point de commettre, ou même après avoir commis le pire des attentats, massacrent l'objet de leur monstrueux désir et se croient moins damnables assassins que sacrilèges ; je me les assimilai même à tel point que, les oreilles bruissantes, des larmes rouges plein les yeux, d'un effort je gagnai la porte pour f la tentation de les imiter jusqu'au bout.

Chardonnerette s'était jetée devant moi et, e core une fois, ce long, cet ambigu regard de

resse et de menace, de prière et d'exaspération me vrilla le cœur et me retourna les moelles. Sous la vertu de ce regard ma fureur fit place à une délicieuse stupeur. Je défaillais à la pression de sa main devenue tutélaire, à la chaleur d'une hanche fraternelle frôlant la mienne et, dans ses yeux sans préjugés et sans mensonges, je buvais l'oubli de tout ce qui ne serait plus sa présence.

Était-ce l'ange attendu, l'annonciateur du monde nouveau? Marchant sans parler, deux somnambules, nous nous trouvâmes, presque sans le savoir, en pleine campagne, loin du faubourg.

« Retournons, murmura-t-elle d'une voix sourde et envieuse, il fait trop heureux, trop sain ici. Tout ce pays sent le beurre et les choux gras. Ces chairs flasques et bouffies dégagent une odeur de suif... »

La nature rurale trop sereine, béate et salubre, résignée jusqu'au servilisme, s'accordait mal avec la couleur subversive de nos pensées. Légitimant les intimes répugnances et les acides affinités de ma compagne, j'enchéris sur son dire : « Oui, retournons où l'on souffre, où l'on vit toujours cabré sous la constante menace du pilori et de la geôle, où toute licence nous glorifie ; allons où l'amour blasphème, où le baiser saigne, où les possessions

sont des affres, où l'on s'adore à s'entre-tuer ! » A ces paroles les yeux de la pâle enfant me parurent plus incendiaires, plus grégeois que jamais.

Au lieu des rustiques clochers coiffés d'or, nous voyions repoindre les cheminées usinières déroulant des crêpes funèbres. Les placides angelus villageois étaient étouffés par les cloches des fabriques carillonnant la passagère délivrance de leurs forçats.

Marchant d'un pas accéléré, par tapées, gourde au flanc, pipe en bouche, déhanchés, poudreux, tous regardaient effrontément ma compagne, comme si tous avaient eu des droits sur elle. Beaucoup me lançaient des injures ou de méprisants clins d'œil. Pourquoi, si irritable, si porté à me ruer sur le moindre offenseur, n'en voulais-je pas à ces prolos et me sentais-je au contraire passer à leur bord ? Nous en croisions de merveilleux, aussi éloquents que des symboles, vraies incarnations de la force débonnaire ou des latentes révoltes ; de membrus et de plastiques aux méplats de médailles romaines, patinés et boucanés, les hardes fauves collées sur leur cuir par l suées et les ahans du labeur. Les uns, tout chair et en volutes musculaires, les autres, tc en prunelles et en physionomie.

Chardonnerette les saluait par leur nom ou un croustilleux sobriquet. Pour celui-là elle avait une larme attendrie, pour celui-ci un sourire ; à l'un elle faisait une moue lascive, elle gratifiait l'autre de son geste préféré, elle parodiait le tic, le faubourien roulement de hanches d'un quatrième et saluait d'une gravelure imprécatoire et déflagrante les plus bourrus, souvent les plus déguenillés, coucheurs à l'emporte-pièce, âpres et calleux, qui la voulaient, brutale et batailleuse, à leur image. Inexplicable phénomène ! Plus ils semblaient rafalés et miséreux, plus elle leur témoignait au passage sa crispante et indélébile solidarité. Phénomène encore plus incroyable, loin de les jalouser j'aurais voulu me concilier ces parias, m'affilier à l'immense tribu des asservis et des pendards ; partisan d'une sorte de polyandrie, je me serais contenté de partager les faveurs de Chardonnerette avec les derniers dessous de la truandaille, avec la tourbe des argotiers et des drouineurs. Comme si elle eût lu dans ma pensée, elle se récriait d'enthousiasme : « Oh oui !... De fiers gre-
« ıs, plus riches de sève et de sang que de pé-
« ne ! Ils me battaient ferme aussi ; j'en ai subi
« ces caresses qui vous rompent tout entière et
ıs crèvent aux trois quarts comme une jument

de fiacre ! » Avec volubilité, avec une fièvre féroce qui l'enrouait et l'essoufflait, elle m'évoquait en phrases courtes, haletantes, les pratiques et les exigences de ces mâles ; elle me suggéra les siestes dans les briqueteries brûlantes comme des solfatares, les accouplées nocturnes dans un renfoncement de meule, et les stupres des dépôts, et l'audace, la furia sexuelle de ces gueux déchaînée jusque derrière les bancs de la Cour d'asssises, à deux pas des gendarmes, tandis que le magistrat nasillard et prud'hommesque requérait contre l'un ou l'autre dépuceleur qui avait tiré trop de sang à ses patientes. Mais je la ramenais toujours aux traits de son expérience personnelle.

Elle me narra ses communions avec les souffre-douleur, les fringales qu'elle avait assouvies, les soifs qu'elle avait désaltérées. La sublime drôlesse n'estimait guère ses faveurs à un plus haut prix que la chique et le tabac, les autres consolations du frelampier. Combien de récidivistes et d'incurables étaient venus chercher, endoloris et sordides, en les bras de Chardonnerette, une promesse de rédemption, une aumône de félicit Aux grévistes de la grève perpétuelle, ricocha de la correctionnelle à la centrale, et de l'asile nuit aux phalanstères des vagabonds, aux bless

de notre géhenne sociale, elle représentait la minute de trève balsamique, l'onguent suave, l'ambulance toujours ouverte. Mais parfois elle opérait comme les cautères et les pointes du feu. Dans l'imagination de ses obligés elle allumait des rêves de cataclysmes expiatoires. Elle s'était inoculé le virus des représailles pour le transmettre par les ventouses de ses baisers aux ilotes trop soumis et trop patients. Elle induisait aux crimes généreux les beaux garçons de la canaille. Et sur son sein pantelant de charité féroce les plus radieux adolescents, si naïfs et si tendres qu'ils souriaient encore à leur misère et à l'iniquité de leur sort, s'étaient réveillés un matin anarchistes à outrance. En revanche, elle s'imprégnait de généreuse et virile essence, elle se modelait sur ses amants. La race des pouilleux héroïques avait façonné ses appas à leurs mains gourdes, à leurs grosses bouches convulsives de Tantales assoiffés de bonté et de justice.

Sa déchéance la paraît d'une noire splendeur purgatoriale.

Plus elle me nombrait ses ignominies, plus je imais, cette totale perdue, cette Madeleine des yous. Oui, je l'aimais. Et de quel amour absolu panthéiste ! C'était tout le peuple, toute la souf-

france, l'infinie douleur humaine que j'adorais en cette prostituée, martyre et sainte, et j'aurais voulu incarner la plèbe tragique et rebelle pour la posséder, la béatifier à jamais.

Mon aberration affective en vint à reporter sur elle mes nostalgies du monde meilleur. Ses nomades et innombrables amours l'exaltaient à mes yeux. Infiniment rédimante et piaculaire, elle avait essuyé plus de larmes que les petites vierges des carrefours. Comme de lancinantes et volcaniques oraisons jaculatoires, comme ces prières de naufragés qui tournent en imprécations de désespoir, l'avaient fouettée les déclarations furieuses de ses fidèles. Beaucoup ivres, appassionnés jusqu'à l'épilepsie, en ces stades amoureux où chez les tempéraments primordiaux l'épanchement de la tendresse se confond avec les transports de la haine, l'avaient battue, mordue, contusionnée, foulée aux pieds, tatouée comme un mur de geôle.

Notre-Dame des Claque-Dents et des Penailleux, durant leurs amoureuses neuvaines, c'était de plaies et de blessures que ses truculents pè rins couvraient son corps en guise d'ex-voto!

Quand nous fûmes entrés dans la guingue je tombai à ses genoux.

« Je t'adore, lui criai-je, en arrosant ses pieds gercés et poudreux, de toutes les larmes accumulées dans ma poitrine depuis que le destin m'avait confronté avec cette gueuse. — Oh ! je te porte un amour déréglé... monstrueux, diront mes anciennes amours abjurées pour toi !... Mais pardonne-moi ma faiblesse et mon noviciat. A toi de m'initier aux redoutables mystères... Vois, je m'humilie, je tremble encore à tes pieds. En ce moment tu dispenserais des secours trop formidables pour mon anodine détresse, toi qu'il faut aimer à toute extrémité... Les lâches bonheurs m'imprègnent encore trop. Avant d'entrer dans les capiteuses tanières de la révolte, il faut que je secoue à l'air libre le fade remeugle du chenil ! Attends pour m'accorder une part de ton être, que j'aie renié ma race, mes origines, la famille et le mariage, que j'aie connu la faim, la proscription, les pénitenciers, les traques, les souillures, les outrages de toute sorte que le mauvais riche prodigue à Lazare, l'ombre et le repoussoir de son éblouissante prospérité... Pour m'approcher de la sœur anarchiste, j'attends d'abord le baptême de l'interdit. C'est de ta conjonction avec l'un ou l'autre ruffian, c'est de ton giron d'adolescente, plus ruiné que celui de l'octogénaire de la prophé-

tie, que sortira sans doute l'Antechrist, l'Incendiaire, le Purificateur ! »

Ses guenilles tombèrent en signe d'acquiescement à mes présages. Dans sa nudité de poitrinaire agonisante, avec ses pauvres bras décharnés, ses jambes frêles et ligneuses, avec sa gorge et ses flancs de souffre-douleur ocellés de cicatrices, tout ce corps épuisé et famélique qui eût tenu trois fois dans un cercueil d'enfant, elle surgit plus navrante qu'un jour de grève, plus dévorante que le pétrole et le grisou, plus damnable qu'un chauffoir de bagne et en même temps plus pure et plus lustrale que les fonts baptismaux. Les épaules étaient si chétives qu'elles semblaient ployer sous le faix des longs cheveux de fumée auréolant de deuil le visage séraphique et déchu.

Les yeux bleus dilatés à l'extrême, aussi bleus que le ciel au premier jour du monde, scruteurs comme des consciences, m'entr'ouvraient des vertiges de honte et de salut, d'iniquité et de rédemption.

Alors, cuvant en mon être toutes les forces, toute les aspirations, toutes les pléthores affectives d la racaille et des gueux qui lui avaient payé tribut, je l'étreignis, je la pressai contre moi, pa

tagé entre l'horreur et le fanatisme, plus farouche qu'un voleur de reliques.

Au contact de ses lèvres, un froid délicieux, la la fraîcheur sapide d'un fruit paradisiaque envahit les principes mêmes de ma vie et je me sentis sourdre et tarir éternellement en la prière exaucée de l'universelle souffrance...

LA DERNIÈRE LETTRE DU MATELOT

A Eugène Demolder.

Ames enfantines et mystiques ne goûtant pas le plaisir sans une sourdine d'intimité et de ferveur.

***(Nouvelle Carthage*, G. E.)**

« A propos, l'ami Marius, espèce de samaritain de lettres, j'ai conservé quelque chose pour vous ! — me dit à la fin d'un dîner, où nous avions beaucoup causé marine et navigation, le courtier et armateur Josse Deridder, du quai Ortélius, à Anvers, chez qui j'étais allé passer mon congé de Noël. — C'est la copie d'une lettre d'un marin ci à sa grande sœur qui demeure avec leurs ux parents et une flopée d'enfants puînés, en âge, comme on en trouve toujours chez les ivres gens, ruelle de la Coupe, près du Poids

de Fer, au cœur de ce grouilleux quartier Saint-André qu'on appelait si pittoresquement autrefois le Marché-aux-Poux, et où je vous conduirai à votre prochaine visite... Si le gaillard a écrit à cette sœur plutôt qu'à son père ou à sa mère, c'est parce qu'en dehors de lui, elle est la seule de la famille qui sache à peu près tenir une plume et déchiffrer un griffonnage. Toutefois, il faut croire que la mâtine s'est vantée ou que son frère entretient trop haute opinion de sa science, car elle est venue, au bureau, nous demander de lire la missive dont nous avons alors gardé copie à votre intention. »

Josse Deridder est un des rares négociants qui aient quelque idée de la valeur d'un livre sincère et artiste et qui n'assimile point nécessairement un écrivain à un vagabond et à un repris de justice. Enormité qu'il a toutes les peines à se faire pardonner par la gent mercantile : il s'essaie lui-même à coucher sur le papier des idées autres que celles de son journal et rédigées en une langue moins cursive. Ainsi il est arrivé à tourner assez proprement le vers. Josse Deridder lit beaucoup et comprend même ce qu'il lit, phénomène peut être plus rare encore que celui d'un négociant poète. A côté de plusieurs bons tableaux signés

noms qui ne sont point exclusivement ceux de quelques favoris d'un chauvinisme ignare et provincial, il possède une bibliothèque bien fournie et dont on ne craint point, en la consultant, de détériorer les riches reliures. Homme d'éducation, de naissance patricienne, amphitryon fastueux quoique cordial, Josse Deridder compte parmi les dix à vingt négociants qui nous réconcilient avec une engeance essentiellement malhonnête et arrogante. Si vous acceptez à dîner chez lui, ne craignez point qu'il vous dise à chaque plat ce que celui-ci lui coûte, ou qu'en vous servant à boire, il constate que vous n'avez point l'habitude de humer pareil nectar, ou qu'il étale sur la table toute l'argenterie de ses dressoirs, ou qu'il se fasse apporter, au milieu du repas, comme par hasard, une immense pile de louis d'or, une encaisse qu'il s'agit de vérifier d'urgence. Non, jamais Deridder ne parlera de sa profession que pour rapporter des faits et des circonstances qu'il sait devoir intéresser ses convives ; aussi ai-je toujours tiré profit de mes familières causeries avec ce *right* et *gentleman*, et accueillis-je comme de précieuses aubaines ses charmantes offres d'hospitalité.

Dans les circonstances présentes, il avait encore

une fois deviné juste et trouvé le moyen de m'obliger en réservant pour mon reliquaire cette fruste épître d'un gars du peuple, ce document si instructif et si édifiant pour celui qu'il venait d'appeler avec bonhomie un samaritain de lettres.

L'épître en question, datée du 12 octobre, venait de Santos, un port de la côte brésilienne, et était conçue en ces termes :

« Chère sœur, — je mets la plume à la main pour vous faire connaître l'état de ma santé qui n'est malheureusement pas aussi bonne que je le voudrais, mais j'espère qu'il en va autrement chez nous, à la maison, et que tous vous vous portez comme poissons dans l'eau.

« Voilà six mois déjà que nous relâchons à Santos, mais nous allons enfin lever l'ancre la semaine prochaine. Ce n'est, fichtre, pas malheureux, car il fait si malsain ici que chaque jour des matelots meurent des fièvres. Si vous n'êtes pas très solide de la poitrine, c'est à peine si vous pourrez résister à cette vilaine maladie. Depuis trois semaines elle me guette et tourne autour de moi comme un de ces vilains serpents ou de ces grosses chauv souris, buveuses de sang, qui font le charme ce pays. Heureusement, je suis plus malin et pl fort que le monstre jaune et j'ai déjoué ses fein

ou même gardé le dessus lorsqu'il m'attaquait de front.

« En ce moment, il y a encore un Belge de l'équipage en traitement à l'hôpital. C'est notre second timonier, un garçon d'Anvers, un *sinjoor* comme moi, qui s'appelle Emile Lauwers et qui demeure rue Falcon, n° 13. Je t'envoie son adresse car il est trop malade pour écrire et il m'a même demandé, chère sœur, de te prier d'aller porter de sa part un bonjour à ses petits vieux. Tu feras cela, n'est-ce pas, Mariette, car c'est un brave garçon.

« Je vous souhaite à tous une bonne et heureuse année, au père, à la mère, à tous les petits. Julleke a-t-il pu faire sa première communion ? S'il est bien sage, je lui rapporterai un perroquet vivant avec des plumes rouges, vertes, de toutes couleurs, comme il s'en trouve à la « Zoologie » ! Netje travaille-t-elle déjà chez la repasseuse et a-t-elle fini de tousser ?

« Ne soyez point étonnés que je vous envoie déjà mes souhaits pour l'année nouvelle, mais c'est parce que, si robuste que l'on soit, on n'est jamais sûr, pour le motif que je te disais plus haut, d'avoir encore la force de tenir une plume le lendemain. Je souhaite donc que vous puissiez pas-

ser de nombreuses années dans la joie et le plaisir et je compte bien qu'il en sera de même pour moi, sitôt de retour à Anvers. J'espère aussi, chère sœur, que tout ira mieux pour toi, alors! Je sais que tu es malheureuse à présent et que tu as déjà deux enfants de ce Jaak, le cigarier. Le guignon, c'est que je ne puis encore rien t'envoyer pour te tirer de peine; mais patiente encore un peu, jusqu'à ce que nous débarquions à Anvers et alors, s'il plaît au bon Dieu, je te donnerai certes quelque chose pour te sauver d'embarras et je ferai aussi entendre raison à ce damné coureur de filles; oui, il faudra bien qu'il t'épouse ou je ne m'appellerai plus Frans Selderslag.

« A présent, je ne dispose pas même d'un liard quoique j'aie de bon à peu près une affaire de trois cents francs. Croirais-tu que je suis déjà sept mois sur ce navire? Et j'apporterai aussi une caisse pleine de curieux objets d'ici.

« Chère sœur, n'oublie donc pas de te rendre à la maison de ce Lauwers; car le garçon est si bas qu'il a peur de ne plus jamais revoir les siens. Il ne faut pas les effrayer et leur dire qu'il est tellement malade, tu comprends, n'est-ce pas? Mai. mieux que moi tu sais comment t'y prendre.

« Maintenant j'ai encore autre chose à te de

mander et ceci est pour mon compte, et se rapporte à notre voisine de l'impasse du Glaive, Dolphine Plaschmans, la trieuse de café. Êtes-vous toujours liées? La nouvelle que je vais t'annoncer ne t'étonnera pas fort. Écoute, je vois cette fille si volontiers que je donnerais bien cent francs si elle voulait de moi pour son bon ami ! Aucune nuit ne se passe sans que je la voie dans mon rêve aussi belle que lorsqu'elle venait prendre l'air sur la place du Poids-de-Fer et batifoler, tête nue, avec toi et d'autres filles de votre âge en vous tenant par le bras. Demande-lui, veux-tu? si elle se rappelle la fois où nous avons dansé ensemble à la grande kermesse, une seule danse au « Saint-Michel », dans la rue du Couvent? Demande-lui aussi comment elle me trouve, si je suis à son goût. Tu lui diras une bonne parole pour moi, car tu sais bien, toi, que je ne suis pas un mauvais garçon. Dis-lui que si elle voulait de moi je l'habillerais tout à neuf, sans oublier les bijoux et le reste, mais il me faut d'abord savoir si je lui plais. Et si elle répond que oui, tu peux lui donner une de mes photographies, que je fis faire l'autre fois près du canal des Brasseurs.

« Il y en a encore deux à la maison. D'ailleurs, je pourrais en faire tirer d'autres. On garde les

clichés. C'est mis en quatre langues au dos de chaque carte, même en suédois: *Pladen opbewaard for Efterbestelling*. Depuis que je suis à bord du *Prosit* je parle presque aussi bien cette langue que le flamand.

« Donc, chère sœur, dis un bonjour pour moi à Dolphine Planschmans de l'impasse du Glaive, à père, à mère, aux frères, aux sœurs, particulièrement à Julleke et Netje, à mes camarades Flup et Rikus, même à ce coureur de Jaak, enfin à toutes les connaissances, mais surtout à Dolphine Plaschmans. Là-dessus je finis en me disant votre affectionné.

FRANS SELDERSLAG

« Écrivez à cette adresse : F. S., à bord de la barque *Prosit*, capitaine Hanssen, Barberus, îles Barbades, Indes occidentales.

† † † † † † † † † † † † † † †

« Toutes ces croix sont des baisers. »

Mon ami Josse Deridder ne s'était point trompé. Je lus cette épître avec plus d'intérêt que l'on n'en accorde généralement aux confidences de gens qui, pour parler en égoïste, ne nous touchent ni de près ni de loin. J'avouerai même que je la lu-

et la relus, sans parvenir à en détacher les yeux, comme s'il s'agissait d'une personne bien connue, voire d'une personne mystérieusement chère.

Après le dîner le courtier m'entraîna, au port et aux docks, sur des navires dont il connaissait les capitaines. Dans les dispositions d'esprit où m'avait plongé la lettre du matelot, aucunes pérégrinations n'auraient pu m'être plus agréables ; d'ailleurs, j'ai toujours aimé les grands fleuves, l'océan, les havres, les vaisseaux et les marins. Longtemps les soldats, ces autres déshérités du bonheur bourgeois, ces autres pitoyables ilotes d'un régime de proscription et de parquage, se partagèrent ma compatissante sympathie, mais plus nobles et plus droits, les matelots répudient le mensonge, l'oisiveté, les pilleries, et pour ce motif à présent je les préfère aux soldats. Leur vie est toujours une lutte et souvent un péril, leurs combats ne se livrent pas contre leurs semblables, et sauf dans de rares corps à corps loyaux et sanglants, ils ne s'acharnent que contre les éléments et ne se mesurent qu'avec les tempêtes. eur rude métier, héroïque entre tous, est peut-tre celui qui rapproche le plus l'homme de ses estinées originelles, de ses vertus primordiales, e l'alliance de son Dieu.

Comme à toutes les Noëls, le port présentait une physionomie de grande fête. Les navires en rade et dans les bassins avaient fait parade et des drapeaux, des pavillons, de multicolores carrés d'étoffe brandillaient joyeusement le long des agrès et des cordages. A bord les hommes de quart et de vigie répondaient par des chants mélancoliques ou de vagues ritournelles d'accordéon aux musiques violentes des bastringues du quai, et souvent un mousse étranger, songeant à la patrie lointaine, et se sentant troublé par le mal du pays, secouait sa morale malaria, en se livrant, à lui tout seul sur le pont goudronné, à quelque gigue ou frénétique tarentelle.

Le temps mi-frisquet, un peu gris, tissé de brumes légères prêtait à la rêverie et aussi aux déduits du jour. Au passage des nues, au remous des flots, le ciel et le fleuve alternaient leurs colorations et leurs formes suggestives presque aussi rapidement que le cours des souvenirs et des espoirs.

La plupart des navires sur lesquels je montai avec mon hôte se trouvaient être de nationalité scandinave et, dussé-je être taxé de puérilité, j'avouerai que ma présence à bord de ces bâtiments me semblait plus importante et plus oppor-

tune que dans nombre de circonstances analogues. Était-ce parce que le *Prosit*, la barque sur laquelle manœuvrait Frans Selderslag, naviguait sous pavillon norwégien ? Avec quelle curiosité enfantine j'étudiais l'aménagement et la disposition des lieux, j'examinais les moindres objets, je m'absorbais dans de divinatoires extases, ne prêtant qu'une attention apparente aux explications pourtant bien instructives et en rien arides que me fournissait mon obligeant compagnon, mais sur ce chapitre topique, sur la partie où sa compétence était extrême, j'en savais ou plutôt j'en devinais plus long que lui-même, en ce moment. Toutes choses maritimes revêtaient une bien autre signification à mon esprit que l'utilité et l'emploi que les prétendus initiés leur assignent. Je prenais plaisir à entendre le langage des marins ; sans toujours comprendre les mots je goûtais la musique copieuse et virile des âpres voix du Nord. Elles s'associaient aux énergiques et tonifiants effluves du varech et du goudron comme aussi aux relents des cajutes, des cambuses et de ce uïntelage, le pauvre trousseau du vagabond de océan, presque aussi dérisoire, aussi imprégné t culotté de ferments aventureux et pathétiques ue le bagage des rôdeurs de grand'routes.

Le soir qui n'avait point tardé à tomber nous surprit dans nos observations absorbantes. Comme des lucioles les fanaux s'allumèrent le long des vergues et mêlèrent l'impromptu de leurs couleurs chatoyantes à la fantaisie multicolore des drapelets. Les eaux doucement clapotantes répétaient l'illumination des quais et des navires ; la course d'une allège ou d'un canot de ballade éclairé par des torches amorçait dans son sillage comme un banc de poissons de feu, et, fatigués d'accordéonies et de saltarelles, les vigies solitaires consignées à bord correspondaient à présent avec les turbulentes bordées tirées sur la rive par les équipages, en projetant vers les cieux de mélancoliques et furtives chandelles romaines.

Obssession et corrélation singulière, je continuais à rapporter ces objets, cette atmosphère et ces tableaux à la très infime lettre lue tout à l'heure. Cette après-midi de Noël me représentait une illustration assez corsée, une poignante synthèse de la vie de ce Frans Selderslag. Il serait difficile de préciser et de noter les infinitésimaux périodes de sensibilité par lesquels je passais.

Le plus souvent je croyais faire partie de l'équ page : la barque mettait à la voile, j'aspirais départ vers des pays dont la cale et les soutes

navire recélaient encore de capiteux et peut-être pervers effluves. Je ne sais qui m'appelait, qui me désirait là-bas et, pour me le dire, recourait à toutes ces subtiles annonciations.

A d'autres moments je me figurais que nous venions d'arriver et j'allais mettre pied à terre en me chargeant de quelques exotiques cadeaux pour les miens. Mais quels étaient, à présent, *les miens !* A force de m'assimiler le tempérament, l'orientation et les contingences du marin, je ne me rendais plus un compte très précis de mon propre rôle dans le monde.

Toutefois, rien de ces perturbations intérieures ne perçait au dehors. Mon hôte, Josse Deridder, dut me trouver de très belle humeur, d'autant plus que par un dédoublement que j'observai sur moi-même, dans plus d'une circonstance de la vie, où mes affinités émotionnelles sont très actives et bouillonnent même jusqu'à l'hyperesthésie, où l'aimantation de mon être par des courants surnaturels atteint des proportions insolites, j'étais à la fois à une conversation très anodine et accessoire avec mon ami actuel et je communiais avec des âmes lointaines plus troublantes que le son, la lumière et l'arome, plus fluides et plus électriques encore que la saveur du baiser.

Mon compagnon, flatté par mon attention concentrée aux explications techniques qu'il me prodiguait au cours de nos diverses étapes, me trouvait très en verve, très sociable et pour m'entretenir dans cet état d'aménité, il me fit goûter à des liqueurs variées du Nord et des tropiques, âcres ou chatouilleuses, arak, kwas et kummel ou cachiri, larkin et scubac, sans se douter, le brave homme, qu'il exaspérait encore ce cas de double vie, même de multiple vie, qui se produisait depuis plusieurs heures déjà en son visiteur.

Chez lui ce boire cosmopolite détermina une humeur de réveillon et jusque bien tard dans la nuit nous nous éternisâmes au sein de ce quartier maritime, errant de musicos en guinguettes, de dispensaires en *sailors-homes*, d'alcoolisme en végétérianisme. A la fin j'étais tombé dans un état de prostration ou plutôt de pâmoison, et ne répondais que par des paroles de plus en plus rares et sibyllines, aux propos intarissables et de portée immédiate de mon excellent pilote. J'avais même hâte de rentrer, de me recueillir, de me trouver seul dans ma chambre.

Avant de me mettre au lit je relus la lettre Frans Selderslag, m'étant couché je la rep encore. Quelle occulte et impérieuse éloquer

contractaient ces lignes naïves ! Chaque mot me découvrait les dessous d'une tendresse nostalgique plus tiède, plus enivrante qu'une promenade à deux avec l'être aimé sous la cerisaie en fleur.

On aurait dit un clavier à chaque touche duquel correspondait non pas une note mais la fibre ultra-sensible d'un grand cœur aimant, pantelant de désir, éperdu de jouissance partagée. En mes dispositions de réceptivité extrême, cette lettre m'offrait un thème infiniment sincère et mélodieux qu'une sympathie spontanée enrichissait d'harmonies périodiques, inépuisables comme les marées de l'océan.

A la faveur d'une dernière protestation de mon sens strictement terrestre, de ma conscience réduite aux réalités de la vie, contre cet épanchement houleux de mes facultés imaginatives, je convins de l'importance vraiment par trop extravagante qu'affectait cette lettre et l'ayant repoussée loin de moi, j'éteignis ma bougie pour ne plus être tenté de la reprendre ; puis je me plongeai sous mes draps, m'efforçant de songer à des choses très pratiques et très positives, par exemple à l'argent qu'il me faudrait emprunter à mon hôte pour prendre le train et regagner ma résidence...

Mais j'avais compté sans ma mémoire : je savais

la lettre par cœur. L'obsession s'exaspéra, plus immatérielle que jamais. Je répétais, en les scandant, les phrases fatidiques ; je me surpris même à les prononcer tout haut, comme des incantations.

A quel miracle tendait cette thaumaturgie inconsciente et passive ? Combien de fois répétai-je ces conjurations, oh d'une voix de plus en plus pressante, d'une voix donnant, comme la tierce, la note harmonique de notes bien lointaines et si passionnées malgré les grands vides des espaces et les atlantiques désespérants ! On aurait dit que je me chantais un duo à moi-même. Par instants, l'une des notes de l'accord paraissait vouloir s'éloigner de sa jumelle, l'accord allait se briser, mais l'autre note finissait toujours par rattraper la fugitive, s'y accrochait désespérement pour être sa seule réponse dans l'éternité. Les efforts que les deux voix complémentaires faisaient pour se joindre, seraient comparables aussi au dialogue des enterrés vifs et de leurs sauveteurs.

Cette veille finissant par devenir plus accablante qu'un cauchemar, je me rhabillai dans l'obscurité et m'efforçant de faire le moins de bruit poss je gagnai la rue. L'air de la nuit aurait s doute raison de cette intoxication sentiment de cette saturation des facultés amatives. J'i

prendre un bain de foule et de populaire, m'étourdir et m'achever dans un de ces bals canailles dont parlait précisément la lettre du matelot. Au fait, pourquoi ne pousserais-je pas au « Saint-Michel » dans la rue du Couvent, le bastringue où Frans Selderslag avait dansé sa première valse avec Dolphine Plaschmans ? Peut-être au moyen de quelque brutale équipée, parviendrais-je à arracher mon cœur à cette inconcevable possession. J'ai vu arracher ainsi des poids formidables aux insidieuses ventouses de l'aimant.

Moi qui étais rarement venu à Anvers — il me faut insister sur ce point — et qui ne connaissais en fait de quartiers excentriques que la zone maritime explorée l'après-midi en compagnie de Josse Deridder, je me trouvai bientôt tout à l'autre bout de la ville, mêlé à une cohue de faubouriens et d'ouvrières qui garnissaient la vaste salle même, évoquée par Selderslag.

Deux cents personnes au moins se trémoussaient aux accords d'une musique cavalière et ca[illegible]lante, que les cuivres éperonnaient de leurs [illegible]idences aiguës. Mais dans cette foule moutonnte, estompée par la fumée et la sueur, je ne [illegible]stinguai, je ne suivis qu'un seul couple.

C'était un beau garçon d'une vingtaine d'an-

nées, très vigoureux, très musclé, la tête brune et crépue rejetant crânement en arrière une casquette marine à large visière plate et cirée; le visage épanoui avec des traits d'une sympathique rudesse; le teint hâlé mais préservant tout de même les roses et le duvet de l'adolescence; de grosses lèvres fraîches comme une aube de baisers; des yeux expansifs tout constellés de joie; avec cela l'air un peu paysan et d'allures un tantinet balourdes dans sa brune culotte de velours à côtes très serrée, son tricot gros bleu de matelot fortement échancré au cou et comme tatoué sur la poitrine d'une immense ancre rouge; les vêtements accusant encore le charnu du torse et des membres.

Sa compagne, d'une couple d'années plus âgée que lui, représentait une de ces noiraudes au type espagnol comme il s'en rencontre beaucoup dans les ports de mer septentrionaux, le teint mat et légèrement ambré, l'oreille menue, les yeux troubleurs, la bouche pimentée, la chevelure ramenée en accroche-cœur et en frisons, Flamande par les hanches larges et rubéniennes, par la fraîch de la pulpe et de la carnation, mais Andalouse la vivacité des prunelles et l'affriolante mobi de la gorge, des paupières, des narines et des

vres, vraiment la femelle victorieuse pour laquelle les francs bougres affronteraient les coups de couteau, les nuits au poste et même, si elle existait encore chez nous, la machine coupeuse de têtes.

Quel instinct m'avertit d'emblée que c'était là Frans Selderslag avec sa Dolphine Plaschmans ?

« Tant mieux ! » me dis-je, sincèrement ravi, « il sera revenu de Santos et des Barbades. Le voilà guéri, entièrement radoubé ; un fier brin de mâle ! »

Et continuant à monologuer à part moi : « A quand les noces ? La sœur a dû parler pour lui, de sorte qu'à son retour la fière voisine a consenti à être sa bonne amie. Sans doute une partie des trois cents francs du prêt aura servi à parer la jolie fille de popeline et d'or plaqué ! »

En ce moment ils repassaient devant moi, portés par leur élan serpentin et le courant des danseurs de la foule : « Mais non, je me trompe ; la toilette de la belle est assez maigre ; sa robe est usée et elle n'arbore point le moindre colifichet ! »

« Pourquoi, aussi, » me disais-je en poursuivant mon très inquisitorial examen, « ne se traint-il point avec plus de familiarité ? C'est à peine ils tournent enlacés et si en se pressant les mains

ils se hasardent plus haut que les poignets. Quelle extrême réserve ! Tous deux semblent embarrassés, très gauches, comme s'ils se voyaient pour la première fois et, sur ma parole, n'était l'expression idolâtre de leurs regards et l'imperceptible tressaillement de leur derme, ce frisson, cette petite mort qui affleure à la chair de ceux qui vont se donner l'un à l'autre, et que je suis peut-être seul à saisir en dehors d'eux, on gagerait qu'ils ne s'aiment pas encore, qu'ils cabriolent et toupillent, friande garce et rude gars, sans y attacher plus d'importance que le passereau à la cerise qu'il picore et la fleur au papillon qui la chiffonne. Diable ! leurs affaires n'auraient-elles pas encore fait plus de chemin ! On est cependant expéditif dans le monde des marins, surtout qu'ils n'ont pas des mois à perdre en madrigaux et en tourterellisme. Allons morbleu, Frans, à l'abordage ! Ou si tu ne jettes l'ancre pour de bon, il est temps de faire escale ! »

Je ne sais combien dura leur danse, mais je lus très longuement dans leurs deux âmes, surtout dans celle du jeune pilotin. Je parfumai m tellement la mienne aux fragrances de ce dési de cette sève ! Je respirai à en défaillir leurs p pectives de bonheur...

La musique s'interrompit. Ils firent quelques pas, presque cérémonieux, ensemble. Soudain un remous les bouscula et je vis un gaillard de l'âge de Frans, un joli garçon vulgaire, aborder la coquette Dolphine avec une liberté de camarade, car c'était avec lui qu'elle était engagée pour la danse à venir.

Frans se contenta de prolonger l'étreinte de ses doigts tandis que rieuse, mutine, sans se hâter toutefois, elle suivait son nouveau cavalier, et, en manière de consolation, elle décocha au candide affronteur de naufrages, si timide devant la tempête de ces noires prunelles de femme, une électrique et lumineuse œillade.

Il l'observa toujours, insatiablement ; ne détachant plus les yeux du couple qui tanguait et roulait comme la goélette le *Prosit* sur cet océan de houleuse chair humaine ; il la regardait comme un navire en détresse verrait s'éloigner l'arche de salut, le phare providentiel, oh si tristement, et, si ingénument, que pris d'une compassion infinie, je me faufilai au premier rang de la galerie et me ıçai à côté de lui pour le réconforter... Mais je ı me rappelle plus ce que je lui dis, ou si je ə risquai seulement à lui adresser la parole. ıut ce que je sais c'est que sa chère pensée

concertait avec la mienne comme si j'avais toujours été son matelot...

Nous assistâmes à toutes les danses qu'elle dansa avec le drille qui l'avait réclamée après Frans ou avec d'autres non moins indifférents, triviaux et de façons rogues, à toutes ces danses qu'elle aurait dû leur refuser pour les donner toutes à son Frans.

Poussé par une sympathie crispante, j'avais accroché mon bras à son noueux biceps, et sans qu'il y prît garde, je lui dédiai mon âme, mêlant aux rosées de son grand cœur auroral les ardents orages du couchant de ma jeunesse... Aussi, en quelle adoration s'aggravait son caprice pour cette folâtre fillette !

J'avais bien deviné, ils devaient encore en être au trouble de la première rencontre, avant le balbutiement des aveux et, de là, chez mon délectable compagnon une sorte de jalousie anticipée, ou plutôt cette inquiétude de l'amant qui ne s'est pas encore déclaré et qui ne possède encore aucun droit sur celle qu'il voudrait faire indissolublement sienne. Ah si elle en avait déjà aimé, de connu un autre ! Et telle était l'intensité de cet angoisse en mon camarade que je ne songea pas alors à l'invraisemblance de son attitude

platonique et que je m'abandonnai complètement à mon spasme de pitié et de balsamique dévouement... Pourquoi me paraissait-il si précieux, si rare, si digne de vivre et d'aimer, ce jeune Frans Selderslag?

Combien de danses avions-nous comptées lorsqu'on éteignit le luminaire ainsi que la voix des orchestrions, et que le courant de la sortie nous enchevêtra dans un rassemblement où, toujours sans que personne m'eût averti, je reconnus Mariette, la grande sœur de mon Frans, et Jaak le cigarier, et Flup, et Rikus, et d'autres encore mentionnés dans la lettre, et beaucoup de filles dégingandées et piaillantes, les batifoleuses des soirs d'été sur la place du Poids-de-Fer, tous et toutes en train de dégager la belle Dolphine de la nuée des galants de carrefour qui s'attardaient en se disputant la faveur de la reconduire.

Seul Frans ne se présenta point et quand Dolphine eut été rendue à son escorte de compagnes, que lurons et luronnes se furent éloignés, en deux bandes, éraillant les ténèbres de leurs chants ; de leurs rires, non sans se pourchasser de bourades et de chatouilles, nous nous engageâmes à ur suite, mais à distance, à travers le dédale des ;nelles et des impasses. Dans le hourvari des

voix graveleuses et effarouchées, nous distinguions le rire lutin et perlé, un vrai rire de Noël, de la belle fille, et sous les sombres voûtes des ruelles sordides nous suivions ce rire argentin comme les bergers et les mages avaient suivi dans les cieux le sillage de l'étoile miraculeuse...

Et quand cette voix s'éteignit au bas d'un charbonneux escalier de l'impasse du Glaive, mon Frans demeura longtemps devant le seuil, transi, irrésolu, sur le point de monter à sa suite, mais se ravisant alors et le cœur délivré d'une horrible inquiétude à l'idée qu'elle était rentrée seule...

L'état de Frans m'alarmait; je sentais la fièvre courir en ses veines et, ne voulant pas l'abandonner en pareil courant d'exaltation, je l'entraînai vers la ruelle de la Coupe et grimpai sans lumière avec lui, dans le galetas où, depuis le soir sans doute, la respiration flûtée d'une nichée de marmots accompagnait les ronflements graves des aïeux et des parents.

Pour la première fois depuis que nous étions ensemble, je fus distrait de mon idée, de ma sympathie fixe : une chaleur insupportable, un air asphyxiant régnait dans cette étroite mansarde et tandis que mon compagnon, aussi titubant qu'un ivrogne, s'était laissé tomber sur une va-

gue literie, sans même se déshabiller, je me traînai, presque jugulé, vers la fenêtre en tabatière que je soulevai pour laisser pénétrer l'oxygène respirable.

A ma profonde surprise, cette fenêtre, brusquement élargie, s'ouvrit sur un ciel d'un bleu estival et livra passage à des bouffées d'un air chaud, presque orageux, chargé de parfums disparates, d'irritantes et capiteuses épices comme si des débardeurs maladroits venaient d'éventrer, en les culbutant sur les quais, des tonnes de gingembre, de vanille et de canelle. De plus, au lieu du silence dans lequel nous avions laissé le quartier après la dernière fusée de rire de Dolphine, voici que la nuit résonnait d'appels en une langue exotique et romanesque, de langoureuses sérénades, de pizzicati de mandolines et de guitares, de vibrations voluptueuses et cruelles.

Déjà je m'abandonnais au charme inattendu de ce mirage illusionnant tous mes sens à la fois, quand un cri de douleur, le râle d'une voix qui m'eût arraché aux plus suaves extases musicales, me rappela Frans Selderslag, me rappela à ma vraie vie.

Je me retournai et, dans une étrange phosphorescence dénaturant l'aspect qu'aurait dû revêtir

normalement cette mansarde de miséreux, j'aperçus mon Frans se débattant sur sa couche. Une créature hideuse, de formes démesurées, vampire ou papillon, voletait au-dessus de lui en l'effleurant de ses ailes crochues. Le reflet cadavérique qui nimbait le matelot d'un jaune putride, d'un jaune paludéen, d'un pulvérin de miasmes, provenait du corps fulgurant de la sinistre bête. Tandis que l'horreur me paralysait un instant et m'empêchait de porter secours à mon ami, je me rappelai les mots extrêmement évocatifs de sa lettre : « Depuis six semaines la maladie me guette et tourne autour de moi comme un de ces vilains serpents ou de ces grosses chauves-souris, buveuses de sang, qui font le charme de ce pays. Heureusement je suis plus malin et plus fort que le monstre jaune !... »

En cette atroce extrémité, je me jetai sur Frans pour lui faire une barrière de mon corps, pour empêcher le nauséeux fulgore de lui donner le baiser du trépas. Mais le monstre jaune nous narguait tous deux de ses ailes poisseuses et hypnotisantes et dans son horrible tête de poulpe, à bec crochu, luisaient des yeux d'un or encore plus pourri et plus pestiféré que le fétide incendie de son thorax.

Uniquement préoccupé du sort de Frans, réunissant toutes mes forces, je repoussai de mes deux poings convulsés la masse impure. Horreur, je sentis mes doigts s'enfoncer dans cette vivante charogne, un liquide infect m'inonda et, aveuglé, étouffé, brûlé, je me réveillai dans... la plus confortable des chambres à coucher, chez l'hospitalier Josse Deridder.

Le croirait-on ? Contrairement à ce qui arrive au sortir d'un cauchemar, au lieu d'éprouver le soulagement de la délivrance et du salut, je fus encore plus navré et plus triste qu'un suicidé rappelé malgré lui à l'existence. Aucune comparaison ne me ferait dépeindre l'indicible regret de ce réveil. Pourquoi me fallait-il survivre à Frans Selderslag ? Jamais je n'avais tant chéri mon semblable qu'en ce fortuit compagnon d'une nuit. Dans la succession des jours futurs, je ne rencontrerais aucun être que je pourrais exalter avec cette idolâtrie, cette abnégation, ce renoncement à moi-même, ce mépris de tout préjugé et de toute convention...

Mais aussi pourquoi boire à s'halluciner ainsi !

Je me levai très tard après avoir dormi d'un sommeil de malheureux, d'un de ces sommeils de tombe, qui réparent les nerfs démolis et qui ont

raison des plus grandes douleurs et des pires remords.

Lorsque je descendis, je trouvai mon ami Deridder en train de siroter son café et de dépouiller son courrier avec une fébrilité professionnelle. Soudain, comme il venait de décacheter une enveloppe et de parcourir le pli qu'elle contenait, il fit un soubresaut :

— En voilà une forte ! Tu te rappelles le marin qui écrivit une si jolie lettre...

— Eh bien ?

— Curieuse coïncidence ! Il est mort !

Et il me tendit une lettre du capitaine Hanssen. Elle venait des îles Barbades et, entre autres nouvelles brièves et laconiques, elle annonçait que le matelot Frans Selderslag avait succombé à une attaque de fièvre jaune.

Humain, Deridder prit un air contrarié, qui n'était pas, je le constate à son honneur, un air de circonstance.

Quant à moi, à en juger par les tiraillements de mon cœur, je devais avoir la mine d'un moribond ou d'un criminel. Heureusement, il arrêta lon temps ses regards sur la lettre qu'il avait reprise S'il était stupéfait, que dire de ma constern tion !

Je fus sur le point de mettre le comble à son ébahissement en lui racontant mon rêve, mais je me tus par une sorte de pudeur et de jalousie. Je ne me croyais point le droit de divulguer à un profane ces confidences, cette manifestation d'un amour, d'un attachement posthume qui avait revêtu une violence et une intensité, une plénitude généralement inconnue à nos affections terrestres. Dans tous les cas, pour ma part, jamais je ne m'étais passionné ainsi de mon prochain.

Donc, loin de faire part à De Ridder de cet extraordinaire cas de télépathie, je fis tous mes efforts pour reprendre contenance et lui cacher mon trouble, et ne pas avoir l'air de me chagriner outre mesure du décès prématuré de ce matelot, de ce pauvre diable, qui, s'il ressemblait au fier adolescent qui m'avait visité, était bâti pour durer un siècle ! Bast ! il en crève tant de matelots ! Pourquoi portai-je justement un intérêt si absolu à celui-là ?

Deridder ne sut donc rien alors de ma longue et pathétique conjonction avec l'amoureux de Dolphine, avec cet inoubliable succube de mes affinités, de mes facultés amatives.

Mais, malgré mon déchirement affectif, une

curiosité, une tentation me venait : celle de vérifier jusqu'à quel point tous les détails des scènes de ma vision touchaient à la réalité.

Aussi, quand mon ami me proposa d'aller porter avec lui la triste nouvelle au foyer du pauvre garçon, j'acceptai avec un empressement non exempt d'anxiété.

Lorsque nous nous fûmes engagés dans le quartier Saint-André, je ne tardai pas à reconnaître les rues où j'avais passé en songe avec Frans, je refaisais le trajet qu'il avait parcouru en marchant derrière la désirable Dolphine, la nuit où il avait dansé la première, la seule, la dernière fois avec elle. Et à présent, je m'expliquai pourquoi il était si timide, si peu entreprenant! J'avais assisté, quoique *bien des mois après*, à leur rencontre initiale, à cette danse suprême qu'il évoquait dans la dernière lettre à sa sœur!

Je retrouvais même si bien mon chemin, que je tournais les coins de rue avant que mon ami qui prétendait me guider m'eût averti de la direction à prendre. Une fois encore qu'il allait se tromper de route, je l'arrêtai par le bras en lui disant : « Par ici! » et en l'entraînant de l'autre côté.

— Tiens! dit-il, vous savez donc le chemin?

— Non, fis-je un peu troublé, mais j'ai entendu tout à l'heure un agent de police indiquer la route à un passant qui avait aussi affaire dans ces parages.

Quelque implausible que fût cette explication, d'ailleurs outrageusement bredouillée, mon hôte était trop préoccupé par ce qu'il allait devoir dire à la mère du défunt, pour s'en étonner.

Nous approchions. En passant devant l'impasse du Glaive je scrutai la sombre voûte d'entrée d'un long regard et ne pus m'empêcher de murmurer le nom de Dolphine.

Deridder m'entendit :

— Celle qu'il aimait demeure en effet là ! Pauvre fille !

Et il ne fut pas autrement surpris de mon extraordinaire mémoire.

Deux secondes après nous enfilions la ruelle de la Coupe et, plus essoufflés par l'angoisse, moi du moins, que par l'ascension de l'escalier, nous frappions à la porte de la mansarde où j'avais conduit mon ami d'outre-tombe. En entrant, la première chose qui attira mon regard fut un objet que je n'avais pas vu à cause de l'obscurité : une grossière photographie accrochée au mur dans un petit cadre de trois sous.

Je *le* reconnus. C'était bien lui, le beau gars avec sa jolie tête brune, ses traits avenants quoique rudes, ses lèvres fraîches comme une aube de baisers, et ses grands yeux ravis tout constellés de joie.

Devant ce portrait, véritable image de dévotion, le pauvre portrait dont on garderait longtemps les clichés, — *Pladen opbewaard for Efterbestelling*, — affaissées autour d'une table en des poses de Madeleines au pied de la croix, étaient la mère, la grande sœur, les petiotes, une autre jeune femme encore, la plus prostrée de toutes.

Elles savaient donc la nouvelle.

Émile Lauwers, celui-là même qui avait été à l'agonie et aux parents de qui la sœur de Frans avait apporté un triste bonjour, — l'adieu présumé d'un mourant, — leur faisait part de la mort du plus rude-à-cuire de l'équipage...

A notre entrée les femmes nous dévisagèrent comme les martyrs regardaient les messagers des derniers supplices.

En la plus accablée de ces malheureuses, je reconnus la fière Dolphine. Nous échangeâmes un indéfinissable regard, un regard aussi énigmatique, aussi intrigué que celui qu'on échange pendant une confrontation criminelle, un regard dou

aucune parole ne pourrait condenser le fluide spécieux. Lesquels de nos yeux, des siens ou des miens, semblaient vouloir ravir les uns aux autres le dernier reflet, la suprême image du matelot bien-aimé ?

APPOL ET BROUSCARD

A Albert Giraud.

> Soudain ils ont tiré leurs hanzars et en même temps ils les ont plongés dans le sein de l'esclave. – Périsse plutôt l'infidèle que notre amitié!.. Alors ils se sont serré la main et jamais ils ne cessèrent de s'aimer.
>
> (PROSPER MÉRIMÉE, *La Guzla.*)

I

Peu de régions faubouriennes sont aussi mal famées que les plaines de « Tour-et-Taxis » s'étendant, au delà du Canal, derrière un quai bordé d'usines, de mornes débarcadères, de hangars à ois et de tas de briques où nuitent et s'apostent s rôdeurs. En attendant qu'on l'assainisse, c'est zone essentiellement interlope, prédestinée ux écarts et aux méfaits, la steppe des libres vau-

riens et, chaque jour, les faits divers des gazettes attestent le péril couru à les traverser le soir. Point même n'est besoin, pour amorcer les mauvais garçons, de s'engager de l'autre côté de l'eau, dans ces prairies de gravats et de chardons. En deçà du canal, la flânerie vespérale n'est pas moins critique. Le long de la rive droite, l'Allée-Verte aligne ses grands vieux ormes dont le feuillage sombre, déshonoré par la suie des cheminées et les fumerons des locomotives desservant une gare de marchandises, se reflète plus opaque et plus fuligineux encore dans ce ruban d'eau glauque et stagnante.

Bien déchu ce Longchamps, ce cours à la mode des beaux et des belles de l'ancien régime ! Avec sa bordure de tapis francs, de murailles usinières, de hangars à bois, l'allée mondaine d'autrefois représente l'Élysée des galanteries expéditives ou, pis que cela, les Limbes de louches et rusés chanteurs.

A la nuit de rares réverbères sanguinolent; l'eau complice, dans laquelle la chaine du remorquage provoque pendant le jour des remous p trides, n'est plus inquiétée que par l'aviron d'u canotier regagnant le garage ; des musiques éra lées se mettent à ronfler dans les bastringues

la chaussée voisine et corroborent l'impression de ribotes pimentées et de malsain désœuvrement que dégagent ces confins de capitale. Parfois de sourds plongeons : noyade d'un chien, suicide d'un famélique, exécution d'un indiscret, d'un profane qui a dérangé ou déçu les familiers de ces rivages, car, dès la tombée du soir, la région est singulièrement propice et tutélaire à toutes sortes d'iniquités, et c'est là que, plus lourds de convoitises que de quibus, les Adonis de taudions, les greluchons de carrefours manigancent et fagotent leurs déplorables équipées.

Il y a une dizaine d'années, cette chasse si croustilleusement giboyeuse était hantée entre autres pendards par une paire de larrons qui firent noircir beaucoup de papier aux moralistes de la chronique judiciaire.

Lorsque l'un de ces bougres fut appelé à rendre un dernier compte à la justice, l'affriolement salace des rares privilégiés, tolérés à l'audience malgré le huis-clos, tourna en une poignante et ·resque respectueuse compassion.

Héros d'un roman scabreux entre tous, ·ur ignominie se purifiait aux rayons d'une assion rouge et tragique comme l'incendie. ême les personnages vraiment honnêtes qui

assistèrent ou furent mêlés directement aux débats comme témoins, juges, défenseurs ou jurés — très hostiles, très écœurés au début — en sortirent bouleversés par une incommensurable pitié. Il va sans dire qu'ils n'affichèrent pas l'indulgence et la longanimité en laquelle les avaient induits les troublantes révélations de cette démence très raisonnée, « de cette monstruosité pour ainsi dire logique et légitime ». (L'un d'eux s'exprima en ces termes.) Non, malgré sa compréhension, le jury rapporta bel et bien un verdict de culpabilité contre l'assassin de son inséparable ami et d'une maîtresse passagère; les juges, en dépit de leur partialité exceptionnelle, le condamnèrent généreusement à la prison perpétuelle ; même son avocat n'osa plaider à fond et invoquer, obéissant à sa conviction, comme réelles circonstances atténuantes, les conjonctures qui dénonçaient le misérable et l'une de ses victimes, son ami trop absolu, à la réprobation de toute l'humanité raisonnable on plutôt à celle des Occidentaux.

Il en résulta, durant ces débats, un malaise une contrainte commune sur tous les bancs. Le divers acteurs du drame judiciaire se compriren à mi-mot. Chacun appréhendait de soulever de voiles redoutables. Les rares spectateurs const

tèrent que de part et d'autre il n'y eut aucune déclamation. Si on n'excusa point le prévenu, on se garda tout autant de l'accabler. Le ministère public proscrivit de son réquisitoire ces tirades méprisantes, d'un pharisianisme vraiment par trop à la portée de tout le monde et auxquelles, désireux de sauver les apparences et de s'assurer une façon d'alibi, recourent emphatiquement les pires transgresseurs.

En somme, en condamnant cet incurable dévoyé, ils adoptèrent la solution la plus charitable pour lui. N'aspirait-il pas tout le premier, inconsolable, à passer dans la réclusion absolue le peu de jours qu'il survivrait à l'être exclusivement adoré !

Après ce procès trop sombre et trop angoissant pour faire beaucoup de bruit, tellement en dehors des causes ordinaires qu'il engendra plutôt du silence et de la stupeur et qu'il désarma les clabaudeurs les plus cyniques — quelques-uns des jurisconsultes et des jurés s'ouvrirent de leur sentiment pitoyable et clément à des penseurs, à des sages de leur trempe, à deux ou trois rares amis placés par une réceptive intellectualité ou une sympathie universelle, panthéiste jusqu'à l'extrême, aux avant-postes d'une révolution dont ils seront peut-être les sentinelles perdues !

A l'époque où leur savoureuse présence illustrait cette inquiétante banlieue de Tour-et-Taxis, les deux drôles dont s'agit comptaient chacun moins de vingt ans. Avaient-ils un nom, un état civil ? Rien de moins certain. Sur les casiers de la police, on les appelait Appol et Brouscard.

Brouscard était un grand diable, brun, même noiraud, pelu, sanguin, fortement râblé, l'encolure d'un taureau, les cheveux drus et crépus du plus riche ébène avançant sur un front bas et déprimé, de magnifiques yeux bruns, câlins et un peu fous, où la colère mettait parfois des paillettes d'or rouge ; les oreilles grossièrement ourlées, un peu en auvent; les mandibules proéminentes d'un jeune loup; les zygomas prononcés, une grosse bouche vineuse ombrée d'une fine et soyeuse moustache de bretteur; la voix d'un métal sonore au timbre caressant quoique ferme, la parole lente et obscure; très musclé, très nerveux aussi, la physionomie à la fois extatique et farouche d'un ange du Guide; enfin, dans les allures, la façon de se cambrer, de rouler et de caresser ses biceps, de se battre les cuisses, de fléchir les reins ou de se redresser sur ses jarrets, il tenait, plastique décoratif, d'un hercule forain se délectant de sa force et soignant son corps avec une partialité

une gratitude attendries, une ferveur quasi païenne, contre laquelle, à la fin de l'âge antique, les apôtres et les pères de l'Église ne cessèrent de prémunir les fidèles.

Brouscard allait généralement coiffé d'un feutre mou, vêtu d'une étoffe brune, surtout de ce velours mordoré à grosses côtes qui donne tant de ragoût à la mine des gens du peuple. Jamais de gilet. Pour chemise, le jersey tricoté du marin ou le maillot du lutteur accusant les saillies d'un torse victorieux.

Au moral, à part les tares majeures qui le rejetaient en marge de la société, Brouscard eût représenté ce qu'on appelle un bon garçon, un être peu débrouillard, tout d'impulsion, ne raisonnant guère, guidé par son premier mouvement.

D'apprenti forgeron, il était devenu modèle d'atelier, puis, entrepris par des rapins, sortes d'anachroniques Murgers, flatté par la familiarité et le bagout de ces prétendus artistes, il crut se surprendre, lui aussi, de réelles dispositions pour cet illusionnant métier de peintre. Or, le plus clair de cette vie à l'artiste consistait à fainéanter, à s'affubler d'oripeaux de théâtre, à se posticher les têtes fatales et absaloniennes. Appariés à des lusettes extrêmement publiques, ils passaient le

temps à théoriser devant des bocks et à déblatérer contre la société marâtre aux vrais artistes. Monde pas encore criminel, mais d'un débridé et d'une licence qui préparent à la pègre, où le sans-gêne, l'absence de scrupules, le débraillé, le recours à de louches expédients conduisent bientôt à des infractions prévues par le Code.

Un jour, de bohème famélique qu'il était, Brouscard se réveilla vagabond dans un « amigo » de la grande ville d'où, condamné à deux mois d'internement, il fut dirigé sur le dépôt de Merxplas.

Appol présentait un contraste absolu avec Brouscard. C'était un garçon pâle, infantile, au teint rosâtre, le col flexible, la mine délicate, les cheveux blonds, soyeux et fins comme des freluches, au menton un peu de poil follet, la moustache naissante, les hanches et les reins assez accusés contrastant avec la maigreur des bras. Ce qu'il avait de plus caractéristique, c'étaient de grands yeux fripons et d'un éclat presque effronté qui finissaient par se remplir d'imploration comme ceux d'un lévite en extase, des yeux très bleus, méditerranéens, ombragés de cils d'or, u peu humides, mouillés d'une eau saphirienne aimantés d'une indicible et voluptueuse tiédeu Il y avait des jours où ce visage blême et étio

s'avivait par enchantement, tels les pétales d'une fleur expirante ranimés au contact de l'eau.

Sous son apparence débile, Appol était souple, futé, extraordinairement leste et dégourdi. Une grâce et une provocation ophidiennes dans la démarche, il aimait les vêtements amples, la blouse longue et bouffante attachée aux reins par une ceinture, ses pieds de femme traînant dans des savates qu'il abandonnait et reprenait sans cesse ; sur la tête une sorte de tarbouche, autour du cou un foulard de couleur le plus souvent dénoué et dont il mâchonnait les deux bouts. Orphelin, placé comme apprenti chez un cordonnier toujours ivre qui le battait ; précoce, curieux, épris de flâne et de baguenaude, ayant suffisamment appris à lire pour comprendre les légendes graveleuses des journaux illustrés, quand le patron lui envoyait porter des chaussures à la pratique, il s'éternisait des heures devant les aubettes, les étalages des magasins ; il s'extasiait, bayant sur la place, aux boniments d'un camelot, aux tours d'un mancheur. Très agile, à l'atelier, au lieu de jouer de l'alène, il s'amusait à répéter les tours qu'il avait vu exécuter par le forain, et il jonglait avec tous les objets à sa portée. Quand son « pontife » avait bu, le jeune Appol prenait plaisir à le faire enra-

ger et, leste comme un singe, à esquiver les taloches, à gauchir et à parer les coups. Parfois, ayant mal calculé son élan, l'ivrogne faisait la culbute ou allait donner de la tête contre la muraille, sacrant, exaspéré jusqu'à l'épilepsie. Alors la joie du petit « pignouf » était complète.

Finalement, en aversion des métiers sédentaires, Appol se fit débaucher par un bateleur. Vêtu du maillot noir et rouge, il s'adossait à un mur, écartait les bras, tandis que l'histrion, émule des jongleurs japonais, lui auréolait la tête de couteaux et de flèches. Au milieu des éclairs et des miroitements de l'acier, son visage prenait on ne sait quelle expression extatique de saint Sébastien de Sodoma.

Appol n'avait pas son pareil à la danse. C'étaient des gigues, des cavalier seul, des chahuts féroces émerveillant les pilotins les plus dégourdis lorsqu'il « travaillait » le soir dans les musicos du port. Ses mouvements tortillés ne se départissaient point d'une certaine grâce malsaine. Il talonnait de lubriques bourrées et pour l'admirer, les rudes matelots appariés à des gouges interrompaient leur giroiements. Dès ce moment, il roula, passif, e des aventures scabreuses.

Au plus fort d'une batterie qu'il avait déchaîné

parmi les pensionnaires d'un bouge, ne justifiant plus d'aucun gagne-pain avouable, depuis longtemps suspect et surveillé, il fut aussi dirigé vers la grande colonie des gueux et des frelampiers.

II

A travers les routes sablonneuses, couturées d'ornières, de la mélancolique Campine, pays purgatorial, pays d'expiation, la voiture du dépôt, une sorte de roulotte, charriait Appol et Brouscard, confondus dans les ténèbres avec une vingtaine d'autres pieds-poudreux.

Le coup de trompe, signal de leur approche du pénitencier, rauqua longtemps, cornard et plaintif, à leurs oreilles sollicitées. Le brigadier tournailla la clef dans le solide cadenas fermant le vantail de derrière, puis, mousqueton au poing, avec le gendarme, il se plaça dans une posture d'ordonnance près du marche-pied rabattu :

— Les voyageurs pour Merxplas ?... Allons, hop ! Tout le monde descend.

Et tous dégringolèrent de l'échelette comme se décharge sur les tombereaux de la voirie un baquet de rebuts et de déchets. Ils trébuchaient et s'étiraient ; éblouis par le brusque passage de l'ombre

à la lumière, ils portaient la main à leurs yeux. Hauts-le-pied, coureurs de grèves, batteurs de pavés, rôdeurs de barrières, oiseleurs, canapsas, malandrins, tous les irréguliers, tous les las-d'aller de la ville et des champs ! Leur masse tirait sur le fauve, sur le brun de la glèbe ou sur la poussière des routes ; elle dégageait cette puanteur spéciale des bosquets infectés de hannetons (1).

Les recrues se reconnaissaient à leurs allures inquiètes, à leur mine contrite, à la façon dont elles détournaient la tête ou dont leurs regards interrogeaient rapidement l'aspect des lieux. Les chiens perscrutent ainsi l'inconnu d'un nouveau domicile.

Et c'est en descendant de la voiture qu'Appol et Brouscard, le pâle gamin et le gars exubérant, se dévisagèrent pour la première fois en embrassant d'un regard circulaire la campagne morne et méconnue vibrant dans ce fatidique crépuscule septembral. Un jaune rayon de soleil, un humide rayon du couchant affinait singulièrement la mélancolie du tableau et en lénifiait l'angoisse piaculaire. Et les deux nouveaux colons subirent

(1) Voir, dans les *Nouvelles Kermesses* : « Chez les las d'aller. »

un tel degré l'influence de cette atmosphère paludéenne qu'ils se sentirent pris l'un pour l'autre d'une tendresse apitoyée et frileuse. Deux faibles, deux pas-de-chance, ne comprenant rien au monde et à la vie. Savaient-ils seulement ce qu'ils étaient venus faire sur cette terre ? Effarés, éperdus, leurs grands yeux humides et lubrifiés se confessèrent d'emblée. Ils seraient deux semblables au foyer de l'exception. Pour la première fois, ils se trouvèrent chez eux.

Ce soir d'écrou, cette première escale au port des vagabonds leur fut douloureusement chère et décida de leur suprême conjonction !

Avec les autres gueux, ils furent mensurés et toisés dans la chambre du greffe, numérotés, puis conduits dans une piscine où ils dépouillèrent ensuite leurs loques trouées, leurs vestes élimées, leurs pantalons arlequinés de haillons, que la chiourne désinfecta au moyen d'énergiques fumigations sulfureuses et qui, empaquetés dans une serpillière assez ample pour contenir quatre de ces misérables trousseaux, attendraient que leurs possesseurs eussent fini leur temps.

Eux-mêmes se régénérèrent le cuir par des ablutions totales. Le fond de l'âme de ces pauvres hères étant l'insouciance, ils s'amusèrent comme

une baignade d'apprentis barbotant dans une éclusée de canal. Plongeant la tête et les épaules dans les seaux, ils se savonnaient et se bouchonnaient mutuellement le dos avec des plaisanteries de cavaliers au pansage, leur poing rude jouant l'étrille. Avec les ciseaux qui servaient à tondre les ouailles, on leur bretauda les cheveux en échelle à coups violents qui découvraient la peau du crâne et lui donnaient une apparence zébrée. Le barberot n'épargna pas plus les mèches soyeuses d'Appol que les frisons d'ébène de Brouscard.

Le lendemain, ils endossèrent l'uniforme du pénitencier, le large pantalon, la veste courte et le bonnet de drap souris, et on les *fondit*, à l'heure de la récréation, parmi les anciens dans le vaste préau commun.

Pareils à des oiseaux brusquement lâchés dans une volière, les novices demeuraient entre eux à l'écart, rencognés, tandis que les chevaux de retour, au courant des aîtres de la maison, renouaient familièrement connaissance avec les reclusionnaires. Quelques-uns de ces vieux pécheurs s'approchèrent cauteleusement du petit groupe de débutants vagabonds et dévisagèrent Appol et Brouscard, particulièrement le blondin

avec une persistance équivoque, en leur tenant des propos analogues à ceux que les habitants des villes asphaltides employèrent pour accoster les anges envoyés à Loth. Brouscard sentit peut-être pour la première fois un flux de sang lui monter au visage, et comme le cercle de drôles se rétrécissait autour d'eux, il écarta les plus entreprenants d'une volée de gourmades distribuées selon les règles de la boxe, préoccupé surtout de protéger Appol contre les atteintes de ces misérables.

A l'air décidé de Brouscard, devant l'éloquence de ses poings, ils battirent en retraite en se contentant de ricaner et d'attribuer son intervention violente à de jalouses et morbides priorités.

Cette attitude du fort garçon contribua à cimenter la mutuelle impression de sympathie qui s'était déclarée chez les deux jeunes gens au moment de franchir le seuil de leur prison. Chez Brouscard ce fut un touchant besoin de protection et de patronage, un chevaleresque emploi de son énergie et de sa supériorité physique ; chez Appol ne ferveur, une gratitude de néophyte, l'immense doration du souffre-douleur, un peu avili, pour être puissant et prestigieux qui l'arrache aux romiscuités tyranniques et vicieuses à froid, et

l'enveloppe de sa providentielle et copieuse tendresse. Possédant tous deux une nature aimante qui n'avait jamais trouvé à s'épancher, leurs cœurs vides et altérés se remplirent, se saturèrent l'un de l'autre. Il est probable que s'ils s'étaient rencontrés la première fois au dehors, leur amitié fût demeurée normale et plausible, mais le désespoir, la déchéance, leur entourage corrompu, la subversion qu'on respirait dans ce lazaret moral, même la tolérance presque connivente des infirmiers, désarmés devant la subtilité de la contagion, corsa bientôt leur naïve tendresse au climat d'une aberration passionnelle.

Dans ce milieu réfractaire à outrance, l'exception devenait la règle et l'anomalie remplaçait la logique. En ces êtres piloriés et interdits à jamais, quoi qu'ils fassent, germent des instincts appropriés à leur condition de paria. Vomis par la société rectiligne, à jamais incompatibles, n'ayant plus rien à perdre, ils enchérissent encore sur l'iniquité et les paradoxes de conduite, ils approfondissent l'abîme qui les sépare du monde domestique et conforme. Aucune transgression ne les effarouchera plus. Comme les mauvais anges après leur chute ils s'enorgueillissent de la réprobation universelle et s'opiniâtrent dans leurs dilections co

rosives autant que les saints et les justes ravis dans les adorations béates.

Entouré de larves maléfiques, Brouscard tremblait pour Appol, et dans cette lutte quotidienne, au milieu des embûches, des ruses et des pièges, son affection pour son protégé finissait par contracter quelque chose des virulentes affinités pourrissant cette fourrière humaine. L'instinct se déplaçait. Quels miasmes captieux logeaient dans ces platras ! Même au dehors, les fermes et les campagnes dépendant du pénitencier semblaient influencées par un magnétisme criminel. La trissesse y était plus navrante qu'ailleurs. En ce coin prédestiné il semblait que la Campine eût quintessencié sa mélancolie lourde et son ombrageux sommeil. Des détails du paysage, puérils partout ailleurs, y acquéraient une signification poignante, presque fatidique. Cette nature souffrait de remords. Par les temps de pluie et de brouillards les nuées accumulaient leurs funèbres cortèges au-dessus du domaine des miséreux.

Crépuscules d'été, soirs d'équinoxe, semaines indécises entre les saisons, heures de passage du jour à la nuit, stades hypercritiques, soirs accablants où la promiscuité fermente et où chavirent les saintes résolutions !

Les paysans ne racontaient-ils pas que les nuits d'orage c'était de préférence dans les bruyères de Merxplas que le Berger Incendiaire venait paître ses ouailles de feu ?

Par ces temps de mauvais conseil, Brouscard avait à calmer les peurs frileuses, les étranges inquiétudes, les angoisses, les suffocations morales de son protégé qui venait se blottir insidieusement à ses côtés.

Plus encore que les autres dégénérés, le gamin était ultra-sensible aux métaux, à l'aimant, à l'atmosphère et à la musique. Des fois, disvulnérable, il serait mort sous les coups, le sourire aux lèvres, sans une plainte, sans un tressaillement, et d'autres, pour un mot dit d'une certaine façon, une douce intonation de voix, le passage sur son échine d'une bouffée d'air tiède, d'une haleine bienveillante, lui eût arraché des larmes et des épanchements de gratitude hystérique. L'approche des tourmentes météorologiques le rendait hargneux, querelleur, taquin comme les taons, et ses codétenus disaient : « Tiens, le petit marronne et boude, il tonnera pour sûr ! » En moyenne avait un quart d'heure de lubie par jour et souvei d'entières périodes d'insubordination et d'inerti durant lesquelles il faisait damner ses gardiens,

bien que l'atelier, Brouscard en tête, avait grand'peine à endosser ses équipées.

Souvent, au milieu de leurs dangereuses et glissantes effusions, Brouscard fit un effort pour repousser l'étreinte du fervent Appol.

Son souffle, son frôlement lui causait un mal délicieux, il fermait les yeux trop caressés par les regards du blondin, il lui détachait alors les bras enlaçant son cou, lui serrait les poings et, la poitrine haletante, fuyait, honteux, la présence capiteuse du mièvre tentateur.

Ou, sur le point de succomber, il appelait à lui les visions de son enfance innocente jusqu'à l'austérité, dans un taudis ouvrier : les têtes angéliques de ses sœurs nimbant son berceau de leurs chevelures blondes et l'irradiant d'azur et de rose. Mais ces anges gardiens ne tarderaient pas à pâlir aux écarlates reflets des ouailles de feu !

Les plus énervantes à ces fleurs de serre noire étaient peut-être les heures ensoleillées : une journée radieuse et sereine insultait à l'état perpétuellement cabré et tendu de cette population.

Était-ce la couleur étrange et visionnaire du iel, le chatouillement des premiers souffles printaniers, le chant lointain d'un merle, la méchante t fausse grimace des nuages, l'odeur génésique

de la terre éventrée, mais soudain, en pleines garigues, Appol, qui rêvassait depuis quelque temps les mains appuyées sur la paume de sa bêche, la laissa choir, oublieux, inconscient. Interpellé par le surveillant, l'arme au poing, qui le somme de ramasser son outil, le gamin bredouille et bâille, en dormeur mal réveillé, et s'étirant déclare qu'il ne travaillera plus aujourd'hui, qu'il en a assez du turbin. Le surveillant a beau le menacer du cachot, de la bastonnade, même du revolver qu'il tient braqué sur lui. Lanlaire! Allez-y! L'enfant ne sourcille pas. A présent, les bras croisés sur la poitrine, une moue dédaigneuse aux lèvres, il se laisserait plutôt tuer que de donner un autre coup de pioche. Il se carre et se butte dans son refus et, soudain, pour l'accentuer encore, voilà qu'il entame cette psalmodie patibulaire:

Des couplets que je chante
Point ne faut croire un mot.

Ne sont que menteries
Pour flouer le prévôt.

Sur l'ordre de mon père
J'ai labouré le gel.

Sur l'ordre de ma mère
J'ensemence le ciel!

J'mets la charrue en poche
Et les bœufs sur mon dos!

Et la neige est si noire
Que les corbeaux sont blancs !

En brûlant je me mouille
Je transpire de froid !

Aux amis du contraire
Le vilain paraît beau.

Le ciel a pris mon âme
Et je damne le ciel !

Tous amis du contraire
Rien n'est bien, rien n'est mal !

Devant cette bravade, le brigadier siffle deux autres porte-clefs et leur ordonne de conduire le mutin au cachot. Alors, tandis qu'on l'empoigne sous les épaules et qu'il se laisse emmener docile, le nez en l'air, les poings sur les hanches, en se dandinant pour marquer le rythme de sa chanson, Brouscard aussi, qui travaillait à quelques pas de lui, jette la houe et vocifère la complainte sombre. Puis la contagion gagnant toute l'équipe, les bêches volent dans les tranchées, les défricheurs clament la mélopée sinistre d'une voix de plus en exaspérée, le chant noir s'enfle, gronde, plane, croasse au-dessus de la plaine :

Et la neige est si noire
Que les corbeaux sont blancs !

Le brigadier se décide à donner l'alarme et un

piquet de soldats le fusil chargé, accourt pour incarcérer cette trentaine d'adolescents, effrayants d'inertie, énigmatiques, offusqués, à la suite d'Appol, par l'ironie et le sardonisme de ce renouveau auquel ils ne participeront jamais, insultés par le sourire de ce ciel impassible, aspirant tous aux ténèbres, au silence, à l'isolement du cachot, où rien, rien, rien ne se moquera plus d'eux, où rien ne narguera de son bonheur et de sa sécurité leur éternelle déchéance !

Tous se laissèrent conduire, automatiquement, avec la même douceur moutonnière, comme détachés d'eux-mêmes et de toute chose, chantant toujours ces vers qui, dans leurs bouches, contractaient une signification plus impie, plus blasphématoire que jamais :

Les amis du contraire
Rien n'est bien, rien n'est mal !

Les cachots n'étant pas assez nombreux, il fallait mettre trois et parfois deux mutins ensemble. Brouscard fut enfermé avec Appol.

Le diable a pris mon âme
Et l'enfer est mon ciel !

Au soir le Berger de Feu vint rôder autour Merxplas...

III

Au dehors, quoique flétris, quoique maintenus toujours au ban de la société, les yagabonds et les mendiants libérés parviennent encore à se faire illusion sur la bonté et la quiétude de l'existence. Si l'air de la liberté ne balaie pas des cerveaux les imaginations paradoxales et les rancœurs lancinantes, il supprime les occasions et les prétextes de maint anachronisme de conduite. Sortis du pénitencier, les pires vicieux dépouillent et secouent leurs mauvaises mœurs, comme un déguisement le lendemain de saturnales. Dans le recul de leur mémoire, les sinistres réalités se confondront avec le souvenir des cauchemars. Puis avec quelle hâte ils attendent leur élargissement ! A côté de leur impatience fébrile, celle des écoliers à l'approche des vacances ou des miliciens qui vont avoir fini leur temps n'est que de l'apathie.

Différant de leurs compagnons de misère, Appol et Brouscard se portaient à présent une affection si concentrée et si exclusive qu'ils appréhendaient presque leur rentrée dans une société tracassière et pudibonde. Et tandis que les autres haletaient après l'air du large et trépignaient de partir, ils

se sentaient étrangement aimantés et sollicités par ce milieu affranchi de la règle. Ils voyaient, sans oser l'avouer, poindre l'heure de la libération avec une inquiétude et une timidité comparables à celles d'un fauve énervé et affaibli par un long séjour dans une ménagerie et qui serait rendu brusquement au commerce des carnassiers agressifs et rapaces. Ils savouraient avec une sensibilité plus maladive que jamais les dernières heures de la captivité; parvenaient à raffiner encore sur les égards, les bons procédés, les scrupules affectifs, les continuelles attentions, les subtiles marques d'attachement qu'ils ne cessaient de se prodiguer.

Que n'auraient-ils donné pour reculer le moment où il leur faudrait quitter ce berceau de leur ardente intimité!

Combien ils regretteraient ce chauffoir, ces préaux, ces ateliers, et jusqu'à ce moulin où eux-mêmes, attelés à la roue meulière, s'étaient vus forcés de moudre le blé de leur propre pain, ce moulin aux rouages de chair pantelante, aux mouvements saccadés et convulsifs comme les spasmes (1). Les inséparables s'arrangeaien

(1) Voir, dans *Cycle patibulaire*, le « Moulin-horloge ».

toujours pour faire partie de la même équipe de moteurs vivants se relayant, trente par trente, après deux cents révolutions dans ce cirque d'infamie. Combien de fois, à l'approche du dernier tour, Brouscard avait-il empêché le chétif Appol de s'écrouler épuisé dans la coursière et l'avait-il soutenu, en ne manœuvrant plus que d'un bras, comme le nageur arrache à l'abîme et entraîne vers le rivage l'être adoré qui coulait à fond !

D'autres fois, plus intrépide encore, Brouscard exécutait cet exploit que lui seul, entre tous ces truands assez crânes et vigoureux cependant, était capable d'accomplir. Après les deux cents tours réglementaires, sans prendre le temps de souffler, sans lâcher les rais de la meule, il recommençait une nouvelle série de révolutions. Sa divine amitié décuplait ses forces d'athlète, car c'était pour épargner la corvée à son protégé qu'il obtenait de fournir une course supplémentaire ; et heureux de s'évertuer pour lui, il mettait une coquetterie gymnique à ne pas se reposer entre les deux épreuves. Avec quelle joie, fier de sa ésistance, pas exténué du tout, le front en sueur ıais illuminé, scintillant de clarté affective, les ɔux remplis d'exaltation, il retrouvait le féal marade au sortir de cette prouesse qui stupéfiait

les argoulets ameutés autour de la meule et valait à ce nouveau Samson l'idolâtre enthousiasme de tous ces gaillards épris de lutte et de témérité ! Et avec quel empressement candide il versait dans les mains d'Appol la poignée de méreaux qu'il avait gagnés héroïquement pour lui.

Combien leur serait attendrie et lancinante aussi la mémoire des longues corvées dans cette bruyère morne qu'il leur fallait défricher, amender, civiliser en quelque sorte et qui, farouche, irréductible, aussi réfractaire, aussi stérile qu'eux-mêmes lasserait longtemps encore l'opiniâtreté des défricheurs !

Grands enfants, superstitieux comme tous les impulsifs, en prévision de leur retour à la vie libre, dans l'espoir de conjurer la dissolvante influence que le monde extérieur exercerait sur leur cousinage, ils s'avisèrent de sceller ce lien par un pacte solennel, et recoururent à une pratique commune aux soldats, aux matelots et aux sauvages : chacun se fit tatouer par son ami au-dessous du sein gauche deux mains enlacées accompagnées d'une incendiaire devise, et ils avaie aspiré pieusement à la chair l'un de l'autre sang qui sourdait de cet emblème sacramentel

Appol était peut-être le plus anxieux. Habitué

la protection vigilante et pour ainsi dire virilement maternelle de Brouscard, il se demandait si, libéré, sa vivante égide, ce bouclier de chair qui était aussi une tunique de velours, une enveloppe balsamique, consentirait à le garder auprès de lui, si la coalition de tous les malveillants et des gêneurs de la vie civilisée et codifiée ne parviendrait pas à les amputer l'un de l'autre, à le priver de cette force dans laquelle il s'était pour ainsi dire incorporé. Brouscard ne serait-il point entraîné loin de lui dans les banaux rouages et les commerces importuns ?

A cette pensée il souffrait par anticipation de la nostalgie de la prison. Il bénissait l'obscurité, la touffeur, l'accablement de cette maison des asymétries ! Loin de Brouscard, l'éclat du soleil l'offusquerait, il trouverait la liberté superflue et même la vie ! Le commun opprobre, l'anathème majeur ne les isolait-il pas éternellement à deux ! Comme les amoureux se béatifient, ils s'étaient damnés ensemble. Cette fournaise était leur patrie, le feu leur élément !

Cette préoccupation amena même les derniers jours de leur captivité entre ces deux âmes exacerbées une sorte de tension et de malaise, une apparente bouderie, une contrainte, si bien qu'ils

purent s'attribuer, mutuellement, l'envie de cette rupture que tous deux redoutaient plus que la mort.

Au jour de leur délivrance, la guimbarde du pénitencier, escortée de deux gendarmes, déposa Appol et Brouscard sur la grand'route à deux lieues de la grande ville. Ils marchèrent au hasard, ne disant rien, gênés tous deux, labourés par le même doute. Puis, anxieux de se donner le change l'un à l'autre, et aussi pour s'étourdir eux-mêmes, ils se mirent à bavarder loquaces, à bâtons rompus. Agacés, énervés, menteurs, ils se faisaient part de leurs perspectives chimériques, avec une espérance et une jubilation feintes ; leurs faces s'irradiaient d'un grimaçant sourire. Ils se vantaient d'appétits sensoriels, ou bien ils pinçaient des fibres sentimentales depuis longtemps mortes ou du moins atrophiées.

Brouscard rentrerait chez sa mère, une colporteuse demeurée veuve avec une potée d'enfants en bas âge dont plusieurs infirmes, marmaille auprès de qui le grand frère eût dû jouer le rôle paternel. Oui, il se remettrait à travailler. De ce pas il se rendrait chez son oncle établi comm forgeron et lui demanderait son ancienne plac devant l'enclume.

— Et moi ! s'écriait Appol, je continuerai mo

apprentissage de cordonnier... Le directeur m'a muni d'une lettre pour un patronage...

— Oui, oui, Appol ! approuvait Brouscard, nous nous conduirons bien ! Il s'agit de faire notre devoir... Il n'y a encore que la vertu et le droit chemin pour nous épargner des misères. J'en ai plein le dos de vivre comme un chien de rue, toujours traqué, toujours pourchassé !...

Et ils se répétaient d'un ton déclamatoire des aphorismes de prêcheur bourgeois, les lieux communs de la morale écrite, les sentences rabâchées le dimanche dans les sermons de l'aumônier.

Au fond ils n'en pensaient rien, songeant chacun à ce qu'il en adviendrait de leur liaison. Pourtant, dans cette débauche de paroles, pas une allusion à cette absolue intimité, à leur étroit appariement, à ce qui les unissait jusqu'aux moelles, alors qu'ils n'avaient tous deux le cœur plein que de cette conjonction indissoluble, que rien, rien d'autre ne leur importait sur la terre !

Leur conversation, leur désinvolture, leur ton détaché, leur pétulance était pure comédie, fanfaronnade, irritation et dépit. Suffocants, ils s'en voulaient l'un à l'autre de ne point dire la parole qui devait les accoupler pour la vie et leur faire continuer, libres, l'églogue par trop païenne qu'ils

menaient à la prison. Plus cette souffrance s'exacerbait, plus ils enchérissaient d'indifférence et de gaîté, plaisantaient, riaient, mais leurs voix, trop tendues grinçaient prêtes à se fêler et ils se devinaient des yeux si pleins de sincérité et d'effusion qu'ils se détournaient avec affectation pour ne pas se trahir et perdre en un instant le bénéfice de cet effort de rupture.

— Au prochain carrefour nous nous séparons !

— C'est convenu. J'oblique à droite et toi tu tires à gauche.

Et là : « Bah ! Faisons encore quelques pas ! — Jusqu'au poteau indicateur ! »

Plus loin : « Tiens, ce poteau ? L'aurions-nous dépassé ? — Tant pis ! Nous bifurquerons au suivant ! »

Ils pressaient ostensiblement le pas, pour le ralentir tout de suite, de commun accord, et leur volubilité fièvreuse, presque sardonique, tombait comme un tourbillon de poussière à l'approche d'une crise de pluie.

— Adieu Brouscard, et bonne chance !

— Adieu, toi ! Et...

Ils se serrèrent la main presque cérémonieusement. Mais tout à coup, au moment où leu

mains allaient se détacher, leurs yeux qui se fuyaient toujours, leurs yeux dont ils se méfiaient, leurs yeux qui s'étaient dit tant de choses, des choses encore plus profondes et plus subtiles que leurs essentielles pensées, leurs yeux se rencontrèrent : ils étaient noyés de larmes, et aussitôt les fausses voix se turent, les mots menteurs leur restèrent dans la gorge, les éclats de leur gaîté négative furent coupés net, tous les prud'hommismes civiques et moraux refluèrent, une chaleur mutuelle leur parcourut le corps, la pression de leurs doigts s'attendrit et se prolongea en même temps que leurs jambes refusaient d'avancer. O les piteux cabotins ! Incapables de jouer plus longtemps cette comédie d'indifférence et de détachement. A la bonne heure : ils se retrouvaient à présent. Et les lèvres frémissantes ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre et se fondirent plus totalement que jamais.

Lorsqu'ils se remirent en marche, tous deux étaient décidés à vivre en irréconciliables hors-la-loi, à s'invétérer dans ce mirage, à s'aimer à cœur perdu, — ah oui, terriblement perdus pour le reste de la création.

IV

Ils devinrent ce que le langage judiciaire appelle des récidivistes, des criminels endurcis, et ils acquirent une prompte célébrité dans le monde de la pègre : Brouscard était un cambrioleur redoutable, le génie même de l'effraction ; Appol, son aide, un fieffé voleur à la tire. Pour mieux opérer, le gamin avait tenu pendant un mois l'auriculaire fortement plié sur la main par un bandage. Il en était résulté une étrange déformation : la deuxième et la troisième phalanges du petit doigt de chaque main étaient rétractées sur la troisième et ce doigt avait la forme d'un crochet. Cela permettait à Appol de plonger plus facilement dans les poches.

Lorsqu'ils s'enrôlaient dans une bande de malfaiteurs, ils y entraient à deux, à l'exemple de ces acrobates et de ces bateleurs qui, ayant toujours travaillé de concert, se complètent, s'amalgament dans les jeux du cirque, l'agilité et les nerfs de l'un suppléant aux muscles et à la vigueur de l'autre. Jamais amatelotage sur un navire, mariage de galériens traînant le même boulet ne fut aussi étroit. Ils étaient pour ainsi dire *jumelés*.

Les drouineurs et les zingaris bivaquant dans

les plaines de Tour-et-Taxis avaient surnommé Appol, la Fouine. Fluet, les os ductiles, presque élastique, il se glissait dans les maisons par le soupirail, passait entre deux barreaux et venait alors ouvrir la porte à Brouscard. Auteurs de centaines de vols, les deux larrons n'en expiérent que quelques-uns, car, lorsqu'on les mit en jugement, on ne put jamais établir de preuves contre eux que pour une anodine portion de leurs méfaits. La renommée qui leur endossait les vols mystérieux et particulièrement hardis, les légendes courant sur leur technique scélérate ne suffisaient point pour les faire condamner à de longues détentions.

C'était Appol qui flairait et combinait les beaux coups et qui dépistait la police. Les rares fois qu'ils se firent pincer ce fut par la faute de Brouscard, trop téméraire ou trop lent à décaniller ; son complice écroué, Appol s'arrangeait aussitôt pour venir le rejoindre. Alors il préparait, en vrai virtuose, des évasions inexplicables dont tous deux ont emporté le secret lors de leur évasion suprême, leur fuite loin de la terre !

Tout ce qu'on savait c'est qu'Appol taillait les barreaux des cellules comme s'il avait hérité de cette herbe à couper le fer dont on attribuait l'in-

vention à Vidocq. C'est ce que le gamin appelait jouer de la harpe. Le diable sait où, pendant la visite, il parvenait à dissimuler un de ces minuscules nécessaires de serrurier, appelés « bastringues », contenant les scies et les limes avec lesquelles il avait raison des grillages les plus solides. Lorsque ses geôliers le questionnaient à ce propos, Appol montrait ses jolies quenottes blanches et les tapotant du doigt : « Les barreaux ! Mais je les ai rongés ! »

Une nuit, lors d'une de ces périodiques battues et razzias que les veneurs de la police organisent dans ces chasses si croustilleusement giboyeuses de Tour-et-Taxis, réveillée en sursaut et d'humeur peu accommodante, la gent traquable et rudoyable à merci se rebiffa et en vint aux mains avec les trouble-fête. Un moment serrés de près, débordés, harcelés par tout un camp de bagaudes, les argousins firent usage de leurs armes. Appol, qui gîtait ce soir-là de ce côté avec Brouscard, et qui s'était jeté dans la mêlée à la première alerte, fut blessé à la cuisse. L'arrivée de renforts de la rousse mettait ses amis en fuite, et le subtil garnement allait tomber au pouvoir de ceux qui le recherchaient de longue date lorsque Brouscard assez grièvement atteint lui-même à la hanche

dégagea son Appol, le chargea sur son dos et l'emporta à travers champs. Perdant le sang tous deux, ils fournissaient une piste rouge à leurs limiers. Avec sa charge précieuse, Brouscard enjambait des fossés, escaladait des haies et des palissades, laissait même de sa chair et de ses grègues à des murailles hérissées de chardons et de culs de bouteille. Il finissait enfin par tromper le flair et lasser l'ardeur de la meute, et échouait avec son féal, à deux lieues de là, dans les bois de Laerbeek, entre Wemel et Ganshoren. Epuisé et fourbu cette fois, lui le champion invincible, l'infatigable tourneur du Moulin-horloge s'était évanoui, perdant toujours le sang, sur le corps inanimé de son bien-voulu.

Et lorsque Brouscard ouvrit les yeux, étendu dans les fougères, c'était son protégé qui le veillait après l'avoir pansé, maternel et balsamique comme la rosée matinale, les dernières berceuses et les premières aubades des feuillages oiselés.

Quelque tolérance que le monde des hors-la-loi éprouve pour les pires inversions, on les avait raillés moins à cause de l'anomalie de leurs rapports que du caractère invétéré et chronique de cette affection. Hors du phalanstère des claque-

dents pareilles communions n'avaient pas de raison d'être ! Mais, comme au pénitencier, Brouscard imposa promptement silence aux plaisantins. Puis, cette amitié fanatique, illimitée, abondait en traits si généreux et si crânes, elle se manifestait de part et d'autre par un courage, une loyauté, un dévouement, une abnégation si complète, tellement surhumaine, tellement au-dessus des actes inspirés par des attachements moyens et réfléchis, qu'elle finissait par s'imposer, qu'elle en devenait sacrée, qu'elle confondait les simples vicieux, les fanfarons de corruption comme elle devait apitoyer plus tard au tribunal la conscience rigide de quelques vrais justes !

Seules, les femmes de la bande, avec cet instinct de jalousie que leur inspirent les grandes amitiés d'homme à homme, celles-ci fussent-elles même fraternelles et platoniques, en voulaient sournoisement aux inséparables et surtout à ce mièvre et gentil Appol qui déjouait leurs coquetteries et parodiait leurs manèges. Le blondin mettait à taquiner ces gaupes, la plupart peu appétissantes, une malice et une ingéniosité de singe Il se faisait désirer, affectait de passer par leu exigences, jouait le trouble et l'éblouissemen mais il se reprenait tout à coup, leur tirait '

langue, répondait par des coups de griffes et des cabrioles à leurs cajoleries, esquivait leurs caresses comme autrefois les bourrades du maître savetier.

Aussi quelle vengeance elles rêvaient de tirer de lui ! Quelle fête le jour où elles parviendraient à les séparer ! Mais les Iagos mâles et femelles en étaient pour leurs tentatives. Au lieu de se fatiguer l'un de l'autre, chaque jour les deux féaux se sentaient plus étroitement ajustés. A la moindre absence c'était pour chacun un vide, un dépaysement étrange, un singulier état de nervosité et d'irritation, un besoin de s'étourdir, de changer de place, l'impossibilité de s'acquitter de n'importe quelle tâche, voire de songer à autre chose qu'à l'absent.

Appol avait peine à cacher au reste du monde, c'est-à-dire au monde sans Brouscard, l'indifférence et l'antipathie qu'il lui inspirait du moment que son inséparable n'était point là pour lui peupler ce monde, pour lui ensoleiller ce ciel, pour lui rendre supportable cette vie ! Il n'était plus rien qu'il ne rapportât à son protecteur.

Brouscard, non moins aimant, mais plus contraint et plus réservé sous les yeux de la galerie, eût été furieux si on avait lu jusqu'au fond de sa

pensée et il aurait battu, même supprimé l'imprudent qui se serait avisé d'y lire à haute voix.

Car, ainsi que tous les sentiments intenses, poussant leurs racines aux entrailles mêmes de l'être, cette passion était doublée d'une certaine pudeur, d'un besoin d'en masquer l'étendue infinie à l'espionnage et à la profanation de leurs entours. Mais ils avaient beau s'observer, lorsqu'ils se mêlaient à leurs camarades et participaient à un déduit collectif, au milieu de la conversation générale, leurs voix, leur attitude, leurs regards trahissaient leur intimité absorbante et exclusive.

Leur seul équilibre, leur seule vergogne, leur unique point d'honneur résidait dans cette tendresse quintescenciée; leurs facultés amatives s'étaient concentrées en un foyer unique; entre ces deux escarpes, la première parole méchante, le premier reproche, le premier froissement était encore à naître.

Parfois Brouscard contentait en passant, expéditif au point d'en être brutal, l'une ou l'autre gouine s'offrant à ses fringales. Il n'attachait aucune affectuosité, rien de son cœur à ces accouplements charnels et ne tâtait de ces maîtresses fortuites et passagères que comme savoureux ré

gals et breuvages de fêtes exceptionnelles ! Après ses rendez-vous érotiques, il n'avait rien de plus pressé que de rejoindre son ami essentiel, et c'était alors des épanchements et des accolades comme s'ils s'étaient quittés des semaines et des mois !

Appol et Brouscard cheminaient bras-dessus bras-dessous, complotant une de leurs expéditions nocturnes, lorsqu'une femme les croisa dans la plaine au coucher du soleil.

— Peste, la superbe « gonzesse » ! s'exclama Brouscard.

Elle était superbe, en effet. Grande, dans toute la fleur de la vie, admirablement modelée, avec un visage d'une pureté de traits presque enfantine, une bouche rouge comme la grenade et altérante comme le piment, un délicieux menton à fossette qui eût tenu tout entier entre les lèvres de Brouscard, un nez alliant un effronté frétillement de la narine à la noblesse de la ligne, des cheveux aux luxuriances folles, sauvages, bleus de ce bleu des chaudes nuits septembrales, nuits de velours où se pâment les dernières exhalaisons; un teint très discrètement ambré, mat, avec de légers et fébriles luisants roses aux pommettes, mais par-dessus tout cela des yeux volcaniques,

deux éclairs affolants, deux escarboucles infernales qui évoquaient l'orage comme ses cheveux évoquaient la nuit, des prunelles où se lisait l'instinct de la destruction et du rapetissement, la puissance des trombes et des cyclones qui dévorent tout ce qu'ils rencontrent. Mais, aux séductions fatales de ce visage d'une Méduse qui eût eu raison de l'horreur de Persée, s'ajoutaient les prestiges harmonieux et rythmiques de son buste et de ses membres, les ondulations de sa chair ferme, mûre à point, enivrante à cueillir et à savourer avec les fruits de l'arbre de la science du bien et du mal.

C'était — le procès de Brouscard révéla ces conjonctures — la maîtresse d'un agioteur qui avait fini par voler sans prudence et se faire mettre à l'ombre pour cette lorette plus dispendieuse qu'une impératrice. De tempérament exigeant, curieuse de l'hommme quel qu'il soit, elle profitait de sa liberté pour rouler dans la prostitution, non pas celle qui réclame des arrhes et qui appartient à tout venant, mais celle qui choisit et qui paie. Ses rentes d'entretenue lui servaier à entretenir à son tour — une semaine, un jou une heure, mais jamais plus d'un mois, selon s toquade — les mâles rencontrés dans son orbit

Envieuse de toute force, aimant à épuiser, à flétrir, à perdre, elle était de ces femmes *régales* qui dissolvent les plus nobles métaux, qui fondent l'or aussi bien que le cuivre — de ces vampires qui éteindraient la flamme du génie comme elles assèchent la sève de la brute. Et parmi ses amants elle comptait autant de poètes que de voyous.

Aguichée par tout ce qu'elle avait lu et entendu dire de cette excentrique et clandestine région de Tour-et-Taxis, elle s'était aventurée de ce côté, rôdeuse, en quête de rencontres originales et topiques, dans cette jungle de frelampiers.

Les éclats cuivreux du soleil prêtaient à sa toilette tapageuse et affriolante une provocation de plus. Elle semblait plus que jamais sous les armes. Son corsage évoquait une cuirasse, et il y avait dans le froufrou de ses jupes le bruissement agressif et belliqueux d'une armure d'amazone.

En passant, elle frôla Brouscard, le dévisagea, le trouva à son gré, lut dans ses yeux, entendit son exclamation. En gaillard sûr de sa force et de ses avantages, il avait accompagné d'une moue de supériorité ce cri de ravissement, et dans cet hommage il y avait un grain de fatuité et de mé-

pris. La femme avait eu un mouvement de tête qui lui disait : « Suis-moi ! »

Brouscard tombant en arrêt, résistait à son compagnon qui voulait le faire avancer. Appol haïssait d'emblée cette passante, et d'autant plus qu'il ne pouvait se dissimuler — l'antipathie ne tue pas l'admiration — son éblouissante beauté. L'acuité de sa tendresse, le fluide affectif dont il enveloppait Brouscard et dans lequel il aurait toujours voulu l'isoler, lui faisait pressentir en cette femme la rivale, l'ennemie, peut-être l'usurpatrice.

Ayant fait quelques pas, elle s'arrêta et se retourna aussi, répétant son suggestif mouvement de tête.

Brouscard, tride ainsi qu'un étalon, se débarrassa, presque avec impatience, de l'étreinte angoissée de son compagnon. Celui-ci comprit qu'il fallait ruser, gagner du temps et, la mort dans l'âme, il affecta de rire : — Part à deux, hein? — Allons, comme tu voudras ! répondit l'autre. Ils retournèrent sur leurs pas et Brouscard, abordant la femme en se tortillant, le feutre à la mai lui fit cérémonieusent la proposition saugren de passer la nuit à trois. Elle éclata de rire et, plaçant entre eux, elle leur prit un bras à chacu

Avait-elle deviné l'aversion sourde du jeune Appol ? Mais pour échauffer et étourdir encore Brouscard, qui sait, peut-être pour le monter infailliblement contre son ami, elle se mit à faire la coquette avec le blondin, feignant de le préférer au grand brun, lui prodiguant les câlineries, les jeux de prunelles, les caressantes inflexions de voix, les furtives et chatouilleuses pressions, enfin, toutes les minauderies de la femme amoureuse. De son côté, Appol — que le désespoir rendait maladroit — se flattait de dégoûter son ami de cette gueuse, en s'efforçant de répondre à ses gentillesses. Il ne cessait de la lutiner et lui volait des baisers plus faux que ceux de Judas.

Tous trois ayant ainsi l'air à la fête, le moins en train étant peut-être Brouscard, arrivèrent dans une louche guinguette du Heysel, près de Laeken. Brouscard retint une chambre dans laquelle, après leur avoir servi à manger et à boire, l'aubergiste les laissa à trois et leur permit de s'enfermer, garantis contre toute visite importune. On but, on s'échauffa, les deux gars serrant de plus en plus près leur opulente conquête. Si l'ardeur d'Appol connait le change à Brouscard, elle était loin de duper leur compagne. A la vérité, la fille, ou-

tragée par ces simulacres de désir, rendait haine pour haine à ce mièvre comédien; malicieuse, vindicative, avec une joie abominable, elle voyait monter dans le sang de Brouscard les bouillons d'une colère fratricide, et si elle continuait à flatter et caresser le blondin misogyne, c'était pour le désigner plus sûrement aux coups du mâle qu'elle voulait accaparer entièrement, ravir à toute autre tendresse!

Chacun des galants entendait passer avant l'autre et comme ils s'en rapportèrent à la femme, celle-ci poussa la scélératesse jusqu'à choisir Appol. Une dispute s'éleva: Brouscard, affolé, prenant de plus en plus au sérieux la passion de son ami pour cette biche, alors qu'Appol n'adorait en ce moment que Brouscard, ne l'avait jamais autant adoré, l'adorait à ce paroxysme de jalousie qui se confond avec la haine. Brouscard crut à cette haine, persuadé qu'Appol était épris de cette garce autant que lui-même.

Des mots vifs, des reproches et des défis, ils passèrent aux insultes: Appol sifflant, livide et moqueur; Brouscard rogue, congestionné, éblou

Mollement, l'horizontale s'interposait. Un sou flet claqua sur la joue d'Appol. Tous deux eure le couteau à la main. Se ravisant aussitôt, App

laissa tomber le sien, mais Brouscard l'avait déjà frappé sous le sein gauche, enfonçant la lame très affilée jusqu'au manche à l'endroit même où il avait tatoué le symbole de leur majeure tendresse!

Appol s'affaissa sans un cri. Ce fut l'autre qui poussa un hurlement de douleur ; ainsi le chien fidèle hurle à la mort du maître. Avant que la main crispée de Brouscard eût retiré l'arme de la blessure, il collait déjà ses lèvres repenties au souffle agonisant de l'inséparable.

O le moulin du dépôt ! le bois de Laerbeek ! le suave sacrilège pendant que le Mauvais Pasteur paissait ses ouailles de feu dans les bruyères de Merxplas...

Et leurs yeux se rencontrèrent plus religieux, plus idolâtres que sur la grand'route le jour de la sortie du dépôt.

Cette fois pourtant ce serait la séparation. Il fallait bifurquer. Adieu !

La femme, dépoitraillée, piaillait, tirait le meurtrier par la blouse, l'engageait à fuir et criait pour appeler au secours et ameuter la police.

Devenu inconscient de la présence de cette créature si désirable tout à l'heure, Brouscard ne détournait plus même la tête de son côté et regar-

dait mourir la vie, leur vie aimante et fidèle, dans les yeux du cher assassiné.

A la fin, importuné par ces plaintes et ces giries profanes près du seul être qu'il eût aimé, il ramena d'un mouvement réflexe le poignard à lui, puis, d'un effort plus nerveux, mais accessoire, épisodique, toujours sans se retourner, il pointa derrière lui dans la direction de celle qui les avait brouillés et la fit taire pour jamais, sans y prendre garde, sans détacher, ne fût-ce qu'une seconde, ses yeux désespérés du visage d'Appol, mort en souriant, car il avait vu, lui, le coup méprisant qui supprimait cette butineuse d'amour et qui réunissait Appol et Brouscard dans la nuit miséricordieuse où rien, rien, rien ne narguerait de son bonheur et de sa sécurité leur irrémissible, leur terrestre déchéance.

UNE MAUVAISE RENCONTRE

A Louis Delattre.

Au dîner chez le ministre d'Italie et M^me^ la comtesse de Casa-Ferrata — style des chroniqueurs de journaux — Léonce de Mauxgavres se montra particulièrement excentrique et cassant.

Les milieux élégants lui pardonnaient beaucoup à cause de sa mine agréable, de son nom historique, et surtout à cause de sa fortune énorme dont, orphelin, enfant unique et célibataire, il était le seul maître. Très dandy, le sourire interloquant, du plus grand air, cuirassé par une tenue hermétique contre les familiarités et les indiscrétions, jeune encore, trente ans à peine, il émettait d'un ton égal et calme, avec une précision et une dialectique extrêmes, sans trahir un trouble, une émotion quelconques, des idées outrancières, légitimait

avec empressement les forfaits et les attentats dont la nature devait particulièrement horrifier l'agrégation oligarque et rentière où le hasard l'avait fait naître. Chacun étant persuadé que Léonce ne croyait pas un mot des énormités qu'il débitait sans broncher, de sa voix métallique et incisive dont il proscrivait jalousement toute inflexion un peu émotionnelle, en braquant sur ses interlocuteurs des yeux aciérés et froids comme une perpétuelle garde à l'escrime, on lui passait ces propos plus que déplacés et les moins idiots goûtaient même, certains jours, la virtuosité, la maestria avec laquelle il soutenait de prétendus paradoxes.

Auprès des femmes, il raffinait encore sur la forme impeccable de ses discours et de ses manières, mais aussi sur l'acide subversion de ses pensées. A dire vrai, il était heureux que la plupart des contemporains de son cercle fussent bouffis de suffisance, encroûtés de préjugés jusqu'à l'ankylose, sinon ils se seraient aperçus depuis longtemps que ce soi-disant mystificateur à froid, cet aristocratique pince-sans-rire les tenait tous — et toutes encore davantage — en un incendiaire mépris et qu'il en pensait beaucoup plus long qu'il ne disait sur l'iniquité sociale — un

grand mot qu'il scandait comme pour s'en moquer.

Ce jour-là, cependant — peut-être couvait-il un surcroît de rancœur et de compassion, — il dépassa la mesure et finit par se livrer.

De galant et révérencieux ironiste qu'il se montrait toujours avec les douairières ou les jeunes pimbêches armoriées qu'on lui attribuait pour voisines, il s'accusa à plusieurs reprises pamphlétaire corrosif et fustigeant, au point que ces dames auraient pu supposer que, contrairement à ses habitudes de végétarienne sobriété, le prince de Mauxgavres avait trop honoré le chambertin de l'ambassade. Il se gaussa avec des ricanements — lui qui ne souriait guère! — des règles de la sacro-sainte morale en tout pays civilisé : l'Etat, la famille, le mariage, la monogamie, la pudeur, les galères conjugales, l'hypocrisie d'une union qui n'est plus qu'un mutuel enfer ; bref, il fut païen et au delà, réfutant le fameux argument des moralistes de l'économie politique et domestique : *la conservation de l'espèce*, par de spécieuses et sataniques paraphrases de la strophe baudelairienne :

> Maudit soit à jamais le rêveur inutile
> Qui voulut le premier dans sa stupidité,

S'éprenant d'un problème insoluble et stérile,
Aux choses de l'amour mêler l'honnêteté!

L'art pour l'art, l'amour pour l'amour! proclama-t-il en se levant de table.

Au fumoir, il éprouva le besoin d'accélérer et d'outrer sa griserie verbale en sablant coup sur coup plusieurs verres de fine champagne et, rompant toutes les digues, il continuait à plaider passionnément en faveur de l'exception et de la prétendue monstruosité. Il en vint à maudire l'humanité prolifique engendreuse d'ilotes et d'avortons, pour se déclarer partisan d'une sélection esthétique et d'un retour aux passionnelles libertés de la Grèce... Non, à aucune époque de servitude et d'esclavage, il n'y avait eu tant de parias si misérables, si laids ou tant de beau sang sacrifié à la pourriture utilitaire.

« Mais si tout le monde pensait comme vous, ce serait la fin de l'humanité! » prud'hommisa l'un des fumeurs particulés.

« D'abord, il n'y a pas de danger que tout le monde pense comme moi, ce serait malheureux pour votre « tout le monde », mais encore plu atroce pour moi. Ah! oui, je me vante bel et bie de mon incompatibilité d'humeur avec la mas qui préjuge et gouverne l'individu! Je suis réfra

traire, nihiliste, anarchiste ! Tout ce que vous voudrez !...

« La conservation de l'espèce ! De l'humanité à la grosse ! Des hommes de pacotille ! Une frelaterie humaine ! Il n'y a que trop d'animaux reproducteurs ! Et pour ce qu'ils reproduisent ! Franchement, n'avez-vous pas assez de soldats, de prostituées et de galériens ?... S'il en manquait, il serait toujours temps de recourir aux primes !... Et même, en quoi la fin de l'humanité — cette humanité selon votre cœur — serait-elle une catastrophe ? Pensez-vous réellement que les enfants que vous engendrez ou plutôt que vous bousillez sur la terre vous doivent une telle reconnaissance ? Pensez-vous qu'ils vivent par amour de la vie ? Non, ils subissent tout simplement la crainte de l'inconnu, crainte encore renforcée par l'éducation chrétienne, sinon la moitié au moins se suicideraient. Et vous vous prétendez des aristocrates, vous autres ! Allez donc ! Et vous répudiez le premier élément d'aristocratie : l'individualité, le culte de son *moi !*... L'amour de soi-même, le commencement de l'amour des autres ainsi que la folie est le commencement... »

Il n'acheva pas le proverbe, rappelé non pas à l'ordre, mais à son habituel mépris par l'expres-

sion comiquement scandalisée et éplafourdie de ceux qui socialement étaient pourtant ses pairs, ses seuls égaux accointables, et s'il parvint avec peine à réprimer un bâillement plein de nausée, il ne se priva point du besoin très impoli de consulter sa montre, impatient, avide d'air respirable et d'*any where else, out of his world*...

Son coupé l'attendait à la porte ; il le renvoya, préférant marcher.

La tête brûlante, la cervelle à l'état de lave, jamais il ne s'était senti dans pareil électrisme.

Il faisait très chaud à l'ambassade et les fleurs jonchant la table l'avaient pris à la gorge ou plutôt aux méninges dès son entrée dans les salons.

La nuit était lourde, tissée d'un singulier brouillard dans lequel les passants contractaient des apparences de fantômes et que trouait cette lune rougeâtre dont on éclaire les scènes de sabbat. Il tombait une petite pluie, fine et insidieuse, tiède, avivant une odeur de tourbe qui sourdait du pavé et prêtant aux ténèbres l'urticaire moiteur d'un corps de fiévreux.

Léonce de Mauxgavres chemina au hasard, — longtemps ? Il n'aurait su le dire, — poursuivant le cours des pensées qu'il avait failli prostituer à ces âmes philistines.

Lui, le railleur, le prétendu égoïste, le sceptique blasé, le poseur énigmatique et irritant, n'avait jamais éprouvé pareilles lancinances de tendresse, pareilles fringales de sentiment partagé, mais il endurait surtout une mortelle soif d'autre chose, d'une chose fût-elle la toute dernière, la suprême par laquelle il passerait ; la soif du Christ après l'éponge trempée dans le fiel. Las d'amour virtuel et spéculatif, son cœur éclatait dans l'ébullition de son sang.

Léonce en était arrivé à ce degré d'impatience et de révolte concentrée où on provoquerait à tout prix une aventure, un imprévu, un risque compromettant ; il introduirait cette nuit même, coûte que coûte, un impromptu dans son existence chronométrique, — ah ! bien malgré lui, — mais chronométrique tout de même !

Le mauvais pavé qui se faisait sentir à travers le chevreau de ses chaussures le rappela au sentiment des ambiances. Où se trouvait-il ? Jamais il n'était venu, même en voiture, dans ce quartier gravateux. Depuis une demi-heure, il longeait, sans s'en apercevoir, une sempiternelle chaussée, irrégulière et sinueuse à maisons plutôt vieilles qu'anciennes ou prématurément ruinées par la brutalité et le vandalisme de leurs habitants, un

de ces commencements de grand'route qui projettent dans les salubres campagnes les humeurs et les scrofules de la vie citadine, comme les cheminées éructent vers le ciel pur leurs crachats de fumée et de vapeur.

En sortant de sa songerie, dans les dispositions d'esprit où se trouvait Mauxgavres, ce quartier le flatta ; il le conciliait avec la teinte fauve, calcinée, rouilleuse et quasi contraventionnelle de ses évagations.

C'était un lundi de kermesse. De cambouisleux couloirs, véritables boyaux, menaient à des salles de bal, reléguées de la rue comme à dessein, des salles de bal préméditées, et dont les musiques orgueilleuses, rauques, étouffées, ressemblaient de loin à des hourvaris, à des éclats de disputes populacières.

Quelle foucade induisit Léonce de Mauxgavres, l'homme bien né et bien mis, logeant encore dans ses habits les parfums aristocratiques de l'hôtel Casa-Ferrata, à dévaler dans un de ces graillonneux et pouacres bastringues ? A quelle suggestion obéissait-il ? C'est à peine s'il avait lu dans les romans naturalistes des descriptions de bals de barrière, mais aucun de ces antipathiques procès verbaux, grossoyés par des commissaires-priseur

ou des camelots d'écrits, ne lui avaient transmis le fluide, l'aimantation, l'âme de ces milieux.

Il déboucha dans la salle mal éclairée, plus embrumée encore que la rue par les haleines, les sueurs, les évaporations de l'eau répandue de temps en temps sur le parquet aux fins de rabattre la poussière.

D'abord Léonce ne distingua presque rien : un arrogant orchestrion, aussi monumental qu'un orgue d'église, trônait sur une sorte de jubé et mugissait, armé d'autant de cuivres et de timbales qu'un orchestre, des danses saccadées, outrageusement polkantes, des strépidations épileptiques qui devaient parfaire dans le sang des balleurs le délire causé par des ingurgitations d'alcool poivré.

C'était la synthèse même de la joie patibulaire et dominicale.

Léonce de Mauxgavres démêla quelques couples : deux souillons qui dansaient ensemble alors qu'une douzaine de drôles, les abandonnant à elles-mêmes, giguaient et toupillaient deux à deux. A la fin de chaque danse, ils allaient s'affaler, en rangs d'oignons, tassés les uns contre les autres, sur un banc régnant le long de la paroi barbouillée d'une épinarde vue d'Italie sous un ciel encore plus bleu et plus bête que nature qui

se pâmaient épicièrement dans ce casino peu sentimental.

L'intrusion de Mauxgraves devait être d'autant plus remarquée que les quadrilles commençaient à languir et qu'il ne restait plus grand monde. Les retardataires, noctambules incorrigibles, se le désignaient avec des rires et des allusions effrontées. C'étaient d'assez beaux garçons, carrés de la croupe plus que des épaules, des adolescents nerveux à mine trop précoce, hâlés ou plutôt fumés, comme saurés, les hanches et les reins sanglés dans des nippes haillonneuses, vestes rousses, culottes de gros velours brun ou d'étoffe tapageusement rayée, à pied d'éléphant.

Dans ces visages chiffonnés marquaient des yeux agrandis par les cernes de la débauche, aux regards lubriques et impudents, des bouches aux étranges contractions, des lèvres poppystes, des nez évasés et frétillants aux narines élargies par l'habitude d'y fourrer les doigts. L'un de ces pendards, émoustillé par les autres, s'approcha de Léonce et le dévisageant, non sans rougir un peu comme à la crainte de l'énormité qu'il allait commettre, il lui demanda, en son patois de barrière s'il voulait danser avec lui.

Contre toute vraisemblance Léonce ne mani

festa pas la moindre surprise à cette étrange invitation. Depuis plusieurs minutes il s'y préparait, ayant vu le polisson rôder autour de lui en louvoyant avec des déhanchements avantageux. Loin de l'appréhender, Léonce désirait cet abordage, à telle enseigne que le voyou — qui s'attendait à être rebuté et qui ruminait déjà les plus ordurières gueulées de son répertoire pour en accabler l'aristo et provoquer une bagarre à la faveur de laquelle on l'eût assommé et dévalisé — fut bien autrement ébaubi et faillit même perdre contenance quand ce monsieur accepta sur le champ son offre incongrue et lui prenant une main, posant l'autre sur son épaule, accorda ses pas aux siens, le traitant avec la familiarité d'un voisin de carrefour, d'un gars de son bord, modelé et pétri comme lui au dévergondage de la basse plèbe.

Ils firent plusieurs tours de valse à la profonde stupéfaction des regardants non moins intrigués que leur camarade par l'aisance avec laquelle l'intrus s'assimilait le débraillé du milieu.

Ce fut un véritable coup de théâtre. Ils n'en pouvaient croire leurs yeux. Son aplomb déroutait leur tactique et ne laissait pas de les inquiéter.

La valse terminée, Mauxgavres, se rapprochant du comptoir, offrit une consommation à son nou-

veau camarade, et comme celui-ci, reprenant un peu de son assurance, l'engageait à payer aussi à boire aux autres, il leur fit servir à leur choix de la bière ou de l'alcool. Un cercle de drilles raillards ou chafouins s'était formé autour du généreux payeur. Il vainquit ses répugnances innées ou éducationnelles, refoula tous ses préjugés d'homme délicatement élevé, jusqu'à trinquer à la ronde avec ces greluchons mal embouchés et de pantomime sans vergogne, jusqu'à vider d'un trait, à leur exemple, les verres remplis de rogomme qu'ils lui tendaient en signe d'alliance après y avoir trempé leurs lèvres puant le carrelet et la chique.

Par un miracle de volition, avec un effrayant sang-froid, Léonce s'empêtrait dans cette aventure. Loin de songer à la retraite, il voulait se la couper, se boucher toute issue, se compromettre davantage, uniquement par réaction contre ses habitudes. Il prenait même franchement goût à cette gageure qu'il se proposait à lui-même. Jaloux de dégoter ces sacripants, il rivalisait avec eux de verve et d'à-propos scurriles, contractait leur ton saugrenu, leur allure débridée, b résolu à ne se formaliser d'aucune licen d'aucune privauté. Il ne songea même pas q était désarmé et que, six contre un, ces boug

pouvaient lui faire un mauvais parti, ou s'il y songea, ce fut au contraire pour se réjouir du danger. Il cultivait cette volupté du péril connue seulement des âmes de forte trempe. Oublieux de sa mise recherchée, il affectait de ne pas s'apercevoir des œillades et des autres signes d'intelligence que ces garnements échangeaient entre eux. Le solitaire qu'il portait au doigt, l'or de ses boutons de chemise et de sa chaîne de montre se reflétaient déjà en éclairs de convoitise féline dans les yeux de ses régalés, si bien qu'en abaissant un moment ses regards, à la suite des leurs, sur son plastron encore immaculé, il crut voir à la place des boutonnières trois rubis liquides qu'il ne se connaissait point. « Bah ! » fit-il à cette hallucination inquiétante, comme un mauvais présage, et, sans y attacher d'importance, il commanda de nouvelles tournées.

Feignant de participer à l'entretien général, il examinait de plus près le petit rôdeur avec lequel il avait dansé et manœuvrait ostensiblement pour se trouver toujours dans ses parages.

C'était le plus jeune, la physionomie la plus intéressante de ce conventicule. Sans doute encore novice, apprenti du crime, placé sous la tutelle et vasselage des autres, tous récidivistes, ceux-ci

l'avaient-ils chargé de faire cette nuit œuvre de maîtrise scélérate en détroussant et au besoin en assassinant Mauxgavres.

Seize ans, moins peut-être ; comme les autres, les hanches et la croupe plus fournies que la poitrine et les bras ; l'échine hâve et maigre supportant une jolie tête brunette avivée d'une façon fébrile et insolite, déflorée et pourtant enfantine encore, à la fois du sarcasme et de la naïveté dans de grands yeux clairs et humides, naturellement ravis mais s'appliquant à la provocation, foncièrement candides malgré leurs rancunières lueurs ; un être gauchi et brutalisé dans nos ergastules industriels, conduit au mal par les déserteurs de l'atelier, initié malgré lui et fatalement à des turpitudes. Le carmin d'une bouche rieuse, grassouillette, appétissante et presque virginale semblait protester contre le rogomme et la purulence du vocabulaire qu'avaient soufflé à cet éphèbe le gouapisme de la fabrique et des trottoirs. En somme, un joli fruit picoré, vaguement véreux.

Mais il fallait être comme Léonce un observateur ultra-intuitif, il fallait même que ce devin, liseur d'âmes se trouvât ce soir dans un état crise hyperesthésique, raffinant encore sa sen sibilité, pour qu'il parvînt à flairer sous cette tr

véhémente odeur de fane, sous le musc canaille de cette plante de voirie, d'impérieuses et subtiles essences de dévouement et de loyauté, un parfum persistant de candeur, d'illusion, d'enthousiasme, de foi en autre chose, en un mieux fatal.

L'étrange expérimentateur fut même sur le point de redouter que les instincts généreux couvant encore en cet être dévelouté mais en revanche savoureusement patiné, ne reprissent le dessus et n'enlevassent, à la suite de cette aventure, l'inédit et le piment après lesquels il haletait. Mais il se dit que la brutalité et le vice qui avaient pesé sur cet enfant le rendaient suffisamment redoutable et qu'il fermentait en ce copieux voyou assez d'indignation, assez de levain rancunier pour l'épanouir en un irréconciliable hors-la-loi, en un transgresseur effréné.

En réfléchissant, Mauxgavres n'en laissait rien paraître : il buvait et se tortillait sans contrainte ; il dansait tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, mais le plus souvent avec le jeune homme aux humides yeux clairs, et c'était lui à présent qui engageait les danseurs et qui les enlevait, les débauchait dans les trémoussoirs égrillards...

La nuit tendait à dissoudre ses ténèbres dans les étouffantes buées qui l'avaient étreinte dès la

chute du jour, et plusieurs fois déjà, malgré le surplus assez inattendu de recette que lui valait la fantaisie de cet inconnu, le « tenancier » du bastringue avait voulu congédier ses clients. A la fin, comme personne ne faisait mine de démarrer, il stoppa l'orchestrion et se mit en devoir d'éteindre le gaz. D'ailleurs, si les ruffians comptaient dévaliser Mauxgavres, le moment était venu de l'entraîner au dehors. C'était uniquement afin de le saouler tout à fait, de le réduire à l'impuissance, afin d'en avoir plus complètement raison au moment psychologique, qu'ils avaient prolongé ces chorégraphies et ces libations. Quelque bons rapports qu'ils entretinssent avec le patron, il n'était pas assez de leurs intimes pour devenir leur complice et leur permettre de plumer et même de saigner ce pigeon dans son établissement.

Pour régler les dernières consommations, à court de menue monnaie, Léonce fit sonner un louis sur le comptoir. Il ne pouvait, franchement, mieux exaspérer chez ces rôdeurs la tentation de le dévaliser et de l'occire. Le prince, qui simulait une ébriété majeure, se réjouissait de l'aspect franchement critique que revêtirait la situation une fois qu'il se trouverait de nouveau au dehors,

aux confins de la ville, dans cette banlieue puant la fourrière, l'abattoir et la morgue !

Ironiquement prévenants, les marlous le firent passer devant eux. Tandis qu'il battait en titubant les murs crasseux du corridor, il les entendit à quelques pas derrière lui, munir de leurs dernières instructions le novice, son danseur préféré :

« Pour ne pas donner l'éveil à la rousse, nous te laisserons filer seul avec le pante. Entraîne-le à l'écart du côté du canal. Dans l'état où il se trouve il n'y a pas de danger qu'il te résiste. S'il bouge, tu lui fais son affaire... Prends ton temps, rien ne presse... Bonne chance ! »

Sur le trottoir le petit rejoignit Léonce qui, chantant, hoquetant, passa le bras sous le sien et se laissa remorquer, sans protestation, en pressant même fraternellement ce bras tutélaire. Après quelques simulacres d'hésitation et de gouailleux serments d'amitié, tandis que les autres déambulaient vers la ville, le gamin entraînait sa proie vers la campagne.

Un autre que le prince de Mauxgavres eût jugé cette étude de mœurs poussée assez loin et eût choisi ce moment pour se dépêtrer de son incompatible camarade. Il s'était assez acoquiné. Cette

diversion à la symétrie et à la régularité de sa vie ordinaire devait amplement lui suffire ! Mais, tandis que son bon sens, son éducation, l'être conventionnel et souvent factice que l'état social strictement divisé en castes avait fait de lui, le mettaient au défi de poursuivre cette expérience d'encanaillement, au contraire, le meilleur Léonce, l'homme volontaire et altruiste, le révolté, l'impulsif, s'opiniâtrait dans cette inqualifiable escapade, dans cette fugue criant vengeance au ciel des bourgeois. Il en prévoyait l'issue tragique, et c'était précisément là ce qu'il commençait à chercher.

Par surcroît d'aberration, sa curiosité se doublait d'une indicible sympathie pour l'être déjeté et honni dont les haillons pouilleux frôlaient ses vêtements parfumés : « Je me demande, se disait évangéliquement le prince, comment le gaillard va s'y prendre tout à l'heure pour me tuer. Faut-il me laisser faire ?... A la rigueur je me crois plus fort que lui et pour peu que je me débatte, il aura besoin du renfort de ses affidés ! »

Au fond, il avait été tellement écœuré et pr crit ce soir par les personnages d'une coterie av laquelle il se voyait obligé, de par son illus naissance, de couler sa vie entière, qu'il n'att

chait plus qu'une valeur infinitésimale à cette existence et qu'il ne demandait pas mieux que de l'abandonner au prix d'une agonie point banale.

Dans ces conditions, sa promenade attardée avec le petit rôdeur devenait tout simplement un moyen de suicide, ou tout au moins de mort civile. Jamais il ne s'était senti plus exalté et en même temps plus logique, plus de sang-froid dans son fanatisme. Ni lui ni son compagnon ne songeait à s'informer de leur destination mutuelle. Peu importait le but.

Le gamin titubait un peu, quoique non moins lucide que son compagnon, et il n'affectait de flageoler des jambes que pour endormir les dernières méfiances du poivrot qu'il était chargé de « scionner ». Feignant aussi d'avoir le genièvre tendre, il accablait le bourgeois de protestations d'amitié entrecoupées de jurons à l'effet, croyait-il, de donner plus de poids à ces épanchements.

Ces simagrées de sympathie que, sensitif à l'extrême, Léonce devinait traîtesses et félonnes, le léfrisaient un peu. L'hypocrisie lui gâtait son malaiteur. Il l'eût souhaité plus déterminé, plus franhement agressif. Toutefois, il s'amusait de sa ımidité et de ses hésitations. Pourquoi, se disait-

il, le gaillard n'a-t-il pas aussi impérieusement envie de me tuer que moi de mourir ?

En attendant, il répondait d'un ton non moins affectueux mais bien plus sincère, mais avec une solennité *in articulo mortis* à ces cajoleries d'étrangleur patinant et caressant la victime. Il se trouva même devenir très persuasif et rencontrer des bonheurs d'expression qui devaient, certes, trouver le chemin de tout cœur vierge, fût-ce du plus grossièrement blindé. Il en arriva à tenir à son infime camarade des propos quasi-testamentaires et supra-nostalgiques, embaumés, condimentés d'un sublime altruisme.

Par un occulte dédoublement de la conscience et de la sensibilité, il percevait le frisson, l'impatience, l'angoisse, les scrupules, le battement de cœur, l'essoufflement de l'haleine, toutes les phases du combat qui se livrait en l'adolescent. Il en résulta que, contrairement à ses appréhensions de tout à l'heure, Mauxgavres s'aperçut avec une joie réelle que les sentiments de bonté native reprenaient peu à peu le dessus sur l'éducation et l'entraînement de bête de proie du jeune escarp
Et à mesure qu'il constatait ce virement, non se se réjouir lui-même de sa vertu persuasive, redoublait d'expansion, il aimantait et navrait

plus en plus tendrement le cœur du larron ingénu.

En revanche, à mesure que celui-ci se sentait ébranlé dans ses résolutions homicides, il devenait gauche et taciturne, sa langue s'empâtait, un poids semblait l'oppresser, il soupirait comme d'ahan, tiraillé par de nombreuses alternatives, et finit par renoncer complètement à ses gentillesses et à ses chatteries.

Soudain, regimbant contre l'inopportune sympathie que lui inspirait un ennemi social, afin de rendre même toute conciliation impossible, il se mit en devoir d'escamoter la chaîne et la montre du particulier. « Je me contenterai de cette prise, songeait-il, et je lui fais grâce de la vie. Histoire de pouvoir montrer quelque butin aux camarades! Puis, que le diable l'emporte ! »

Sans doute, avait-il déjà perdu une partie de ses moyens et l'émotion paralysait-elle sa main subtile, sa main de bon voleur à la tire, car Léonce, d'ailleurs aussi chatouilleux qu'un écorché, surprit le manège et, arrêtant la main indiscrète, d'un ton de reproche où de la raillerie se mêlait au désenchantement : « Pardon, mon ami, — car nous sommes des amis, hein ? — ce que vous faites là n'est pas gentil !... Comment,

tandis que nous causons, heureux d'être ensemble, seul à seul, et que je m'intéresse de tout cœur à vous, voilà que vous me traitez comme le premier venu... Que feriez-vous de ces bijoux ? Une centaine de francs. Et après ? Cet argent se fondrait vite en bamboches... De plus, vous vous débarrasseriez difficilement de cette montre, car elle porte mon chiffre et mes armes, et si la police me la rapportait, comment, malgré mes serments, ces inquisiteurs pourraient-ils admettre que je vous en eusse fait cadeau ? Mais ce n'est là qu'un détail. La chose particulièrement blâmable c'est que pour quelques francs vous vendiez l'affection et l'estime de quelqu'un vers lequel vous vous dites porté ! Ah fi, mon camarade ! Voyons, rendez-moi tout de suite ces bibelots d'achoppement, et, tope-là, continuons à causer comme si rien ne s'était passé... Tenez, voici même de l'argent! »

Le voleur, subjugué par le ton ferme, quoique froissé par l'ironie et le sarcasme de la remontrance, pêcha les bijoux dans la poche profonde où il les avait déjà chavirés et les coula dans la main de leur propriétaire qui les remit à leur place, sans s'interrompre de parler.

Cet incident refroidit les affinités que le jeune voleur éprouvait pour Léonce. Il avait été humili

dans son amour-propre de métier. Un misérable respect humain reprenait le dessus. Le gamin se repentait, il s'en voulait de lui avoir restitué ses « décors ». Il songeait à la piteuse mine qu'il aurait faite devant ses copains ! Comme ils se gausseraient de lui ! Et ce qu'ils auraient raison !

« Et ce bourgeois, en tout premier lieu, se moque rudement de moi ! Il se paie ma tête et me fait poser, en attendant qu'il me livre à la première ronde de police !... Je me serais contenté de sa toquante ; il ne s'est pas laissé faire, tant pis pour lui. A présent il me faut les bijoux et tout le reste, la bourse et la vie ! Commençons même par le refroidir, car si je l'écoute plus longtemps je pourrais me remettre à le gober... Parole, c'est que je m'entorchais de lui ! »

Léonce, continuant à lire ce qui se passait en son compagnon, ne fut pas autrement alarmé de ce virement ; tout au plus conçut-il quelque mélancolie du peu de profondeur que présentait la sympathie de ce joli polisson !

Maintenant qu'il était repris par l'idée du meurre, le gamin affecta de nouveau l'enjouement et 'insouciance, et se mit à chanter :

Blanchelive ! Blanchelivette ! Quand voudras-tu m'aimer ?
Quand de tes doigts saigneux me feras un collier !...

Mais il avait lâché le bras de Mauxgavres, et marchait, un peu à l'écart, les mains enfoncées dans les poches de sa culotte. Malgré son air dégagé, son pas devenu sautillant, sa démarche presque lubrique, la même dégaine que lorsqu'il avait engagé Léonce à la danse, celui-ci devinait que le bougre tortillait convulsivement au fond de sa poche le couteau avec lequel — gentil camarade aux yeux câlins d'enfant battu — il l'immolerait le plus proprement possible et remplacerait par de scintillants rubis les boutons d'or mat de sa chemise.

Pendant que le gars fredonnait sa chanson patibulaire, le prince, qui s'était tu, murmurait à part lui, en guise d'*in manus* : « C'est dommage ! Vrai, il me plaisait ce friponneau. Je lui trouvais un ton, un fumet de souffrance et d'aventure qui me ragoûtait la vie !... Enfin ! Autant m'en aller... Quand vous voudrez mon ami !... »

L'autre est demeuré en arrière. Il se replie, il guette le moment opportun pour lui planter le couteau dans la nuque, lorsque tout à coup, pressentant l'imminence du sacrifice, Léonce se retourne vers le petiot. Il lui présente bravement la poitrine, il a même ouvert son pardessus pour lui faciliter la besogne. Malgré la brume à peine

contrariée par un petit jour roussâtre, il faisait assez clair pour leur permettre de se dévisager en ce moment suprême.

L'arme levée, sur le point de fermer les yeux en frappant, le gamin interroge une dernière fois la physionomie du prince de Mauxgavres. Quelle expression de noble tristesse et de pardon, quel douloureux et poignant amour contracte ce visage, a révulsé ces grands yeux noirs ! Quel sourire d'inexaucé sur cette bouche d'où s'exhale pourtant un murmure de suave et plénière indulgence !

Alors, au lieu de frapper, avec un mouvement d'enfant gâté et boudeur qui se ravise, l'escarpe a refoulé rageusement le couteau sous sa veste, et, cédant à un transport divin il saute au cou de la victime, il l'étreint à bras le corps, tout éperdu, contre sa poitrine, éclatant en sanglots, le couvrant de larmes et de baisers, les lèvres aussi balsamiques, aussi fraîches et gourmandes que celles que goûtait sa mère !

Et Léonce, non moins bouleversé, entièrement acquis à ce misérable qu'il exaltait aux suprêmes altitudes de l'amour, se sentait un froid ineffable dans les veines, comme si l'autre lui eût réellement perforé le cœur de son couteau, mais pour

ouvrir une issue triomphale à sa frénésie de charité !

Le jeune homme ne s'interrompait dans ses idolâtres caresses que pour se confondre en un hoquet, en un râle de paroles jaculatoires et passionnées : « Oh je suis tout à vous ! Que me faut-il faire ?... Dites un mot... Les autres, s'ils s'avisaient de venir à présent, c'est eux que je tuerais... Il n'y a plus que vous ! Toi seul !... Tu es bon ! Oh que tu es bon ! Tout à l'heure tu me parlais comme personne ne m'a jamais parlé. Les autres voix mentent, elles sont pleines de coups, de brûlures et de poison... Mais la tienne !... Qu'y avez-vous mis pour qu'elle chante et me chatouille ainsi ? Il y a donc moyen d'être bon à ce point ! Vous êtes la force et la douceur réunies... Tout ce qu'il faut admirer, tout ce que j'aime encore, le premier à qui je me donne corps et âme, tout entier, tout à fait !... O toi !... »

Le pauvre être s'exaltait et pantelait au point que Léonce, un peu effrayé par ces explosives effusions, s'efforçait de le calmer, de le rassurer d'étancher cette hémorragie d'amour :

« Ah, songeait-il, misérable humanité ! O l'iniq justice ! Société, ce que tu gagnerais de tes enfa si tu t'ingéniais à semer et à cultiver les fle

sublimes de leur cœur !... Mais non, tu les menaces dès le berceau ; tu prêches l'inégalité, l'exploitation, l'égoïsme, tu sépares les haillons de la soie et des dentelles, tu crées l'envie d'une part de l'autre le mépris, alors que ce gueux et ce riche étaient faits pour s'aimer !... Viens, dit-il, en enlaçant fraternellement le cou du jeune vagabond, ne pleure plus, soyons heureux, cette nuit est bonne à nos âmes !... Nous devions nous rencontrer. Sur le point de mourir on a des désirs que le destin n'a plus la force de nous refuser !... Et c'est toi que j'appelais. Pauvre paria, je fus peut-être plus malheureux que toi... Toutes les misères, tous les deuils me sont connus !... Tu en as subi les effets, mais moi j'en ai sondé les causes !... Crois-moi, les réfractaires, les révoltés ont raison ! Le voleur a raison... Ils ont raison les assassins !... Mais il s'agirait de voler et de tuer encore plus à propos ; et pour de bon, pour en finir, en s'attaquant aux Chefs des riches !... Voilà déjà que je te parle de meurtre et tu viens à peine de laisser choir ton couteau. Tu crois enfin à l'amour et je ravivais tes haines !... Oh non, comprends-moi bien, mon doux enfant... C'est la société empoisonneuse et avorteuse, cette société d'affameurs qu'il nous faut saigner !... C'est à tout

un monde de banquiers et de vendeurs que l'humanité insurgée doit faire rendre gorge... Mais cela sans haine, mais cela par amour pour les enfants à naître, par pitié pour les pauvres gens comme toi, par pitié surtout pour les riches, ces riches sans bonté, sans amour, mais cela pour qu'il n'y ait plus de beaux adolescents enivrés de la vie, forcés de tendre des guet-apens aux passants mêmes qui devraient les aimer, à leurs frères d'élection, à leurs âmes complémentaires, — mais cela pour qu'il n'y ait plus de bourreaux plus tristes, plus bourrelés que leurs victimes... O mon doux enfant, mon adorable meurtrier !... »

Il lui parla longtemps encore sur ce ton apitoyé et magistral, lui disant des choses de plus en plus hors de ce siècle, — peut-être hors de tous âges, — exprimant pour la première fois des idées qu'il avait ruminées longtemps, longtemps, mais qu'il n'avait jamais exprimées, qu'il n'avait pas même bien vues auparavant et qui éclosaient, s'épanouissaient, fleurs idéales d'espérance et de foi, à la chaleur d'amour que l'étrange conjonction de cette nuit engendrait en son être !

Ils s'étaient assis sur un tas de planches, dans un hangar de scierie à vapeur où le jeune vag

bond avait nuité bien souvent. L'enfant buvait les paroles du gentilhomme, ces paroles à la fois incendiaires et bénignes, si pleines de tendresse et par moments si déchirantes, parce que celui qui les prononçait ne croyait pas encore possible l'ère de la bonté, l'avènement du royaume des cieux.

Lorsque Mauxgavres cessait de parler, le petit scrutait au fond des prunelles de son ami les nuances d'émotion et de ferveur que ne parvenaient pas à rendre les inflexions pourtant si musicales de la voix ; il y avait des phrases qui s'achevaient en un humide regard de communion intense, et Léonce finit par ne plus devoir parler, tant son disciple lisait, devinait, respirait son âme...

Un prestige somnambulique les isolait de toutes profanes contingences. Ils s'éternisaient, rapprochés, douillets, frileux comme deux oisillons de la même nichée, n'ayant plus ni l'un ni l'autre besoin de sommeil, de pain, d'autre part, d'autre chose, oubliant ce qu'ils avaient été l'un et l'autre jusqu'à ce jour, parmi les hommes...

Devant eux, au delà d'un boulevard extérieur, accusaient à présent des bâtiments dont les ténèbres ne leur avaient montré que d'immenses

blocs de maçonnerie, un entrepôt, une caserne, un hôtel des douanes, un hôpital, une prison. Les réverbères pâlissaient là-bas dans un petit jour blafard et mal débarbouillé et leurs reflets plus vacillants encore agonisaient dans la nappe glauque d'un bassin de commerce. La bruine continuant à tomber, cette pièce d'eau stagnante faisait songer à une large lame d'acier et ces reflets de gaz à des piqûres de rouille ou à des éclaboussures de sang.

Léonce fut frappé par l'expression plus aiguë, plus lancinante, plus exclusive encore que revêtait dans cette aube hargneuse la toute confiante et idolâtre figure du petit voyou ; ce visage un peu flétri, cette bouche frémissante, ces grands yeux de communiant et de néophyte. Il remarqua que sa chemise, très échancrée à l'encolure, accusait encore la maigreur chimérique et pitoyable de la gorge dont une cravate rouge négligemment nouée à la colin aggravait et cadavérisait, pour ainsi dire, la peau livide et maladive, l'épiderme de fleur froissée avant son plein épanouissement.

Et cette ligne rouge sur ce cou de nerveu éphèbe irritant Léonce jusqu'à la crispation, allait même doucement lui enlever cette cravat d'ailleurs dérisoire, lorsque des pas approchèren

et, fuligineuses dans le brouillard, les silhouettes de cinq policiers passèrent devant eux sans s'arrêter, ne les voyant pas ou faisant semblant de ne pas les voir. Mais quand la patrouille s'étant éloignée, Léonce reporta ses regards vers son compagnon, celui-ci avait disparu. Sans doute repris de justice, recherché par les argousins, s'était-il éclipsé autant pour ne point tomber entre leurs mains que pour ne pas compromettre l'original qu'ils auraient pincé en sa compagnie. Léonce se leva et se mit à chercher le fugitif dans les recoins de la scierie, derrière tous les tas de planches et de poutres. Il ne découvrit pas la moindre trace de son compagnon ; il l'appela, rien ne répondit ; il battit les rues voisines, revint sur ses pas, attendit ; le tout en vain. Enfin, force lui fut de quitter à son tour ces parages incompatibles, surtout qu'il allait faire grand jour, et que ce monsieur à accoutrement mondain, mais chiffonné et transi, eût pu difficilement légitimer sa présence, en ce chantier, aux ouvriers qui venaient y reprendre leur travail. Peut-être que tout cela n'était-il qu'un rêve, une hallucination prolongée résultant d'un excès de boisson et d'une surexcitation de nerfs ? Aussi dépaysé, aussi vieilli qu'après un long voyage et après une révolution

climatérique, il se résigna à gagner son hôtel, où, à peine couché sur son lit, il dormit quarante-huit heures d'un sommeil léthargique.

A son réveil, il ne se rappela déjà plus tout ce qui s'était passé durant cette nuit insolite. Très intrigué, lorsqu'il tenta plusieurs soirs de suite de retrouver la chaussée borgne et la salle de danse où il avait accroché cet inavouable ami, il ne put y parvenir. Il s'ingéniait vainement aussi à démêler dans les visages des habitués de ces barrières quelques traits de ressemblance avec l'un ou l'autre copain du mytérieux polisson, qui eût pu le mettre sur sa piste. Lorsque, vêtu le plus négligemment du monde, il les abordait pour leur faire une description du personnage et leur conter dans quelles circonstances il l'avait rencontré, ceux qu'il interrogeait ainsi, ne sachant pas ce qu'il voulait dire, croyaient avoir affaire à un toqué ou à un fumiste. Peu s'en fallût même qu'ils le prissent pour un mouchard et lui fissent subir le traitement qui lui avait été épargné l'autre fois.

A la longue, plusieurs épisodes de la soirée s'effacèrent complètement de sa mémoire ou cessèrent de s'enchaîner. Il y eut même des moment où l'image de son éphémère camarade se brouillait et se dérobait à ses évocations nostalgiqu

Ainsi, des fois, il ne retrouvait que ses yeux ; d'autres fois, il n'était plus hanté que par ses lèvres, puis, tout ce qu'il parvenait à s'en rappeler était un geste, une attitude, un son de voix. Ce qu'il savait, c'est que jamais il ne s'était senti en si parfaite communion qu'avec le jeune ilote rencontré cette nuit de réveillon canaille et que jamais tout ce qu'il sécrétait de magnanime et d'équitable ne s'était épanché en fontaines plus idéales et plus sublimes. Et c'est même dans la remembrance de ces heures mémorables et de cette divine conjonction, dans l'espoir de retrouver un jour le seul partenaire de sa vie morale, son premier et absolu confident, qu'il puisa la force de survivre en attendant cette Terre Promise dont il lui avait tant parlé, mais où l'on n'arriverait, hélas, qu'après avoir traversé une large, une houleuse... mer Rouge.

En attendant, il vivait seul, à l'écart d'un monde qui lui était devenu odieux, voyageant, mettant secrètement sa fortune au service des apôtres de la Foi Nouvelle.

Environ un an après cette nuit pathétique, il débarquait à Paris, irrésistiblement assigné par les récits d'un attentat que venait de commettre un jeune anarchiste belge. Cet exalté avait lancé

une bombe de dynamite au milieu d'une réunion d'administrateurs et d'actionnaires de la Compagnie des charbonnages de Qualzin : trois des banquiers avaient été tués par ce grisou artificiel.

D'après les gazettes, le coupable, encore un enfant, nommé Daniel Thévenot et surnommé l'Éperlan, avait fait autrefois partie d'une bande de détrousseurs et de précoces assassins, infestant la banlieue de Bruxelles. Toutefois, il résulta des débats qu'avant cet attentat à la dynamite Thévenot n'avait jamais commis de meurtre.

A la nouvelle de l'explosion, des corrélations occultes, de curieux pressentiments piquèrent la sollicitude de Mauxgavres. L'âge du jeune anarchiste, la description que les journaux faisaient du personnage, et même les méchants portraits ajoutés au texte, répondaient aux souvenirs qu'il conservait du gamin rencontré dans la salle de danse.

Etant arrivé trop tard à Paris pour assister aux débats qui furent accélérés afin de « faire un exemple », Léonce intrigua de toutes manière pour arriver jusqu'au condamné à mort, mais le ordres étaient formels, partout il fut écon duit.

Il traîna des journées purgatoriales, angoissé, ne tenant plus en place, averti par de télépathiques serrements de cœur. Une nuit qu'il soupait ou plutôt qu'il faisait semblant de souper dans un restaurant à la mode fréquenté par les journalistes, il apprit que l'exécution de Thévenot aurait lieu au point du jour. Une actrice, lancée dans le monde diplomatique, se vantait de posséder une place pour ce spectacle, sous la forme d'un permis de circulation émanant de la préfecture de police. Par l'entremise du maître d'hôtel, Mauxgavres négocia l'achat de ce précieux permis qui finit par lui être abandonné moyennant un beau billet de mille francs.

Quoiqu'il eût toujours éprouvé une horreur sans bornes pour les exécutions capitales et flétri la badauderie sadique qu'elles affriolent de leur rouge aphrodisiaque, cette fois Léonce se sentit impérieusement conjuré vers la place de la Roquette

Parvenu à se faufiler avec quelques rares « privilégiés » entre les gardes républicaines et les marches de l'échafaud, Mauxgavres était résolu d'empêcher par un éclat, au risque d'être tué lui-même, la consommation de cet assassinat juridique, la guillotinade d'un enfant ! Il assista aux préparatifs en réprimant à grand'peine la tenta-

tation de mettre en pièces toute cette infâme menuiserie.

Mais la porte de la prison s'ouvrait et dans le crépuscule humide et malsain, dans cette aube sanguinolente, exactement pareille à celle de leur première rencontre, Léonce reconnut son disciple, son ami, son essentielle créature.

La corde qui lui liait les poings sur le dos et lui rejoignait les chevilles des pieds était trop tendue, de sorte qu'il ne pouvait avancer que très lentement, le torse fléchi en arrière, les épaules effacées, la tête haute. De la chemise échancrée jusqu'aux épaules par les ciseaux de l'exécuteur, le col jaillissait plus blanc, plus svelte encore que l'autre fois, et ce col n'était pas encore cravaté de rouge.

En apercevant Mauxgavres, le visage déjà marmoréen de Daniel s'illumina, se rosit d'émotion, d'un orgueil candide, ses yeux enthousiastes et fervents semblant dire à l'initiateur : « Es-tu content de ton œuvre ? »

Cette expression de félicité et de triomphe déchira le prince au lieu de le consoler. Il se rappelait la douceur morbide de leur entretien, les présages de la séparation exacerbant le mariage de leurs effluves, leur jalouse étreinte, leur com-

munion absolue dans la nuit faubourienne et cet enfant jusqu'alors sevré de tout amour, altéré de justice, humant ses paroles passionnées pour s'en faire une loi : « Chirurgien sans haine, en saignant la société il hâterait le règne des débonnaires promis dans les Béatitudes ! Il fallait tuer par amour pour les enfants à naître, même par pitié pour les mauvais riches ! »

C'était l'effet de ses paroles d'autrefois que le prince lisait dans les grands yeux de l'adolescent, mais à cette exaltation de martyr et d'illuminé se mêlait une ombre de reproche, très doux, — oh si caressant ! — au maître qui lui survivrait après l'avoir poussé vers l'échafaud. « Pourquoi, disait encore à Léonce ce regard loyal et idolâtre, te retrancher loin de moi parmi ces spectateurs passifs et lâches, dont aucun ne verserait une goutte de sang pour me sauver la vie ? Ta place n'est-elle pas ici, auprès de moi, pour me montrer le chemin jusqu'au bout ? Et nos bouches apostoliques ne se donneront-elles pas dans le pressoir des rouges vendanges humaines, le dernier baiser avant l'éternité ? »

S'apercevant de l'extase sublime du condamné, les exécuteurs l'emportent brutalement pour lui faire gravir les marches.

Le prince s'élance à leur suite en criant : « Arrêtez ! La véritable tête, la tête qu'il vous faut c'est la mienne !... »

Déjà l'éclair bleu et rouge a secoué la place et, foudroyé par la mort de Daniel Thévenot, le prince de Mauxgavres expirait devant les tronçons du martyr.

LE SUBLIME ESCARPE

. . . . . .

Même plus qu'elles et mieux qu'elles héroïques,
Elles se parent de splendeurs d'âme et de sang
Telles qu'au prix d'elles les amours dans le rang
Ne sont que Ris et Jeux ou besoins érotiques.

PAUL VERLAINE.

I

Un des plus laborieux psychiâtres italiens me raconta récemment une « observation » bien troublante qu'il se propose de consigner dans un de ces gros livres documentés qui s'adressent aux médecins et aux hommes de loi.

Peut-être ne relatera-t-il point cette aventure avec la sympathie ou tout au moins l'extrême impartialité dont il fit preuve dans notre conversation et réduira-t-il son récit à une neutre étude pathologique. Estimant que cette histoire intéres-

serait d'autres esprits que les théoriciens des académies et des revues spéciales j'ai essayé d'en dégager un enseignement plus *moral*, dans la haute acception du mot, et d'en donner une version en harmonie avec les impressions qu'elle m'a laissées.

Il y a quelque vingt ans l'avocat Teodato Zambelli, qui fut membre du Parlement italien et une des sommités du barreau turinois, tomba brusquement d'une haute situation politique et sociale dans une sorte de disgrâce et d'oubli.

Comme tous les hommes de caractère libre, Zambelli avait excité des envies souvent dissimulées sous le masque de l'adulation et de l'amitié. Il manquait de cette astuce, appelée entregent, qui impose la supériorité et qui mate la canaille. La foule humiliée par la valeur native d'un individu qui ne puisait qu'en lui-même sa force vitale et sa règle de conscience, le guettait à son premier faux pas ou du moins à sa première infraction aux règles promulguées par la multitude.

En attendant, un sourd travail de démolition s'accomplissait dans son entourage. Sa bonté — cette tare — aidait les malveillants.

Une circonstance accéléra le déchaînement de abois publics. L'avocat acquit la preuve qu'un d

ses amis, cent fois son obligé et son débiteur, se répandait en insinuations sur sa probité et sa droiture ou consentait traîtreusement par son silence à des propos diffamants.

Cédant à un mouvement de rage justifié par l'étendue de la félonie dont il était victime, Zambelli se mit à la recherche du coupable et, en pleine rue, il n'hésita pas à se faire justice en lui brûlant la cervelle. Cette exécution causa un immense scandale. Le tribunal acquitta le meurtrier mais l'opinion le jugea sévèrement.

Ce qui eût représenté une action fort plausible avant le régime à la fois jacobin et protestant établi aujourd'hui dans presque tout l'univers civilisé, souleva contre il signor Zambelli une réprobation impitoyable. Et quoique cette hostilité fût plutôt latente que déclarée, plutôt ingénieuse et hypocrite que directement offensive, la pression en fut telle qu'il se vit forcé de se démettre de son mandat de représentant du peuple. Le *vox populi* ne parvint pas à le faire rayer du tableau de l'ordre des avocats, mais une grande partie de sa lientèle se fondit et il fut pour ainsi dire mis en uarantaine par les industriels peu scrupuleux et es financiers borgnes qu'il avait arrachés plus 'une fois à la prison.

C'est qu'après un siècle d'endoctrinement et de nivelage la masse d'aujourd'hui redoute les grands gestes et les mouvements personnels. Usez de duplicité, de cautèle, de fourberie comme avait fait le misérable occis par Teodato, et les pleutres composant la majorité de l'espèce ne trouveront rien à y reprendre ; au contraire, ils approuveront et battront des mains, mais avisez-vous de frapper loyalement et en face, d'écraser une bonne fois une de ces bêtes venimeuses et la multitude se sentira atteinte en la charogne de ce drôle, et c'est sur vous qu'elle criera haro ou c'est vous qu'elle évitera comme un chien enragé. L'admiration de la badauderie contemporaine ira toujours aux histrions, aux camelots et aux politiques de tout étage. Malheur à qui refuse de jouer un rôle.

Les premiers jours ce « lâchage » ne laissa pas de surprendre, même d'affliger Teodato, surtout qu'il se sentait désavoué par nombre de ceux-là mêmes qu'il considérait comme une élite. Toutefois, loin de tenter de convertir à sa façon d'entendre le devoir, la justice et la morale ceux qui lui battaient froid ou lui témoignaient une sa commisération, aussitôt qu'il se fut aperçu de le pleutrerie il enchérit encore sur leur réserve sur leur froideur. Il finit par rompre avec la pl

part des « confrères » — ah, le mot prostitué ! — qu'il avait honorés de son estime et de sa solidarité.

Assez riche pour vivre indépendant il se retira d'un monde qu'il n'avait cru que conventionnel et routinier et qu'il savait, à présent, déloyal et couard, — pour se retrancher dans l'étude et la méditation.

A ce moment de sa vie Zambelli n'atteignait pas encore la quarantaine. Il était célibataire et sans famille. Nature très affectueuse, mais très jalouse aussi de son choix et de son arbitre sentimentals, nature essentiellement mâle portée vers les dévouements et les communions d'homme à homme plutôt que vers la galanterie et l'idyllisme juponiers, répugnant encore plus aux galvaudes érotiques avec les courtisanes sordides et les cabotines outrageusement niaises et méchantes d'aujourd'hui, Zambelli n'avait pas encore rencontré l'être auquel il vouerait cette affection plénière, résumant et sommant toutes les autres, et que seuls quelques tempéraments d'exception sont encore capables d'éprouver.

A la suite de l'esclandre qui le bannissait de la société dirigeante augmentèrent ses inclinations vers de prétendues forfaitures. L'isolement entre-

tint et invétéra son besoin d'expansion au delà des soi-disant bienséances. Les germes de subversion qui couvaient en son orageuse personne ne tardèrent pas à fermenter.

Excédé de la vue ainsi que du fastidieux commerce de ses compagnons d'autrefois, Zambelli s'exilait ou, au contraire, se rapatriait dans les faubourgs et les quartiers excentriques de Turin. Il leur trouvait un indicible fumet de proscription et de déchéance. Le délabrement des logis et le débraillé des costumes semblaient un ironique défi adressé à l'ajustement et à la décence des riches.

Parfois la nature se mettait de la partie et intensifiait l'aspect boudeur et interlope de la banlieue. Au sortir de la ville, le Pô charriait des ondes polluées; les bâtisses prolétaires s'embrumaient d'exhalaisons âcres et blafardes. Les terrains devenaient vagues comme les âmes. L'indigence coudoyait le crime et finissait par fraterniser avec lui. Puis, les routes banales s'allongeaient désertes et méditatives et comme conjuratrices de processionnaires, de grévistes, de vagabonds et d'insurgés. Et ses rencontres furtiv avec l'un ou l'autre beau paria alimentaient l longs jours de rêverie durant lesquels, aux dég gements d'une extrême chaleur affective, se pr

duisait comme la transmutation du farouche loqueteux entrevu dans un bouge ou sur la berge d'un canal, en un être de lumière, de caresse et de sacrifice.....

II

Un jour qu'il se trouvait dans ces dispositions incantatoires quelqu'un sonna à la porte du petit hôtel que Zambelli habitait près de la place Carlino.

Celui à qui l'avocat ouvrit lui-même, car il était presque toujours seul, était un inconnu, un guenilleux paraissant âgé tout au plus de dix-sept à dix-huit ans. Au lieu de le rabrouer et de lui jeter la porte au visage, comme, dégoûté jusqu'au scandale, un autre bourgeois n'eût manqué de le faire, l'avocat ne se contenta pas de lui remettre une pièce blanche, mais l'invita à le suivre dans son antichambre.

L'intrus représentait un garçon membru et bien découplé, au torse puissant, aux jambes longues mais musclées, à qui devaient être familiers ces attitudes recueillies ou ces gestes turbulents que Michel-Ange attribue aux vingt sublimes adolescents dont il enrichit le plafond de la Sixtine ; un beau garçon, au menton volontaire, aux

yeux noirs comme l'eau des puits très profonds, aux lèvres friandes mais vaguement désenchantées, au nez d'une ligne qui eût été un peu sévère sans l'évasement sensuel, la mobilité et l'imperceptible retroussis des marines, irritants de polissonnerie et aggravant le trouble du regard et l'énigme du sourire. Un feutre bossué, à bords courts, rejeté en arrière comme une façon de cabasset amputé de ses ailes, encadrait un visage ovale dont le ton bronzé s'harmonisait avec la teinte roussie de la coiffure, et laissait folâtrer, sur le front et par-dessus les oreilles menues, de rebelles frisons plus noirs encore que ses yeux et qu'un pinceau de moustache naissante.

Il allait pieds nus ; sa méchante culotte effrangée, déchirée aux genoux et aux cuisses, d'un ton aussi vague que celui du feutre, lui tombait à peine jusqu'aux mollets. Une courte et ample vareuse de velours marron non moins poudreuse et élimée que le reste, fendue aux coudes, toujours ouverte, découvrait sa chemise de toile écrue ; et une écharpe rouge ceignait ses reins de lutteur.

Teodato contemplait ce visiteur avec une joie d'artiste à laquelle s'ajoutait un vague émerveillement de pèlerin exaucé.

Pas le moins du monde déconcerté, n'ayant pa

même ôté son feutre, le va-nu-pieds supportait cet examen, en modèle confronté avec un connaisseur digne de lui et couvait silencieusement le signore, de ses yeux à la fois langoureux et incendiaires.

— Où diable ai-je rencontré ce jeune gars! s'interrogeait Teodato. Mais j'y suis... Dis-moi, petit, n'étais-tu pas plongeur aux bains de San-Donato dans le Pó ?

— *Si, Signore!* répondit le gamin. Votre seigneurie m'a même remis un jour un *cavourino* de pourboire. Ce qu'ils venaient à propos ces deux francs ! Je m'appelle Papurello, ou Papo, ou Rellino il Bagnaïuolo, Papo le plongeur, à votre choix!

Et il se découvrit, gaillard, saluant du chapeau.

La conversation prit tout de suite un tour familier et sincère. Entre ces deux êtres, l'un bien mis et façonné, l'autre fruste et loqueteux, s'établit un courant de confiance définitive.

— Et tu n'es plus garçon-baigneur ?

— Non, le bain est fermé. Depuis un an le patron a fait faillite.

— Et, en attendant, tu mendies ?

Le gars répondit par un sourire dont l'effronterie se mitigeait d'une certaine morbidesse.

Zambelli se sentait étrangement sollicité par

ce jeune insoumis. Il eût voulu le retenir là, devant lui, des heures, mais il ne trouvait plus de paroles à lui dire, ou mieux, il ne serait point parvenu à lui exprimer tout ce qu'il sentait; c'est à peine si Zambelli se rendait compte du bouleversement qui s'opérait en lui-même. Il se rappelait, à présent, les moindres détails de sa première rencontre avec ce Papurello. Il y avait déjà deux ans de cela. Zambelli le revit, dans sa nudité d'éphèbe, encore vaguement gracile, mais aux proportions harmonieusement tracées, tirant sa coupe ou s'arrêtant pour batifoler à fleur d'eau et s'entourer d'un remous comme un triton de belle humeur. Par moments, mutin et goguelu, la mine d'un espiègle faune de Jordaens, il se mettait à jouer au cheval fondu, en sautant par dessus une vessie natatoire. Zambelli se régalait le souvenir de la gaucherie lascive et tortillée accompagnant les efforts d'équilibre du môme, surtout que cette pantomime se passait au coucher du soleil, dans la pourpre fluide d'un paysage à la Claude Lorrain...

En constatant que le folâtre et insinuant gamin d'alors avait encore changé à son avantag Zambelli ressentit un courant alternativeme brûlant et glacial lui passer de la nuque aux e trailles, en même temps que son cœur s'ét

douloureusement crispé pour se dilater suavement l'instant d'après.

Il se trouva désormais rivé au sort de cet ilote conventionnellement plus loin d'un homme de sa caste que celui-ci l'eût été d'un chien ou d'un autre animal favori. Cet apparent intrus s'avérait l'annonciateur, le messie de sa vie neuve :

— Ecoute-moi, petit ! lui dit-il, non sans s'y reprendre à plusieurs fois, haletant. Ecoute-moi bien !...

Il le faisait asseoir et lui pressait les mains qu'il ne lâcha plus tout le temps qu'il lui parla :

— Je te veux du bien; ta mine me plaît surtout parce que je devine du caractère et de la bonté derrière cette radieuse physionomie. Ta présence m'est indispensable. Rien ne me détachera de toi... A partir d'aujourd'hui tu ne mendieras plus. Viens, chaque semaine, me voir ici, en ami, en égal, en... (Il n'osa pas articuler le mot juste qui lui brûlait la gorge.) Tu me raconteras tout ce que tu fais et tout ce que tu penses, veux-tu ? Tu te diras, d'ailleurs tu t'en aperçois déjà, que je is quelqu'un qui t'aime le plus au monde..., lui qui t'adore pour toi-même, pour ce que tu es comme tu demeureras éternellement à mes ux..., et, tu me rendras un peu de cette infinie

tendresse, je le devine, je l'ai lu déjà dans le velours et le cristal de tes chers regards... Pour commencer, dis-moi ta vie jusqu'à présent...

Séduit, de son côté, par la voix musicale, le ton ému, et aussi les yeux magnétiques de Teodato, Papurello se prêta de la meilleure grâce à ce que son protecteur attendait de lui.

Il vivait ou plutôt il logeait avec sa mère et une potée de frères et sœurs dans un taudis de la barrière de Lanzo. Jadis, son père, un *vetturale* ou roulier, toujours ivre, dirigeait le ménage à coups de fouet. Cette brute étant morte, il y a quatre ans, en dégringolant de son siège sous les roues du camion, le jeune Rellino hérita de ses charges d'âmes. La veuve du vetturale se consola si bien qu'elle ne tarda pas à augmenter cet héritage en donnant à Papurello un frère et une sœur de contrebande. Bonne âme et, surtout, très tolérant à l'endroit des contacts charnels, le Bagnaïuolo n'avait pas réclamé à la naissance du premier de ces bâtards, mais à l'arrivée d'un nouvel intrus, il signifia à sa mère que, si elle accouchait une troisième fois, il la planterait là et ne travaillerait plus que pour les petiots, car, à bon droit, il estimait suffisante sa part de bouches à nourrir.

A quoi bon engendrer tant de souffre-do

leurs ? Pourquoi ne pas laisser toutes ces petites âmes blanches dans les limbes du sommeil, de l'oubli, du néant ? Si le miséreux ne se posait pas directement ces points d'interrogation, du moins une voix mystérieuse lui révélait-elle l'inanité et la folie des procréations de faméliques.

Il ne *travaillerait* plus, avait donc déclaré le gamin de quinze ans à cette mère trop dissolue et surtout trop prolifique. Elle se le tint pour dit. Avec la meilleure volonté il eût, d'ailleurs, été impossible au Papo de rapporter assez de pécune pour élever un môme de plus. Son frère Riffato, âgé de douze ans, commençait à l'aider un peu en faisant le bateleur sur les places publiques et devant les terrasses des cafés. Papurello était surtout sensible à la bonne volonté et au précoce instinct de solidarité de son *fratellino*. A deux, ils se flattaient bien de conduire leurs cadets jusqu'à l'âge où les vrais garçons s'affranchissent de leurs nourriciers !

Quel métier faisait donc Papurello ?

Lui-même eût été très embarrassé de le dire au juste. Jamais il n'avait été à l'école et s'était rebiffé contre tout apprentissage. Journalier, manœuvre, il ne restait guère plus d'une saison chez le même patron ; lorsqu'il ne trouvait pas à louer

ses bras il cirait les bottes des élégants sur la place Solferino ; il aboyait des journaux et des programmes, débitait des oranges et des caramels à la porte du théâtre Carignan, ou, quand la faim le pressait et qu'il fallait coûte que coûte rapporter du pain au logis, il se résignait — et cela de plus en plus facilement — à aller dénicher des oiseaux, voler des œufs et même des poules dans la campagne, ou bien il coupait de jeunes arbres qu'il vendait aux lavandiers, qui les convertissaient en perches à étendre le linge.

Depuis qu'il avait quitté le bain de San-Donato il puisait même dans la mendicité et le vol le plus gros de ses ressources. L'hiver il exploitait les flâneurs qui se pressent dans les galeries Notta et Subalpina ; l'été il soulageait de leur porte-monnaie les badauds aux foires de Lomellina et de Montferrat.

Papurello confessait ces écarts avec une hardiesse charmante et une belle humeur d'aventure tout à fait savoureuse, avec des mots pleins d'arome, faisant tous image et d'une voix tremblée et métallique, aux flexions extrêmement insidieuses, il s'épanchait ingénument auprès de son grand ami — car c'est ainsi qu'il appela d'emblé son protecteur — sans nourrir un seul instant l

crainte qu'il pût avoir affaire à un mouchard, à un *cordino*.

A mesure que le petit gueux se déboutonnait, l'avocat lisait encore entre ou mieux sous ses paroles pourtant si suggestives, et il se représentait les scènes, les personnages, les lieux mêlés à la vie du plongeur.

Teodato devint de plus en plus épris de cette jolie fleur des bas-fonds turinois.

Ostensiblement et par les dehors, Papurello était le petit commissionnaire, le *facchinello* de l'avocat Zambelli. A la vérité certaine pudeur, non point cette lâcheté de tempérament et ce servile respect humain, mais la pudeur jalouse qui caractérise les profondes amours et les passions illimitées, le besoin de ne vivre l'un que pour l'autre en s'abstrayant du reste du monde eût empêché Teodato d'avouer à qui que ce fût le rôle prépondérant que ce merveilleux adolescent jouait dans son existence.

III

D'abord l'avocat avait songé à prendre le petit rôdeur chez lui. Il l'aurait instruit et éduqué afin de lui procurer plus tard un emploi et ce qu'on

appelle une situation sociale. Mais le sauvage ne voulut pas entendre parler de cet apprivoisement, de cette domestication. Au premier mot que lui en toucha son grand ami il montra une mine si penaude et si désolée que Teodato n'insista plus.

Flâneur, irrégulier, trôleur et musard invétéré, baguenaudier endurci, toute l'humeur buissonnière du fauve, Il Papo entendait toujours butiner sa vie au jour le jour, par les routes, au grand air, sans contrainte. Ce genre de vie faisait précisément sa beauté, sa raison d'être. C'est sous ce jour crépusculaire et électrique qu'il plaisait à Zambelli. Il eût perdu son galbe et subi une sorte de déchéance en cessant de vagabonder et de courir la prétentaine, de piller les vergers et les basses-cours.

Et, en réfléchissant, Zambelli finit par se réjouir de son irréductible esprit réfractaire. Eduquer et policer Papurello, n'eût-ce pas été enrichir le monde trop monotone d'un nouveau bourgeois pratique et conformiste ? A quoi, somme toute, tendrait cette mirifique instruction ? Et serait-réellement élever le petit frelampier, lui rend service que de l'introduire dans cette caste veules grimaciers dont lui-même, Teodato, s'éta volontairement proscrit ! Ah, non ! Papure

ferait mieux de préserver ses mœurs rousses et capricantes !

C'eût été profaner et édulcorer cet âcre polisson que de le convertir en un ouvrier servile ou en un petit employé rassis, en un quelconque de ces aussi abjectes qu'industrieuses honnêtes gens, auxquelles notre planète doit l'écœurante banalité de son actuelle surface.

Pour tout dire, peut-être entrait-il un certain égoïsme spécial dans l'empressement avec lequel Zambelli renonça à ses projets d'éducateur. N'était-ce pas l'essence particulière du jeune faubourien, sa condition d'indigent et de réfractaire qui flattait le goût esthétique du lettré ? Peut-être Zambelli savait-il précisément gré au Bagnaïuolo de sa personne fruste, et de ses décoratives guenilles, et des anguleuses habitudes de son corps indompté ? Peut-être était-il précisément jaloux de tout ce qui trahissait, chez le petiot, le fougueux état de nature ?

Depuis longtemps les allures insubordonnées des voyous de grandes villes l'avaient requis et bizarrement grisé.

Il se rappelait une passée sous ses fenêtres de quatre drôles dégingandés, braillant, se trémoussant, laissant errer des mains de détériorateur le

long des murailles, escaladant les palissades pour scruter les terrains vagues d'un regard de chiffonnier ou de chien de fourrière. Superbe de formes charnues et de vêtures roussies, marinée dans les plus âpres acides des tracasseries judiciaires et les subversions les plus épicées, cette venaison humaine se traînait en s'amusant à secouer continuellement la poussière comme en un symbolique geste de malédiction.

Où allaient ils? A quels méfaits ou plutôt à quelles représailles? Zambelli entretenait la nostalgie de leurs journées scabreuses, ne fût-ce que d'une de leurs journées.

Et quand il aima le petit Papurello, celui-ci lui sembla incarner ou résumer les truculentes impénitences et la perpétuelle transgression de ces fauteurs d'esclandres. Il apportait au solitaire dans ses frusques et sa chair adolescente des effluves de poisson salé, de cuisine à l'ail, de pommes patrouillées aux éventaires des gagne-petit, mais, surtout, un ragoût d'aventure et de tanière, un fleur d'attentat hautement suggestifs. Et sa personne lui évoquait les parfums acides, les lumièr glauques, les prurits urticaires et les chromatiqu accordéonies de la banlieue.

Aucun des inquiétants prestiges du hors-la-l

ne manquait au Bagnaïuolo : il avait été plusieurs fois envoyé à la Générale, la prison des jeunes détenus.

A présent, quoique Zambelli pourvût largement à ses besoins, Papo ne se contentait point de paresser, mais il ne parvenait pas à rompre avec ses habitudes de filou. Aux récits imagés et croustilleusement humouresques que le récidiviste lui faisait de ses équipées, Zambelli ne pouvait s'empêcher de rire, mais non sans trembler à l'idée des périls que courait son indispensable favori.

Encore une fois, il eût voulu, d'une part, l'arracher à cette carrière trop pathétique et, d'autre part, il se rendait compte du charme capiteux de ces péripéties, et il comprenait que, du jour où le merveilleux réfractaire rentrerait dans les rangs des satisfaits et cesserait de narguer les argousins et les pandores, celui-ci se dépouillerait, du même coup, de cette auréole critique et de capiteux ozone qui le lui rendaient si affectif.

Une fois que, repris par ses angoisses, après une râfle dans laquelle avaient été pincés nombre des areils du Bagnaïuolo, l'avocat l'engageait à ne lus voler : « Autant renoncer à la cigarette et à a chique ! répondait le lutin. Ah ça, me diras-tu uel plaisir tu prends à fumer ? Rappelle-toi, cher

prêcheur, la première fois que tu mis entre tes lèvres la paille d'un cigare de Virginie. Quel mal tu éprouvas, dis ? tu faillis cracher ton cœur ? Tu savais bien que le vice du fumeur attaquerait ta bourse, et peut-être ta santé. Néanmoins, tu t'obstinas, tu vainquis la nausée et, à présent, esclave de l'habitude, tu ne pourrais t'abstenir de fumer. Eh bien, apprends que mille fois plus féroces et plus tyranniques sont les délices que j'éprouve à voler ! Ah ! les autres spasmes ne sont point comparables à celui qui nous tord à nous égorger, au moment où nous tenons notre butin, au moment où la victime est dépouillée ! »

Et ses yeux félins se révulsaient de délices à la seule idée de cette criminelle émotion.

Aux approches de leurs tête-à-tête, Zambelli avait peur, et il était pourtant heureux de voir arriver son complice. Son coup de sonnette lui causait une voluptueuse terreur. Il désirait le Papurello avec une indicible appréhension, et dans son accueil passionné, dans ses épanchements furieux et presque désespérés, il y avait un peu de ce froid fébrile du baigneur aux premie enlacements des ondes. Et en songeant à Pap rello absent, Zambelli se le représentait comn l'occupation la plus fatale, mais aussi la plus c

leste de sa vie ; c'était son dieu funeste et tendre ; il l'aimait de toutes ses larmes et jamais aucune approche humaine n'avait retourné ainsi les moelles dans ses os.

Une des caractéristiques de ce rare accouplement et ce qui le différenciait de la plupart des liaisons humaines, c'était leur confiance réciproque et illimitée l'un en l'autre. Zambelli consentait à partager ce dégourdi polisson avec les gaupes et les ruffians de la pègre. Mais il se savait l'affection suprême de ce fier enfant qui lui prodiguait la meilleure part de son être sans en rien excepter et qui lui rapportait la moindre de ses actions et de ses pensées. Afin d'éviter jusqu'à l'ombre d'un froissement, jamais Teodato ne l'interrogeait sur ses amourettes d'occasion. Ces boutades de sentiment ne le regardaient que pour autant que son aimé jugeât bon de lui en parler. Ni homme ni femme ne se mettrait entre eux ; rien ne prévaudrait contre l'ardeur et la constance d'une de ces affections que l'antiquité et la renaissance célébrèrent comme une gloire, mais dont s'effarouchent nos galantins vicieux incapables de n'importe quel amour, et, aussi, nos reproducteurs utilitaires confondant les sentiments avec l'économie politique ou domestique.

Loin de se fatiguer de leurs entrevues et de se sentir blasés sur le goût puissant de leur amitié, chaque jour nos réprouvés se retrouvaient plus dignes l'un de l'autre et se chérissaient davantage.

Papurello ne cessait de répéter à son grand frère : « Il n'y a que toi qui comptes dans ma vie. Toi seul savais aimer, à présent je sais aimer aussi et toute ma science amoureuse te revient. Les autres tendresses sont des lubies. Je croque de temps en temps une pomme ou une femme ; en passant. Une étreinte, et tout est dit. Après, je ne t'en aime que mieux, par comparaison ! »

Zambelli portait à son amant la dévotion qu'on entretient pour une maîtresse et aussi pour une magnifique œuvre d'art.

La personne adorée n'arrivait à son cœur et à son esprit qu'à travers une païenne harmonie d'hommages sensuels, et les prestiges de la chair magnifiaient et exaltaient l'image morale de l'être aimé.

Ni la statuaire, ni la peinture, ni la musique, ni même le plus beau livre n'avaient apporté à Zambelli impressions si profondes et si sublimes toutes les tragédies pâlissaient à côté du souffle de l'essor qui les chassaient éperdument l'un ver l'autre.

Et les jours, même les mois, avaient beau s'écouler, chaque heure nouvelle de leur liaison patinait, modelait, ajustait plus savoureusement le petit pauvre, le confondait plus intimement avec l'idéal de son grand ami.

Une perpétuelle inquiétude lancinait la passion de Zambelli pour l'incorrigible larron. La liberté, la vie du petiot dépendait de si peu de chose ! Si d'aventure l'avocat ouvrait un journal, il appréhendait d'y lire le nom de son ami mêlé à une histoire de meurtre et d'arrestation. Un jour, il lui arriverait les mains teintes de sang. De là, des craintes et des angoisses et, à chaque séparation, de véritables adieux ; de là, des jubilations véhémentes à chacune des visites de Papurello, comme s'il s'agissait d'une conjonction inespérée, d'une entrevue suprême.

« Rassure-toi, *caro mio*, disait le pégriot, jamais je ne me joindrai aux *cascarelli*, ces brutes qui assassinent sur les grands chemins ; je resterai simple *vinate*, simple pick-pocket. Voler est gentil et réclame de l'adresse... Puis c'est si amusant de déjouer les recherches de la *poule*. » C'est ainsi que les *argotiers* italiens appellent la police.

En effet, le « travail » de Papurello était d'un artiste. On eût même eu mauvaise grâce à ne pas

se laisser dépouiller par lui. Ses exploits de détrousseur faisaient songer aux coquineries d'Arlequin et de Pierrot dans les pantomimes bergamasques :

« Un jour, racontait-il, un de nos maîtres, Birrichino della Coca, me conduisit à Moncalieri. J'avais à me rendre place Saint-Charles. Là, je devais rencontrer un *vincens*, un paysan imbécile, très riche et très avare, dont Birrichino me donna le signalement. Me conformant aux instructions de mon copain, j'entre en conversation avec mon quidam et lui demande le chemin de l'auberge de Venise ; pendant qu'il me renseigne, voilà que le Birrichino débouche sur la place. Je joue la surprise, je remercie le contadin et feins de remettre des valeurs à mon maître. C'étaient de faux billets, des *marenghi* confectionnés par le Birrichino. Mon complice simule une grande colère ; il peste, il tempête, il me menace du poing. « *Accidente !* je t'avais dit de m'apporter de l'or. Et toutes les banques sont fermées à présent. » Il me tire les oreilles. Je me mets à braire. Le paysan qui nous écoute nous offre, un peu apitoyé sur mon sort, de l'or pour ces billets. Birrichino confond en remerciements et endosse ses *marenghi* au gros jobard que nous abandonnons in

dans une osteria, devant une série de flacons qui avaient contenu du marsala et du nebiolo. »

IV

Cependant, depuis que Papurello avait fait la connaissance de Zambelli, la vie facile et beaucoup moins agitée du petit larron intriguait ses maîtres, ses camarades et aussi ses voisins de taudis. Les ouvriers demeurant dans sa ruelle ne lui connaissaient pas de travail ; les repris de justice savaient qu'il volait moins qu'autrefois, car il ne lui revenait presque plus rien dans leurs partages.

D'où tirait-il, alors, la galette qui lui permettait de nourrir sa drôlesse de mère et ses gueusillons de frères et sœurs ? De tous, il semblait être le plus aisé, ou comme ils disaient, « le mieux avec M. Charles ».

A quelque échelon de l'humanité que l'on descende, la masse est toujours essentiellement bavarde, indiscrète et tracassière.

Certes, ainsi pensait Teodato, le nombre chez la soi-disant racaille était moins odieux que chez les classes huppées, à cause d'une certaine franchise et d'une méchanceté ostensible dans les paroles et les procédés des brutes ; mais la généralité des

infimes était plus inaccessible encore que celle des puissants aux idées et aux gestes non convenus.

L'envie et la compétition sévissent aussi avec plus de violence chez les déshérités. Nulle part ne règne pareil esprit égalitaire et ombrageux. Pour empêcher qu'un des leurs s'échappe de leurs sentines et s'arrache à leur promiscuité, les miséreux déploieront peut-être plus de férocité et de malice que les heureux de ce monde pour repousser de leur cercle de béatitude le pauvre diable qui se guinde vers eux ! Les premiers le traitent en déserteur, les seconds en intrus.

Devant une aubaine échue au prochain, l'équité du vulgaire se résume en ce raisonnement : « Pourquoi à lui, plutôt qu'à moi ? »

Méfiants et subtils, avec ce flair des animaux traqués et pourchassés, depuis longtemps les camarades du Bagnaïuolo se doutaient d'un changement qui avait dû se produire dans sa situation. Lequel ? Ils n'auraient encore su préciser. Mais il était certain que Rellino leur cachait quelque chose de grave. Ils ne seraient point dupes de ses cachoteries. Ils flairaient du louche. Ils se jurèrent de découvrir, coûte que coûte, le secret de ce sournois, et piqués au jeu, ils négligèrent même plusieurs coups de main lucratifs.

Parmi ses inséparables d'autrefois, deux surtout, le Birrichino della Coca et Culato del Cuor, deux cambrioleurs, deux complices, ses maîtres et ses aînés dans la carrière, lui en voulaient de ses éclipses et de sa présence moins régulière à leurs conciliabules.

Plusieurs fois il avait refusé de marcher avec eux, l'heure de la besogne ne lui agréant pas. Ils le retrouvaient de moins en moins dans ces bals de barrière où il trémoussait les gaupes et les recéleuses de leur bande. Il n'animait plus leurs réunions par ses lazzis, ses scurrillités, ses tarentelles et ses mélodies scabreuses qu'il chantait en s'accompagnant de la mandoline, et surtout d'une pantomime suggestive ; car il n'existait point de talent excentrique que ce virtuose ne se fût assimilé. C'est à peine s'il se montrait encore dans ces gymnases de voleurs, prétentieusement qualifiés d'arènes olympiques, où il aimait jadis soulever des haltères et se mesurer félinement avec des athlètes de son âge et de son poil.

Pourquoi boudait-il à l'ouvrage et ne participait-il à leurs déduits que furtivement, comme à contre-cœur, guettant l'occasion de s'esquiver et de leur brûler la politesse ?

Et s'il daignait prendre part encore à leurs dis-

cussions professionnelles, il perdait le ton du milieu et mêlait à leur *gergo* des paroles d'une élégance suspecte, des termes honnêtes atrocement discordants pour cette engeance patibulaire. Mais le plus souvent il se mettait à rêver, taciturne et somnambulique, sourd aux gravelures et aux invectives, le cœur tout gros de l'absent. Pour parler comme lui, Teodato lui avait «enflammé la fressure».

Dans les ruelles, au seuil des taudis, les commérages croassèrent. Quelle mystérieuse intrigue leur avait changé leur précieux auxiliaire, leur bougre de fanandel ?

D'abord on essaya de le faire parler ; on recourut à des cajoleries, on le circonvint ; on tenta de le prendre par l'amour-propre ; on le fit boire pour lui délier la langue et provoquer ses confidences. Il Papo les voyait venir et, contrefaisant l'ivrogne, il roulait sous la table, la langue liée. Ou bien il leur faisait des charges. Ainsi, pour leur donner le change, il avoua une intrigue avec une riche gonzesse qui lui payait ses complaisances. Scandalisés pour la frime, les odalisques qui le gobaient affectèrent de vouloir lui arracher les cheveux. Au fond personne ne le crut. Tel qu'ils le connaissaient, il se fût affiché mille fois avec sa banquière.

Birrichino et Culato del Cuor le filèrent. Il s'

aperçut et pour dépister les mouchards et rejoindre son ami, il se livrait à des circuits et à des randonnées de renard traqué par la meute.

Un jour ils le virent entrer chez Zambelli. Enfin ils le tenaient.

« Eh bien, oui, je suis au service de ce monsieur... Et après ? » répondit-il aux plaisanteries et aux insinuations obligées qui l'accueillirent la première fois qu'il se présenta dans leur cénacle, au café-comptoir d'Asti.

Un tonnerre de huées et de ricanements, un feu roulant d'injures et d'obscénités saluèrent cette déclaration ; les vicieux, les pires débauchés, incapables de n'importe quelle tendresse se distinguèrent dans ce hourvari. Ah ! oui que le pharisianisme champignonne aussi bien dans les bouges que dans les salons !

Il supporta sans broncher leur vertueux anathème, sourire aux lèvres, se dandinant, poings sur les hanches.

Quand la tempête se fut calmée, Birrichino et Culato le prirent à part : « Voyons, il ne s'agit pas de tout cela ! lui dirent-ils. Parlons sérieusement. Il est riche, ton particulier ? dis? Eh bien, tu partageras ses rentes avec nous, ou bien nous le ferons chanter, ton bardache?

— Comment dites-vous cela? les interrompit Papurello, très pâle, d'une voix sifflante, l'air féroce. Avisez-vous d'inquiéter ce chic type, ou seulement de lui donner le moindre signe de votre existence, et c'est moi qui vous servirai, mes maîtres! Ou, par hasard, auriez-vous oublié, toi le Birrichino et toi aussi le Culato, l'affaire de la rue Rosine...? si vous tenez à votre peau, je vous engage à demeurer très tranquilles. Et surtout ne vous retranchez pas derrière les autres, car c'est à vous que je m'en prendrais! »

Les deux bandits grincèrent des dents et lui auraient sauté à la gorge, s'il ne leur eût présenté déjà la pointe de son inséparable coutelas.

Le gars venait de faire allusion à un assassinat, particulièrement atroce, dans lequel tous deux avaient trempé, et dont la justice recherchait encore les auteurs...

« Ah! tu serais capable de « manger le morceau! » murmurèrent presque consternés, les deux escarpes.

— Cela dépendra de vous. A chanteur, chanteur et demi! Ainsi, tenez-le-vous pour dit, me compères! »

Et, sifflotant, il tourna sur ses talons, certai qu'après cet avertissement les misérables n'au

raient garde de bouger ou, du moins, de toucher au repos de son ami.

Papurello s'était abstenu de parler à Zambelli des taquineries et des petites misères de la part de son monde. Il jugea même inutile de lui souffler mot des menaces de Birrichino et de Culato. A quoi bon troubler sa quiétude, surtout que le coup avait été paré?

Mais n'osant encore s'en prendre à Zambelli, les coquins étaient résolus à se débarrasser du Bagnaïuolo.

Un soir le petit accourut les frusques en lambeaux, et tout ensanglanté, au logis de l'avocat. Birrichino, Culato et deux autres étaient tombés sur lui, à l'improviste.

« Tiens, regarde! fit-il pour rassurer son ami. Une simple entaille au poignet; j'ai paré le coup ou j'avais les artères tranchées... Ah! le Birrichino est bien autrement arrangé que moi! racontait-il, encore un peu hors d'haleine, tandis que Zambelli l'aidait à se débarbouiller, pansait et bandait sa blessure, et plus meurtri, plus haletant que lui-même lui prodiguait des soins balsamiques, et se sentait saigner avec lui.

« Je lui ai donné un baiser avec les dents : Il ne lui reste plus qu'une oreille au Birrichino! Il est

marqué pour de bon. Voilà qui lui ôtera l'envie de recommencer! Et, surtout, qu'ils ne s'avisent pas de porter plainte. Ils se jetteraient dans la gueule du loup... Lui et le Culato en ont-ils déjà suriné des pantes! Dire que je n'ai eu qu'à me défendre pour les mettre en fuite! Les lâches! Ils n'ont de cœur que pour égorger les femmes! Nous, n'est ce pas, nous n'escoffions que par colère, comme tu le fis, mon aimé, et comme je faillis le faire à mon tour! »

Le meurtre commis par Teodato avait contribué pour beaucoup à lui concilier la ferveur du jeune larron. Loin de le diminuer aux yeux du petiot, cette action violente et légitime le lui rendait plus cher et les rapprochait plus étroitement. Ce généreux homicide scellait les liens entre le maître et le disciple.

Lorsque les blessures du gamin eurent été bandées : « Tu ne retourneras plus auprès de ces loups! fit l'avocat. Tu resteras ici; nous nous isolerons à deux, au-dessus de la tourbe, bravant aussi bien les riches hypocrites et égoïstes que les ruffians cupides et envieux! Nous nous aristocratiserons contre leur multitude, au besoin contre tous!

— Impossible! dit Papurello. Ce serait un défi,

une provocation, ce serait attirer sur nous l'attention de plus de malveillants encore. Gardons-nous d'un esclandre ! Ne sommes-nous pas heureux ainsi, en cachette, pour nous seuls ! A quoi bon vivre et s'aimer publiquement ? Ah ! nous tenterions le malheur en criant sur tous les toits la joie, le divin accord de nos êtres ! »

V

Ainsi que Papurello l'avait prévu, après cet attentat avorté, les deux sacripants se tinrent cois et imposèrent la même attitude à leurs complices, hommes ou femmes. Tous se contentèrent de mettre leur ancien favori en quarantaine. Des mois s'écoulèrent. En apparence, la pègre ne semblait plus s'occuper du Papo. Cependant, rassuré à demi par cette indifférence, et vivement exhorté par l'avocat, Papurello avait résolu de transporter ses pénates dans un autre coin de la banlieue, quand, la veille même de son exode, un nouvel événement vint accidenter sa vie.

Une vieille rentière avait été trouvée égorgée et assommée dans le jardin d'une maison de plaisance à Lomellino.

« C'est Culato del Cuor et Birrichino qui ont

fait le coup, proféra sans hésiter Papurello, à qui Teodato lisait le reportage des journaux. Je reconnais bien là leur façon de travailler... Toutefois, je n'aurais garde de les vendre. Nous valons mieux, nous autres, que ces foirards, n'est-ce pas? Nous sommes trop propres pour faire les Judas... Tout au plus profitons-nous de ce que nous savons pour les tenir en respect et leur inspirer une frousse salutaire... Pour le reste, si j'ai un compte à régler avec eux, l'aide de la questure ne m'est point indispensable ! »

Il Papo devinait juste. Le crime était l'œuvre des deux chefs de bande. Cette fois ils s'y étaient pris moins adroitement, car le lendemain Zambelli et Rellino apprenaient l'arrestation du redoutable couple.

« Nous en voilà débarrassés ! constata leur ancien copain, non sans une généreuse mélancolie. Ils devaient finir par un pèlerinage à l'abbaye de Monte-à-Regret! Eh bien, foi de Bagnaïuolo, si j'en avais les moyens, je serais encore gaillard à les arracher au bourreau ! »

En quoi il aurait eu grand tort. Les deux chenapans s'empressèrent de le lui prouver.

Infailliblement perdus cette fois, leur culpabilité éclatant à l'évidence, n'ayant donc plus à

craindre de dénonciation de la part de Papurello, ils résolurent de quitter la vie en se vengeant de leur fidèle adepte et en le faisant éternuer avec eux dans le panier à son.

A cet effet, interrogés par le juge d'instruction, tous deux accusèrent Papurello d'avoir trempé dans l'assassinat. Les antécédents du Bagnaïuolo rendant cette accusation fort plausible, il fut aussitôt écroué. Avant d'accompagner les gendarmes il eut tout juste le temps d'envoyer un billet à Zambelli, par le petit Riffato, le saltimbanque.

A peine Teodato eût-il été averti qu'il se faisait conduire, à fond de train à la Prison Neuve. Il se donna pour l'avocat du jeune détenu. On les laissa seuls dans sa cellule.

Après de pantelantes effusions : « Tu n'as rien à craindre ! dit Teodato. Je suis même étonné de te trouver encore ici. Dans quelques secondes tu seras libre. Tu n'avais qu'un mot à dire pour établir ton alibi. N'étais-tu pas chez moi la nuit du crime? Eh bien alors ?... Je suis là pour l'attester et de ce pas je cours chez le juge d'instruction... »

L'autre, impétueux, le visage bouleversé, l'arrêta par le bras :

— Jamais, s'écria-t-il. Pas de ça, entends-tu ! Je n'y consens à aucun prix. Ce serait te ruiner,

te détruire, toi, mon brave, mon grand chéri...

— Ah, c'est donc pour cela que tu t'es laissé coffrer... Mais, mon enfant, je n'ai plus rien à perdre... J'attendais l'occasion de te réclamer, de t'adopter par un acte d'amour absolu à la face de tout l'univers. La voici... Le déshonneur ? Je m'en moque. Tu sais que depuis longtemps je me suis mis au ban de leur société. Ils ne pourront jamais me haïr plus qu'ils ne le font... Cette haine a trempé ma conscience. Et quant à leur mépris... mais mon bien-aimé, ces mépris sont faits pour m'exalter jusqu'au ciel, car ma frénésie pour toi s'accroît et s'exaspère de toute la profondeur de l'abîme dans lequel ils se flatteront de me noyer...

— Non ! Non ! Jamais ! l'interrompait le Bagnaïuolo. Autant te tuer tout de suite ! Ma vie folle de turlupin ne vaut pas ce sacrifice... Pas plus que toi je ne gobe leur justice et leurs vertus, mais je ne cours aucun risque non plus en bravant leurs prêtres et leurs magistrats, tandis que toi... Ma jeunesse n'est plus qu'une marguerite effeuillée... Avant de te connaître j'avais jeté ses blancs pétales à tous les vents, heureusement je t'ai réservé son cœur, tout ce qui me restait, la meilleure part... Prends encore ma vie... Tu es

utile, toi, tu es bon, tu feras encore tant d'heureux...

— Mais malheureux, mon adoré petit, tu sais que le crime dont ils t'accusent, les birboni ! entraîne la peine capitale...

— Parbleu ! C'est le moment pour toi de montrer ce que tu vaux, signor avocat. A toi de trouver le moyen de sauver ma tronche, mais un autre moyen que cet odieux alibi ; tu as assez de talent pour me racheter du coupe-tête. Quelle belle cause à plaider ! »

Et il éclatait de rire, le cher, le sublime garçon, tandis que ses yeux se mouillaient de larmes plus sanctifiantes qu'une eau lustrale.

Et son exaltation aurait fait songer à cette scène de *Guillaume Tell* de Schiller où l'enfant brûle de servir de cible au cher arbalétrier : « Courage, père ! Prouve-leur ton adresse ! Tu ne tueras point ton petit ! »

— Malheureux enfant, il n'y a qu'un seul moyen de te sauver...

— Ce moyen je n'en veux pas...

— Eh bien, je passerai outre. Si tu ne veux parler, je dirai la vérité malgré toi !...

— Ah c'est ainsi ! s'écria Papurello. Ah tu fais le méchant ! Alors je m'accuserai moi-même du

crime dont je suis innocent, je donnerai raison au Birrichino et à Culato, j'avouerai tout ce qu'ils voudront, entends-tu ? Et on me tranchera le qui-qui !

Zambelli ne put que tomber à ses genoux et lui baiser les mains, sanglotant, agonisant d'admiration et de douleur. Il était convaincu que le petit ferait comme il disait. Ah, comment l'en dissuader ? Zambelli n'en eût-il pas fait autant à sa place ?

L'accusation était si bien ourdie qu'il ne manquait vraiment que l'aveu de Papurello pour faire tomber infailliblement sa tête !

Toutes les apparences, toutes les présomptions, un concours de circonstances fatales donnaient raison aux scélérats intéressés à perdre leur ancien complice. Au seuil du trépas ils n'hésitaient pas à charger leur âme d'une noirceur plus épouvantable que tous leurs précédents forfaits !

Le Bagnaïuolo n'avait-il pas formé avec eux jusqu'en ces derniers temps un trio d'inséparables malfaiteurs et collaboré à leurs cambriolages ? Comment admettre que stylé et entraîné à leur école il eût reculé devant une effusion de sang ? Des voisines d'impasses, des indigents, âmes méchantes ou tout au moins médiocres, envieux de

prospérité mystérieuse de la famille de feu le *vetturale*, corroborèrent les déclarations des deux escarpes. Les commères entraient dans des détails, précisaient, rabâchaient les antécédents, peu orthodoxes il est vrai, du Bagnaïuolo ; les recéleuses dédaignées par le joli garçon racontèrent en le chargeant sa vie irrégulière et son intime acoquinement avec Berrichino et Culato. Des passants prétendirent les avoir rencontrés ensemble à l'heure du crime et, déposition particulièrement accablante, l'un d'eux reconnut même en Papurello le troisième rôdeur qu'il avait vu sortir du jardin de la victime.

Le combat de générosité entre les deux amis reprit à chacune des visites de Teodato. L'intensité de leur amour dira par quelles affres passèrent ces deux éperdus résolus à se déshonorer ou à se tuer l'un pour l'autre.

Une mutuelle folie du sacrifice les dévorait. Mais le gamin se sentait le plus fort. Il réduirait le dévouement de Teodato à l'impuissance.

Un moment, cependant, le Papo eut le dessous.

Au cours d'une démarche suprême tentée par Zambelli, la violence de son désespoir lui inspira le moyen de sauver son ami.

— Eh bien, songea-t-il, si ma parole ne suffit

pas pour établir son alibi, je recourrai à des témoins. Mes voisins ont dû voir entrer fréquemment Papurello chez moi. Je les ferai citer à l'audience ; j'aiderai leur mémoire ; au besoin, je les suborner ai. Ils jureront que Papurello logeait sous mon toit au moment où on égorgeait la vieille !

Il exultait, à son tour, à tel point que sa physionomie le trahit. La tendresse exaspérée de Rellino lui fit deviner que son adversaire menaçait d'avoir l'avantage dans cette sublime partie d'amour engagée l'un contre l'autre.

— Zambelli s'obstine à parler, j'en suis sûr ; il doit même tenir le moyen de rendre ses paroles irrécusables. Elles prévaudront contre les calomnies de mes ennemis et même contre mes propres aveux. Attention, Rellino, c'est le moment de jouer serré !

Ainsi, pour la première fois, ces deux amis incomparables en arrivaient à se défier l'un de l'autre et à se cacher leur jeu.

Au moment où Zambelli se flattait de l'emporter, Rellino était certain de son triomphe.

Afin de mieux donner le change à son adoré, la veille de l'ouverture des débats le Rellino affecta une confiance, un engouement extraordinaire :

« Basta ! Je te le répète, ton éloquence aura ra-

son de ces méchantes inventions. Un avocat de ton talent !... Puis, à prendre les choses au pire, si j'étais condamné à mort, ma peine ne serait-elle pas commuée ? On n'exécute pas les gosses au-dessous de vingt ans. J'en aurais pour quelques *cales* à la Nuova. Tu m'enverrais des gambes et du tabac !... »

A la vérité il avait vingt ans bien accomplis.

L'avocat le savait et il ne fut pas dupe de son mensonge.

« Oh tais-toi ! fit-il. Tais-toi. »

Il l'étreignit convulsivement et longtemps ils confondirent leurs brûlantes caresses.

Rellino repoussa son ami, éclata d'un rire argentin, en se moquant du visage désespéré de l'autre.

Teodato, à son tour, percevait un signe critique et fatal dans les yeux trop fébriles de l'adolescent :

— Voyons, *piccino*, tu me caches quelque chose !

— Absolument rien ! Ah ! nous passerons encore de bonnes, bonnes soirées ensemble, toujours à deux... Tu verras.

Et une jolie lumière d'espérance nimbait son jeune visage. Jamais il ne parut plus beau, plus affectif à son idolâtre...

Le lendemain la Cour d'assises s'encombrait de curieux. La rentrée du célèbre avocat plus encore que la cause en elle-même expliquait l'empressement de la foule.

Tout le monde dévisageait Zambelli lorsqu'il s'avança à la barre. Il soutint fièrement le choc de ces milliers de regards hostiles et envieux braqués sur lui. Sa pâleur fut remarquée. On aurait dit d'un supplicié stoïque, trop fier pour avouer sa torture.

L'huissier annonça la Cour.

Les hommes en rouge s'attablèrent en prenant leur temps. Puis, le président ordonna d'introduire les accusés.

Zambelli torturait sa serviette et s'essuyait le front très blanc où perlaient des gouttes de sueur froides comme du givre. Angoisseux, il interrogeait la petite porte latérale. Elle s'entr'ouvrit, livrant passage à un sbire quelconque qui courut, essoufflé, derrière la table des juges, parler à l'oreille du président.

Un pressentiment tenailla le cœur de l'avocat et, les yeux toujours fixés sur la petite porte, il redressait, mais prêt à défaillir.

Les gendarmes n'introduisirent que deux prisonniers : Berrichino et Culato.

Cependant le président s'était levé.

« Messieurs, proféra-t-il d'une voix professionnelle, un des accusés — sans doute un coupable — a devancé l'arrêt de la justice en mettant lui-même fin à ses jours. On vient de le trouver étranglé dans sa cellule. »

Birrichino et Culato échangèrent une affreuse grimace de déconvenue; ainsi se regarderaient des satans frustrés de leur curée de maudits, mais rien ne pourrait évoquer la décomposition qui se produisit dans les traits de Teodato.

Il comprenait! Le féal, l'héroïque, le sublime enfant était mort pour lui! Le petiot se flattait de rendre inutile la proclamation de cet alibi qui devait arracher l'honneur à son ami essentiel.

A qui donc s'adressait Teodato?

La cohue le vit se soulever subitement, se pencher, tendre les mains vers un être invisible, en balbutiant d'une voix atroce, qui déflagrait comme une mine dans le silence presque explosif de la chambrée.

« Non, tu n'es pas un assassin, tu le sais bien, tu es innocent de ce crime, je le jure; tu mourus pour me sauver, ingrat, moi qui ne vivais que pour toi... Ecoutez tous, juges et bourreaux, voici la vérité : J'aimais cet enfant, il m'aimait au point

de s'être tué pour moi, et, tandis que ces misérables, ces menteurs égorgeaient leur victime, l'admirable garçon, mon suave martyr, mon idole reposait chez moi ; il était mon hôte, mon confident bien-aimé, le seul être qui me rattachait à cet affreux monde, et je... »

Il fit un geste d'étreinte passionnée en jetant des cris qui ressemblaient autant à des sanglots qu'à des ricanements.

Lorsqu'on le secourut il ne donnait plus trace de raison.

LE STRYGE

A Francis Nautet.

Les deux êtres élus, les deux amants exceptionnels qui se chérissaient plus que jamais humains ne s'étaient adorés, se serraient mutuellement les mains, en proie à une extase hypnotisante, se surprenant dans les regards des ferveurs et des piétés qu'aucune onction, aucune caresse n'eût pu traduire.

— O ma sève et mon sang, prononça l'un des amoureux ; que ne puis-je m'exhaler entièrement vers toi ! J'abdique, je me renie, je me suicide, mais uniquement pour revivre et germer en ta personne...

Béatifié, trop éperdu, il se sent défaillir, il succombe au cuisant délice. Son être désagrégé, en partie dissous, flotte dans l'éther bercé sur des

ondes de musique et de lumière. Malgré la sensation d'inaltérable sécurité et de bien-être absolu qu'il éprouvait, le sentiment de la terre et des hommes subsistait en sa nouvelle forme.

Quelqu'un d'indispensable lui manquait et comme un convalescent échappé à la mort regretterait le délire et la fièvre, à présent, ravi dans les sphères apaisées il souffrait de la nostalgie terrestre, et peut-être n'avait-il jamais apprécié à ce point le charme de la révolte et des persécutions.

Flamme d'amour séparée de son aliment et de son cierge, il persistait à jeter dans les espaces sacrés sa lueur profane.

Et dans l'harmonie des sphères, il démêla des chœurs qui l'exhortaient :

— O toi, disaient ces voix occultes, pourquoi ce regret, pourquoi haleter après ton esclavage, tes guenilles et ta poussière ! Tu chérissais la vie, te voilà transporté à ses sources, c'est toi qui la dispenseras avec nous à la création entière ; tu vivras dans l'éternité et dans l'infini ! Autrefois tu agrandissais l'objet de tes désirs, tu confondais orgueilleusement tes chétives postulations avec les affinités de la nature... Ne rêvais-tu pas de t'éperdre dans le tout immense, de t'y fondre

de vibrer avec les fluides élémentaires ! Et voilà qu'à présent mêlé à ce chœur, à ce faisceau des forces impérissables, tu te désoles et cherches à t'en séparer ; tu voudrais recouvrer cette fallacieuse individualité, ton dérisoire microcosme !... Plus rien ne devrait te préoccuper. Les causes et les lois te sont révélées. Tu participes de la sagesse éternelle. Tu t'assimiles les destinées. Tu crées. Allons, déprends-toi de cette pensée servile, oublie les mirages et les infiniment petits de l'existence terrestre. Exulte, épanche-toi voici, ton vrai commencement !

Mais lui : « O principe et durée des choses, ton bonheur est peut-être trop fort et trop majestueux pour moi. Pardonne... Mon excuse la voici : Les chrétiens, la plus intéressante et la plus noble des sectes qui t'adorent, m'ont appris qu'un Dieu, un fils qu'ils t'attribuent, ô Créateur, fatigué de la paix et de l'ordre des empyrées sublimes, peut-être même honteux de ce bonheur sans revers, voulut goûter aux maux et aux souffrances du monde d'où je viens, et, sous prétexte de racheter les hommes à la damnation, il s'incarna dans leur substance, il rechercha et subit les voluptés de l'amour et du sacrifice. Ne t'étonne pas alors, ô bienfaiteur excessif, de ma subite

ingratitude... Laisse-toi fléchir, accorde-moi de déchoir, de reprendre place sur la planète misérable mais pathétique, parmi ces hommes incapables de félicité, mais dont la détresse manque à l'auréole de tes anges et a fait de Jésus le plus touchant de tes Dieux!... »

Le Tout-Puissant continuait à parler en lui, mais une douceur plus attendrie se manifestait dans le chœur universel :

J'exaucerai ton vœu impie : je réunirai à nouveau les atomes fragiles qui composèrent ton corps et j'y rappellerai ce feu follet que les humains appellent leur âme, mais tu renaîtras en un pays moins sombre et moins rude que celui où tu vécus d'abord ; je te destine pour nouvelle patrie une de ces contrées du Midi ensoleillé où rares sont les épouvantails et les cauchemars, où les esprits eurythmiques ne se créent point de chimères, où la grâce et la symétrie rassurent la pensée inquiète, une de ces contrées qui rendirent moins sinistre à Jésus sa descente sur la terre...

— Oh non, Divinité, c'est aux mêmes rivages que je voudrais revivre, là-bas à l'extrême nor que voilent et drapent presque toujours des cat ractes de nuées, près du large fleuve reptilien de l'océan qui rongent la glèbe et l'accablent

leurs brutales caresses, Là, chez un peuple de taciturnes, épris de la violence, dans la charnue et marâtre patrie, auprès de frères farouches et sombres qui sont autant de Caïn, laisse-moi rouvrir mes blessures, ô mon Dieu ! Là, conjurée par la rigueur des élements, par les insultes et les ironies de la matière, par l'intensité même du désespoir, surgit la beauté étrange et poignante qui m'obséda jusque dans la paix de ton ciel. De ce marais humain, de la bourbe odieusement pharisienne s'élève comme d'un fumier une floraison admirable, des âmes capables d'héroïsmes et de vertus fabuleuses, logées dans des corps dignes de toutes les dévotions artistes. O pays des morales acharnées sur les plastiques athlètes où j'ai goûté la tendresse virile et tragique qui brave les déchéances et qui s'enorgueillit de son anathème !...

Nous n'eûmes pas besoin de beaucoup de paroles pour nous comprendre, l'accôrd était complet comme sous les horizons pesants le contact des rivières goulues et des nuées qui les allaitent de leurs mamelles de neige ! Mon amour fut un long martyre et je n'étais jamais plus près de la mort et de la ruine que lorsque je pantelais de tendresse ! Un concert d'envieux, de castrats et de

brutes, les embûches sans cesse semées sous nos pas, les sarcasmes, les blasphèmes, les crachats, le mépris de la tourbe raisonnable corsaient et avivaient cette union véhémente, l'exaltaient à la hauteur d'une religion persécutée, d'une cause juste confessée sous les couperets et les canons des fusils!

Dans cette contrée maligne la chair souvent contrariée, à la fois exigeante et peureuse, se soulage jusqu'au paroxysme; mais caressante et fidèle comme les bons chiens, servante du génie qu'elle vénère sans le comprendre, elle saigne, se révolte et s'immole pour sa plus grande gloire. Elle rend l'art robuste, la poésie intense, l'amour démesuré et vertigineux!

Exauce cette prière, ô Vertu, et si tu ne veux me rendre ma complète forme humaine, ce corps que décourageaient mes rêves trop surhumains, au moins que ton souffle rassemble mes atomes et les chasse dans cette contrée de dilection, vers cette à la fois subversive et matérielle patrie. Que fluide ou éther je me mêle aux pâmoisons des créatures aimées, que je sois l'essence de leurs baisers et le dictame de leurs messes! A l'heure des églogues laisse-moi vaguer parmi l'or pâle des genêts et la lie de vin des bruyères! Mais je

hanterai surtout les ambiances de mon idole ; qu'elle me respire comme l'encens, comme les effluves balsamiques d'un matin de printemps!

Il est là-bas un tout petit coin dans les sablons diffamés, près d'un indigent bouquet d'arbres, non loin d'une venne où les funèbres lavandières du crépuscule tordent leurs brouillards ensanglantés de soleil. Nulle part, au dire des ostensibles vivants, on n'existe plus dénué, plus contraint, plus misérable ! Mais nulle part je n'ouïs silence plus musical, écho d'angelus aussi compatissant à tes damnés ! Nulle part les yeux humains dévoilent mystères si aimantés et se conjurent plus fraternellement et plus amoureusement en un furtif éclair. Et les bouches gourmandes de l'adolescence y fleurent l'arome de la fraise sauvage, et les bras jalousent les enlacements des chèvrefeuilles ! Nulle part haines et fanatismes plus implacables ne déterminent si frénétiques explosions de tendresse ; tellement que ces apothéoses amoureuses y sont incendiaires comme des représailles ! Là se consommèrent des apostasies telles, que les satans, blasés, comme moi, de tes paradis, n'osèrent les attenter !

Combien de fois, mourant d'angoisses, horriblement séduit par le suicide, non suffoqué mais

saturé d'amour, possédé par tous les succubes de l'imagination, il suffit d'une approche ou d'une rencontre bienvoulue pour me réconcilier avec l'espoir.

Mais je fus jaloux et orgueilleux de mon supplice le jour où m'apparut l'être fatal. Il me suffit d'une minute de sa présence, d'une simple intonation de sa voix âpre et câline, de sa voix miraculeuse que rendent espièglement rauque l'essaim des baisers enfermés dans sa gorge! Voix cruelle et balsamique! Voix de prophète-enfant, miséricordieuse menace qui me navra de délices! O ne détournez pas ce calice de moi, Seigneur! Dussé-je ne plus en vider que la lie, mais que ce soit en ces Pâques de bourreaux et de martyres où les pires iniquités s'expient et se rachètent en des enfers d'amour furieux et tellement dévorateurs que l'on dirait plutôt les paradis de la haine!

Quel duo lancinant se chantèrent nos deux âmes! Sublimes égoïstes, le monde gravitait autour de notre amour! Nous nous aimions en l'univers entier. La charité suave comme les nuits de juillet envahissait nos cœurs constellés d prières. Les êtres ingrats et les choses rebuté s'illuminaient et se réchauffaient aux irradiatio de notre incandescente tendresse, une félici

panthéiste, une communion totale faisait de notre amour le reflet ou mieux le foyer d'une éternelle jeunesse. Jamais, rapportant toute la beauté et la vie à notre passion, nous ne connûmes la satiété : les renouveaux de la nature alimentaient les bûchers de nos sacrifices. Tout ce que l'art glorifie, tout ce que la justice exalte, les aspirations des apôtres, les mirages des poètes, tout se sublimait en notre communion.

Et cet amour était ineffablement douloureux, semblable à une précieuse et veloutée soirée d'automne, il s'y mêlait une appréhension de fragilité ; il y courait un frisson de mauvais présage ; en humant les fruits mûrs il nous prenait l'indicible peur des feuilles mortes !

Pourrions-nous, demain, ne plus être l'un pour l'autre le seul miroir où chacun se voyait transfiguré par une idolâtrie qui devait te rendre jaloux, ô Maître des Religions ! Ces alternatives d'absolue confiance et de doute, ces nuées inquiétantes offusquant le soleil, ne rendait notre possession que plus exaspérée. Nous fûmes, à deux, le sexe, la race, la patrie ! Sur nos lèvres toujours rapprochées nous surprenions mutuellement le bouquet principal des paysages favoris, les fragrances des sureaux, des houblonnières ou des résineuses

fouées, nos chairs avaient été pétries et modelées dans l'argile du terroir et c'était à nos yeux très septentrionaux que s'éclairait le ciel de nos préférences. Dans sa voix espiègle, mais samaritaine, sourdait les plus tendres inflexions des voix éphémères et mémorables ; ses attitudes répétaient celles des passants regrettés, des copieux vagabonds, des réfractaires héroïques ! Nous nous résumions l'âme et l'écorce de la patrie, l'esprit des révoltes et des subversions salutaires ! Non, les larmes de gratitude des mendiants ou des malades extatiques n'avaient point la corrosive douceur de ses effusions ! Et c'est au plus fort de ces épanchements que tu me rappelas et me fis mourir à ses pieds !...»

Celui qui interrompit la nostalgique confidence de l'exilé était le chœur même du Destin ; il promulgait :

« O si tu l'aimais à ce point, ne demande pas à renaître ! Tu as connu tous les poisons, tu bus à maint calice de douleur au temps des pires épreuves, mais frileux amant qui tremblais à l'approche des feuilles mortes, d'autres ont mangé de ces fruits succulents qui te grisaient de leur saveu et de leur parfum ! Crois-nous, âme fidèle, subti ravisseur des feux qui firent de ta vie terrestr une continuelle agonie sur le bûcher des relaı

et des sacrilèges, — crois-nous, ne ressuscite plus là-bas...pour l'infidèle...»

La commotion fut si forte, le coup déchaîné si formidable, la douleur du patient si compressive, qu'au lieu de se dissoudre ses éléments se contractèrent et que par la force de son désir éperdu il se trouva subitement sur le sol natal, dans la lumière, dans la vie.

Et devant lui s'avançait la créature tant adorée, la Beauté patriale, la synthèse suprême de tout ce qu'il avait regretté ou espéré. Elle le regarda triste et repentie, triste comme la vierge coupable pendant une minute de sommeil ou de folie, pitoyable comme le crime inconscient et fatal. Elle lui avait fait tant de mal, elle lui en ferait encore peut-être, elle se parjurerait souvent ; mais, en cette minute elle l'aimait autant qu'aux plus cuisants périodes de leur conjonction ; et il ne put lui en vouloir, et quand leurs lèvres se touchèrent, il y goûta, surcroît d'infernale volupté, le baiser de tous ceux qu'elle avait possédés.

Avide et bourrelé, il se clouait à cette chair l'opprobre, comme un rédempteur à sa croix, il s'y était cloué pour jamais et il ne s'en détacherait que lorsque cette terre périrait par l'eau, ou plutôt par le feu !

TABLE

L'Honneur de Luttérath 7
La Petite Servante 33
Climatérie 43
Le Coq rouge 79
La Tentation de Minerve 123
Des Angliers 145
Tante Marie 151
Burch Mitsu 161
Une Partie sur l'Eau 227
Chardonnerette 235
La Dernière Lettre du Matelot 253
Appol et Brouscard 287
Une Mauvaise Rencontre 333
Le Sublime Escarpe 371
Le Stryge 415

998
5

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le dix-huit octobre mil huit cent quatre-vingt-dix-sept

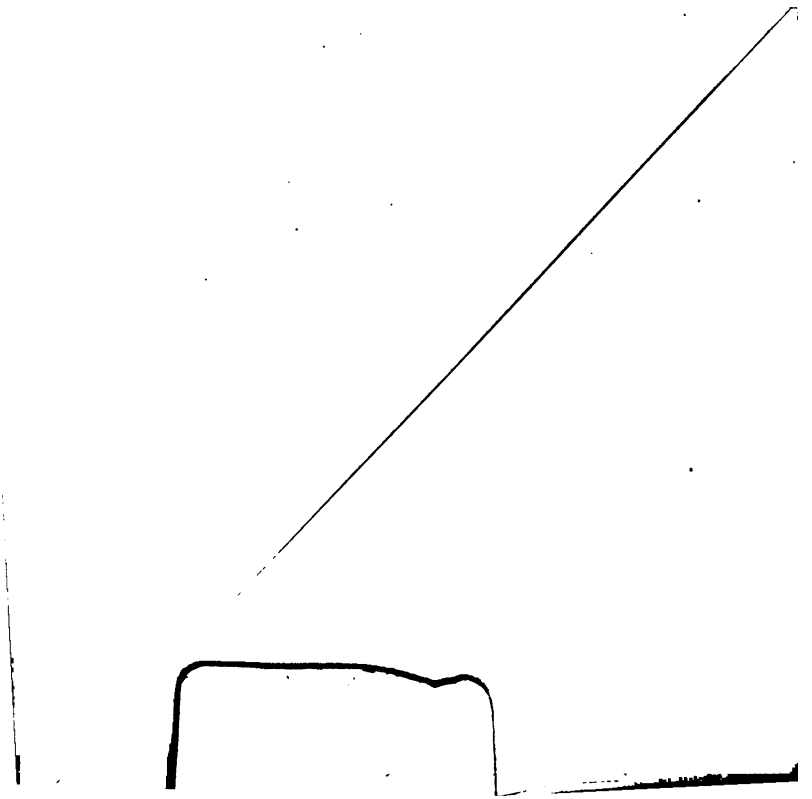
PAR

L'IMPRIMERIE PROFESSIONNELLE

POUR LE

MERCVRE

DE

FRANCE

3 9015 06581 6764